

LE
SOLITAIRE,

PAR M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

SECONDE ÉDITION.



A PARIS,

Chez { LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8;
M^{me} V^e RENARD, rue de Caumartin, n° 12;
DENTU, DALAUNAY, libraires, Palais-Royal, galerie de bois;
NEPVEU, libraire, passage des Panoramas,

1821.

LE

SOLITAIRE ;

PAR M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

SECONDE ÉDITION.

A PARIS

Chez Le NORMANT, imprimeur-libraire, rue de Seine, n°8 ;
M^{me} V^e RENARD, rue de Caumartin, n°12 ;
DENTU, DALAUNAY, libraires, Palais-Royal, galerie de bois
NEPVSC, libraire, passage des Panoramas,
1821.

LE SOLITAIRE¹. — LIVRE PREMIER.

NON loin du lac Morat, au milieu des montagnes de l'antique Helvétie, au fond d'une vallée traversée par un torrent fougueux, et couronnée par d'épaisses forêts, s'élevait, au quinzième siècle, le monastère d'Underlach. Quelques jours avant la fameuse bataille de Morat, Charles-le-Téméraire avait livré cette abbaye et ses richesses à l'avidité fureur de ses soldats. Tous les religieux d'Underlach avaient été massacrés. La roche sur laquelle tomba la tête de ces infortunés était montrée aux voyageurs par les pâtres de la contrée. Un miracle même, selon le récit des montagnards, perpétuait le souvenir de l'acte de barbarie du trop célèbre Bourguignon. La pierre qui servit d'échafaud aux pieuses victimes avait conservé les couleurs homicides. De son rougeâtre granit, sembloit ruisseler encore le sang des prêtres égorgés ; et, monument de terreur, ce rocher situé sur le bord du torrent, portant les traces ineffaçables du crime, étoit nommé le *Pic Terrible*.

Depuis ce funeste événement, plusieurs années s'étoient écoulées, pendant lesquelles le jeune René, duc de Lorraine, étoit rentré en possession de ses Etats envahis par les Bourguignons. Il avait remporté sur Charles le-Téméraire l'immortelle victoire de Nancy. Non loin des murs de cette ville, le corps défiguré et méconnoissable de Charles avait été retiré d'un étang glacé, où son page assuroit l'avoir vu tomber pendant le combat, percé d'un coup mortel. Déjà, depuis long-temps, les Suisses, délivrés de cet ennemi redoutable, avaient célébré leur triomphe par des réjouissances publiques ; et, de même que toute l'Helvétie, alors la vallée d'Underlach jouissoit d'une paix profonde.

Le char de la nuit rouloit silencieux sur les plaines du ciel. La neige tomboit à gros flocons, et les vents souffloient avec violence entre les vieilles arcades du couvent d'Underlach. Le baron d'Herstall, possesseur de l'abbaye, vieillard courbé sous le poids des ans, allume sa lampe au foyer presque éteint de la tour qu'il habite, et lentement se dirige vers la chapelle où, chaque soir, il adresse sa prière à l'Eternel.

Au pied des saints autels prosterné : — « Grand Dieu, s'écrie Herstall, pardonne » la plainte au malheur. La mort m'auroit-elle oublié ? Ah !

depuis long-temps, la vie pour moi n'est qu'un champ épuisé, une lande nue, qui ne produit que la bruyère aride et les plantes amères. Oh ! vous, dont jadis les chants sacrés retentissoient sous ces voûtes, ombres saintes ! répondez ; n'ai-je point assez long-temps erré dans les ténèbres de l'existence ? N'ai-je point mérité que le Ciel m'ouvre enfin cette porte de lumière que l'homme appelle le tombeau ? »

Il dit : les cris de l'oiseau funèbre, et les mugissemens de l'hiver interrompoient seuls le silence de la nuit. Herstatt se relève ; entouré des tombes de l'abbaye, pâle, immobile, sa lampe à la main, ses joues creuses sillonnées par les larmes, il semble l'esprit des douleurs debout sur la cendre des morts.

Un bruit léger le rappelle à lui-même. La douce voix de l'innocence a prononcé le nom d'Herstatt ; et le vieillard s'aperçoit qu'auprès de lui, agenouillée, pleure la tendre et sensible Elodie. Jeune orpheline, Elodie, nièce d'Herstatt, habite seule avec lui le monastère. — « Mon père, dit la douce vierge d'Underlach, tu demandes au Ciel la mort ; et moi, sur la terre, que deviendrai-je ?... » En prononçant ces mots, elle presse contre son cœur la main glacée du vieillard ; sa voix expire sur ses lèvres ; et ses larmes silencieuses achèvent le reproche.

La pâle clarté de la lampe d'Herstatt éclairait seule cette scène touchante : le vieillard, sans répondre, contemple un instant sa jeune protégée. Semblable à ces vierges célestes que se représente l'imagination de l'homme aux premiers beaux jours de la vie, qu'il cherche dans le vague de ses rêveries, et qu'appelle son cœur à l'âge des amours, Elodie apparoissoit à la terre plus fraîche que la rose du matin, plus pure que l'air embaumé du printemps. La grâce de ses mouvemens égaloit la perfection de ses traits. Sous les sombres arches de la chapelle, blanche comme le lis de la vallée, belle comme la lumière naissante sur les montagnes de l'Orient, Elodie surpassoit toute image idéale, sembloit un songe merveilleux. Aux rives du Scamandre, elle eût rappelé l'amante de Paris ; aux champs de Thessalie, Apollon eût cru revoir Daphné ; et, sous le ciel de l'Arcadie, Alphée l'eût prise pour Aréthuse : — « Infortunée ! dit Herstatt à voix basse, en détournant la tête, que je te plains ! » Puis traversant la nef ténébreuse, le vieillard, suivi de l'orpheline, rentre dans sa tour solitaire.

Le baron d'Herstatt avoit passé ses premières années à la cour de Bourgogne, et dans les camps avoit illustré son nom. Epris d'une des beautés les plus célèbres du royaume, il en étoit devenu l'époux adoré. La

naissance d'un enfant avoit comblé tous ses vœux : jamais plus fortunés amans ne descendirent ensemble le fleuve orageux de la vie.

Mais une félicité durable n'est point le partage de l'homme : souvent la prospérité même, comme un prélude aux malheurs, ne jette ici bas qu'un éclat sinistre : cruelle alliée de la mort, la fortune ne couronne de fleurs ses favoris que pour les envoyer parés au sacrifice ; Herstatt perdit sa compagne chérie.

Alors Herstatt plaça toutes ses affections et toutes ses espérances sur sa fille : douée d'une éclatante beauté, la jeune Iréna devint bientôt l'orgueil et l'idole de son père. La duchesse d'Aroville, parente éloignée, avoit en mourant légué son immense fortune à l'unique enfant du baron. Par sa naissance, ses richesses, ses attraits, Iréna paroissoit appelée à la plus brillante destinée.

Charles-le-Téméraire, le plus puissant des princes de l'Europe, le plus beau des guerriers de la Bourgogne, le plus renommé des héros du siècle, vint s'offrir aux regards d'Iréna, et parut vivement épris de ses charmes. La belle héritière fut environnée de toutes les séductions de l'amour, et bientôt disparut de la demeure paternelle. La fille d'Herstatt avoit été enlevée par Charles, comme la fille de Cérès par le souverain du Ténare ; mais, hélas ! le fleuve Léthé ne couloit point aux lieux qu'alloit habiter Iréna.

Herstatt se livra au plus affreux désespoir : les heures, les jours, les mois s'écouloient, et le sort d'Iréna demeuroit inconnu. Herstatt, dans l'univers, n'avoit vu que sa fille, il ne lui restoit plus rien dans l'univers ; le cœur d'Iréna étoit le seul dont il ambitionnoit la tendresse, et le cœur d'Iréna l'avoit entièrement délaissé. Sur sa fille éblouissante d'attraits, il avoit en quelque sorte fondé sa gloire, et sa fille égarée étoit devenue sa honte.

Le baron s'étoit retiré de la cour : au fond de sa retraite une lettre lui est adressée ; une main inconnue a tracé ces lignes : — « Herstatt, la malheureuse et repentante Iréna, de son lit de mort, élève sa voix vers son père. Elle t'appelle : hâte-toi de le rendre à sa prière, si tu veux recevoir les derniers soupirs de la victime du perfide Charles. »

Herstatt connoît enfin la demeure d'Iréna : il vole vers le vieux manoir, où seule et abandonnée elle expie ses égaremens. Il arrive, il aperçoit les tours de l'édifice solitaire : il est au milieu de l'avenue... Tout à coup les grilles du château s'ouvrent ; un charfunéraire sort de ses vastes cours ; des chants sacrés font retentir les airs... Herstatt ne devoit point revoir sa fille infortunée.

Iréna étoit devenue mère ; son enfant, né dans les larmes, n'avoit fait qu'entr'ouvrir et refermer les yeux. La même tombe ensevelit les deux victimes.

Herstatt suivit le convoi funèbre. Il fit élever à sa fille un magnifique mausolée. Il fonda plusieurs hospices en son nom, distribua l'héritage entier d'Iréna aux malheureux de la province ; et désirant terminer sa carrière loin des humains, pour pleurer en paix ses malheurs, il vint cacher son existence dans les solitudes de la Suisse.

Cependant l'apparition de l'hirondelle sous les vieilles arcades du monastère annonçoit aux montagnards le retour de la saison des fleurs. Placée au milieu des rochers sauvages de l'Helvétie, comme l'Oasis dans le désert, déjà la vallée d'Underlach exhaloit de ses rians bocages et de ses prairies émaillées les tendres soupirs du printemps, les divins parfums de la nature. Des tourelles de l'abbaye, en un lointain bleuâtre, on apercevoit les Alpes dont les cimes, couvertes de neige, s'élevoient en pyramides bizarres, en aiguilles éblouissantes. Présentant à l'œil du voyageur leurs flancs nus, blancs et décharnés, ces pics menaçans semblent les gigantesques squelettes de la nature. A quelque distance, leurs croupes escarpées, leurs formes brusques et heurtées montrent à l'imagination trompée des perspectives de colonnades, de pilastres et de portiques. Ces rochers portent encore le sublime caractère de la création ; ils s'offrent à travers la vapeur fantastique des airs comme les palais du temps, les obélisques du premier âge, et les temples de la nature.

Autour du hameau d'Underlach, quelques unes de ces terribles montagnes se dessinent plus rapprochées. Une des routes qui descend aux vallons serpente le long d'un effroyable rocher, que l'on croiroit avoir été à demi renversé par quelque convulsion volcanique. Le sommet de ce pic est revêtu d'une neige éternelle, brillante comme aux premiers jours du monde, et dont l'inaltérable blancheur ressort plus éclatante, placée au-dessus des prés fleuris, des bosquets embaumés, et des vertes forêts d'Underlach.

Un torrent impétueux roule au milieu de la vallée, que de sombres sapins et des bois druidiques environnent de leurs ceintures mystérieuses. Les rochers à travers desquels ce torrent s'est ouvert un passage, jettent au-dessus de l'abîme des pampres entrelacés, que le printemps vient de reflleurir. De ces voûtes agrestes l'onde s'échappe en bouillonnant, et plus loin, calme et limpide, vers la pelouse du monastère, promène son cristal argenté.

Déjà Flore, en son char embaumé traîné par les zéphirs, a, de son urne virginale, verse ses dons célestes sur l'Helvétie. Philomèle ; au doux murmure des cascades, marie ses accords mélodieux. Heureux destin de la nature ! le printemps lui rend la vie et la gaieté : l'arbre centenaire se ranime au souffle vivifiant de la saison des amours : la plante languissant érenaît avec l'aurore : la création entière célèbre le retour des beaux jours. O homme ! roi du monde par la pensée, mais souvent victime de tes privilèges ; accablé par les souffrances, ou égaré par les plaisirs ; glacé par les années, ou enivré par la jeunesse ; toi seul dans la nature ne renaiss point avec l'aurore, ne revis point avec le printemps.

Plongée en de religieuses méditations, des fenêtres grillées de sa tourelle l'orpheline du monastère contemploit le riant paysage d'Underlach. Du côté du couchant, et vers le lac Morat, une haute montagne, couverte de forêts, fixe plus particulièrement son attention : — « Mère Ursule (dit Elodie à la vieille concierge du couvent), que les dernières teintes du soleil sont brillantes, réfléchies sur cette immense roche ! — Vierge sainte ! détournez-en vos regards ; cette roche est *le mont Sauvage*. — Au milieu de ces bois épais, continue l'orpheline, nos montagnards n'ont-ils point quelques chalets ?.... — Des chalets sur *le mont Sauvage* ! répète Ursule avec horreur ; et qui oseroit les y construire, qui oseroit y fixer sa demeure ? Elodie sourit. — Cette forêt est donc bien effrayante ! cette montagne est donc bien redoutée !.... — C'est là qu'habite le *Solitaire*. »

A cette dernière réponse, épouvantée du nom qu'elle a prononcé, la mère Ursule a tressailli. La nièce d'Herstall, craignant de l'affliger, n'ose la questionner davantage ; et, d'un pas léger, descendant l'escalier de la tour, elle s'enfonce dans les bosquets du monastère. — « Quel est donc ce solitaire du mont Sauvage, se répète Elodie ? son nom seul imprime la terreur, et cependant la contrée entière retentit des bienfaits qu'il arépendus. » En sa marche rapide elle a traversé le parc. Près d'un large fossé, séparant les jardins du monastère des prairies du hameau, sur un tertre fleuri, s'élève un pavillon rustique d'où l'œil domine la vallée. Là s'assied Elodie. Le ciel, légèrement semé de nuages pourprés, ne laisse luire que par intervalles les rayons du soleil couchant. Des lointaines montagnes la cime indécise commençoit à se perdre dans les vapeurs de l'horizon. Quelques jeunes pâtres, réunis aux filles du vallon, dansoient en rond au milieu de la pelouse. La gaieté brille sur leurs traits comme l'amour dans leurs regards. Le chapeau des bergères est couronné de guirlandes printanières ; et les

longues tresses de leurs cheveux sont balancées par les zéphirs. Telles folâtroient, aux doux accords de la flûte de Pan, les nymphes de l'Arcadie sur les douces rives du Ladon.

Tout à coup la voix sonore d'un montagnard fait entendre ces chants nouveaux ;

« Vous qui connûtes les malheurs !
Ah ! si dans l'ombre du mystère,
Une main a séché vos pleurs,
Tombez aux pieds du *Solitaire* !

Mais vous qui tremblez aux seuls noms
De spectres, d'urne funéraire,
Joyeux pâtres de ces vallons,
Fuyez le mont du *Solitaire* ! »

Pour écouter le chantre de la contrée, les montagnards ont un instant suspendu leurs danses légères. Les accords ont cessé. « *Fuyez le mont du Solitaire* », ont repris en chœur les jeunes nymphes d'Underlach ; et, tandis que la ronde joyeuse attire autour de l'heureuse jeunesse les anciens de la solitude, au loin l'écho répète : « Fuyez le mont du Solitaire. » Le chant villageois continue.

« Amans par le sort poursuivis !
Ah ! si quelque Dieu tutélaire
A l'autel vous a réunis,
Tombez aux pieds du *Solitaire* !

Mais vous qui soupçonnant les cœurs,
Dans les puissances du mystère
Ne voyez que crime et qu'horreurs,
Vieillards..... fuyez le *Solitaire* ! »

« *vieillards, fuyez le Solitaire* », a repris la foule enjouée. Les danses continuent ; mais le ciel s'est rembruni ; les derniers rayons de l'astre du jour sont voilés par un nuage orageux ; et la vierge d'Underlach remarque, étonnée, que l'air joyeux chanté par le pâtre, et les paroles demi-sinistres de ses couplets ; les accords bruyans du montagnard, et le murmure plaintif du torrent, la gaieté de la pelouse, et la tristesse de l'horizon : tout est contraste dans la vallée.

« O vous qu'un pouvoir inconnu
Protégea sous l'humble chaumière,
Malade à la santé rendu,
Tombez aux pieds du *Solitaire* !

Mais si le voile bienfaiteur
Couvrait un monstre sanguinaire !...
Si le serpent est sous la fleur !...
Vierges, fuyez le Solitaire ! »

« *Vierges, fuyez le Solitaire* », a repris le chœur villageois. Les ombres du soir commençoient à s'étendre sur la forêt : se tenant entrelacés, les jeunes habitans du hameau s'éloignent en continuant leurs danses légères. Déjà l'orpheline de l'abbaye ne distingue plus qu'à peine au fond de la prairie, et à travers les arbres, le vêtement des montagnards. Les groupes de jeunes filles se dispersent et s'évanouissent non loin du torrent, comme les naïades de l'Étolie sur les bords de l'Achéloüs : leurs voix se perdent dans le vague des airs comme les souvenirs dans le cœur de l'homme.

Elodie n'entend plus que quelques sons lointains, quelques accords fugitifs ; mais son imagination frappée a retenu le refrain pastoral ; et les zéphirs nocturnes semblent porter sans cesse à son oreille ces derniers mots du chant montagnard, *Vierges, fuyez le Solitaire* !

Le baron d'Herstall s'avance vers sa nièce ; il est suivi du père Anselme, prêtre révérend, digne ministre des autels, vieux pasteur du hameau d'Underlach. Retirée de sa profonde rêverie par l'approche de son père adoptif, l'orpheline a reporté ses pas au monastère. — « Vénérable Anselme, dit-elle, après quelques momens de silence, avez-vous vu jamais

le Solitaire du mont Sauvage ? » — « Une seule fois, répond le prêtre étonné de la question. — Est-ce un vieillard ? reprend la jeune fille. » — « Ses traits me sont encore inconnus. »

Un soir je revenois d'Avanches, poursuit » Anselme, et je côtoyois le lac Morat : un vent glacé du nord souffloit sur la rive déserte ; de sombres nuées voiloient les astres de la nuit ; et la neige, couvrant de ses nappes blanches la plaine et les rochers, sembloit seule éclairer la nature. Soudain " j'aperçois une barque qui cherchoit à traverser le lac agité par les vents, et couvert de glaçons. Un pêcheur, une jeune femme, un foible enfant remplissoient la tremblante nacelle. A force de rames, déjà la petite embarcation touchoit au rivage... lorsque, poussée par un coup de vent contre un rocher, la barque brisée s'enfonce sous les glaces. Je jette un cri d'effroi... Bientôt le pêcheur reparoît à la surface des eaux, soulevant la jeune femme qu'il a sauvée. Ils atteignent le rivage. Le pêcheur accablé y perd l'usage de ses sens ; mais sa compagne " tombe à genoux, et ce cri déchirant s'échappe de ses lèvres : Mon enfant !... mon enfant !...

A l'instant même apparoît, au bord du lac, un inconnu d'une taille majestueuse : jetant le manteau noir qui l'enveloppait, il s'élance au milieu des ondes. A travers les glaces, il s'ouvre un passage, atteint le roc contre lequel se brisa la nacelle, plonge, disparoît quelques momens..., puis, nageant d'une main, et de l'autre tenant la foible créature arrachée aux gouffres du lac, s'élève, comme le Dieu des eaux, sur un des rochers de la plage.

La tendre mère est à ses pieds. Baignée de larmes, elle embrasse ses genoux. Elle réchauffe contre son sein le pauvre enfant inanimé. Je vole vers eux : l'étranger m'aperçoit, il se recouvre aussitôt de son manteau noir. — Je vous recommande ces infortunés, me dit-il, achevez mon ouvrage ; et l'homme étonnant a disparu.

A peu de distance étoit la chaumière du pêcheur. Le malheureux a rouvert ses yeux à la lumière. Chancelant encore, il se relève : la jeune femme soutient les pas de son époux ; je porte l'enfant dans mes bras ; nous parvenons ainsi jusqu'au toit rustique ; là déjà, par une main bienfaisante, venoit d'être allumé un grand feu. Les membres glacés du couple expirant se raniment au foyer sauveur. L'enfant revient à la vie ; et je remarque, en me séparant de l'intéressante famille, qu'une bourse pleine d'or a été laissée sur la table de la cabane par l'invisible puissance, par l'inconnu du mont Sauvage.

Tout entière au récit d'Anselme, Elodie avoit tour à tour versé des larmes de terreur et d'attendrissement. — Et vous ne vîtes point, dit-elle, les traits de ce généreux étranger ? — Non, je ne pus l'approcher. La nuit étoit sombre ; je n'entendis que sa voix. — Et comment l'avez-vous pu reconnoître pour le Solitaire ? — Au portrait que m'en ont tracé les montagnards, à la majesté de sa taille, à sa conduite mystérieuse, à son courage remarquable, à sa bienfaisance renommée.

Herstall s'approchant alors de son ami, — Vous n'avez point cherché, dit-il, à revoir cet homme singulier ? — Je l'aurois en vain essayé. Le Solitaire se dérobe à tous les regards, évite tous les entretiens, échappe à toutes les recherches, et ne se laisse entre voir, de loin à loin, que par les malheureux qu'il vient secourir. Son visage est encore à peine connu des habitans de nos contrées. Sous mille costumes différens, sous mille formes diverses, il s'est montré, dit — on, à la vallée ; et le peuple, épris du merveilleux, ne le voyant point où il devoit le trouver, le cherche où il ne sauroit être vu. De là les récits inconcevables des montagnards. L'un prétend l'avoir reconnu le soir traversant le lac ; il marchoit d'un pied ferme, sur les eaux, comme l'Apôtre à la voix du Seigneur. Un autre l'a vu s'élancer d'un rocher dans le torrent, sous la forme d'un cygne, tel que le roi des Liguriens au mausolée de Phaéton. Celle-ci, au lit de la mort, prenant de sa main la boisson qui lui rendit la vie, assure qu'il lui apparut le front couronné d'un cercle de lumière, comme l'Ange du mont Calvaire, annonçant la résurrection. Celle-là, sauvée de la misère par ses dons généreux, prétend, au milieu d'un orage, l'avoir vu planer dans les airs, sur un char enflammé, comme Elie aux bords du Jourdain. Enfin, objet d'amour, de terreur et d'admiration, sujet de tous les entretiens, le Solitaire du mont Sauvage est l'esprit du mystère, le héros de la bienfaisance, et l'homme des merveilles.

— « L'étrange portrait ! s'écrie Herstall. Mais vous, Anselme, que pensez-vous du Solitaire ? — Je n'ose encore le juger ; ses actions annoncent une âme magnanime ; et, cependant, malgré moi, je le redoute... Il est de grands scélérats qui ressemblent à de grands hommes. — Un scélérat !... dit Elodie, effrayée ; lui ! vous le croiriez !... — Non, je rejette même avec horreur cette pensée ; mais, pourquoi s'envelopper des ombres du mystère ? Pourquoi fuir le regard des hommes ? Pourquoi ne se plaire, comme les monstres sauvages, qu'au milieu des antres, des rochers, et des forêts ? Pourquoi rendre inaccessibles les approches de sa demeure par des

apparitions et des effets magiques, dont s'épouvante le vulgaire crédule ?... Ma fille, ce n'est point ainsi, selon moi, que l'homme pur se trace une route dans la vie. La vertu marche sans voiles, le mystère n'est point fait pour elle. Le mortel sans reproche aime à laisser lire dans son cœur ; il ne craint point la lumière ; il ne hait ni ne fuit ses semblables. Malheur à l'homme qui, redoutant l'homme, croit devoir entourer son existence de ténèbres et de prestiges ! — Ne condamnons point encore le Solitaire, dit Herstatt, peut-être le malheur seul l'aura rendu sauvage. Détrompé de toutes les illusions de la vie, peut-être ne trouve-t-il maintenant de charmes que dans la solitude ; est-ce là un crime ? est-ce même une erreur ? Que de pieux solitaires ont enseveli leurs derniers jours dans de mystérieuses retraites, et dont âme fut cependant toujours sans reproche ! Hélas ! moi même qui, long-temps, crus à des jours sereins au milieu des tourmentes de la vie ; qui, sur les flots agités, rêvai le calme ; qui poursuivis le fantôme du bonheur au désert populeux du monde civilisé ; moi-même, victime de l'infortune, sans le devoir sacré qui m'attache à l'orpheline d'Underlach, j'eusse été loin des humains cacher une existence exempte de remords au fond de quelque solitude inaccessible ! »

L'inconnu de ces vallons ne hait point ses semblables, puisque, compatissant à leurs souffrances, il s'est montré souvent leur sauveur : il ne les fuit point, puisqu'il apparoît partout où se font entendre les accens de la douleur et du désespoir. Pourquoi donc soupçonner le crime où tout annonce la vertu ? — Je puis me tromper, répond Anselme ; j'ai tort, j'aime à le croire ; je me condamne ; et cependant il m'est impossible de ne point redouter l'homme impénétrable qui ressemble au gouffre ténébreux dont la sonde cherche en vain le fond. Il dit, et sous les murs de l'abbaye, les deux amis se sont séparés.

Eloigné du monde, et tout entier à ses pieux devoirs, Anselme avoit paisiblement coulé ses jours en Helvétie ; un seul événement avoit troublé sa vie et déchiré son cœur. L'ami de son enfance, le prieur d'Underlach, fut massacré sous ses yeux par les soldats de Charles le-Téméraire : et lui-même n'échappa, que par miracle, à la fureur des Bourguignons.

Anselme possédoit toutes les vertus évangéliques des pasteurs du premier âge, mais il y joignoit l'intolérante sévérité des prêtres du quinzième siècle. En suivant l'impulsion de son cœur, Anselme se montroit toujours un apôtre indulgent ; mais en suivant la ligne de ses principes, Anselme étoit parfois un ministre fanatique. Il ressembloit habituellement au ruisseau paisible qui

roule une onde bienfaisante ; et cependant, tel qu'un volcan embrasé, saisi d'une inspiration soudaine, il pouvoit, sur les mortels égarés, lancer les éclairs et la foudre. Doué d'une sensibilité profonde et d'un courage héroïque, prêt à se dévouer pour son prochain, il ne voyoit aucun sacrifice, aucun effort impossible à la charité chrétienne. Simple, mais exalté ; calme, mais enthousiaste ; Anselme réunissoit en lui seul deux hommes remarquables, deux natures opposées : ce Fénélon de la vallée uroit pu être un Samuël.

Elodie venoit d'atteindre sa dix-huitième année. Elevée dans la solitude, simple, naïve et pure, elle avoit ouï parler du monde, de ses plaisirs, de ses grandeurs, et de ses dangers, sans y attacher aucune idée : le vallon d'Underlach étoit pour elle l'Univers ; il suffisoit à ses desirs. Elle avoit entendu vanter d'autres climats et d'autres terres, sans jamais souhaiter de les connoître. En effet, des tourelles de l'abbaye, étendant ses regards sur les sites enchanteurs de Morat, ou les élevant vers la voûte céleste, avoit-elle besoin, pour admirer les ouvrages et la gloire du Seigneur, de parcourir le monde entier ? Un seul point du globe suffit à l'admiration de toute une vie humaine, comme le seul nom de Dieu à toutes les pensées d'une âme religieuse.

Etrangère aux passions humaines que son imagination avoit peine à comprendre, Elodie ne pouvoit croire aux puissances du mal ; et cependant, plus tremblante que le faon timide à l'approche du chasseur, souvent agitée par de vagues terreurs, elle tressailloit au moindre bruit, et s'alarmoit du plus léger événement. Foible comme le roseau du lac, elle avoit besoin d'un ferme soutien, sur lequel elle pût appuyer sa pensée, vers lequel elle pût élever ses douces prières, auprès duquel elle pût réfugier son innocence.

Quoique habitués à la voir descendre dans le vallon, les montagnards, à son aspect, s'arrêtoient toujours, saisis d'admiration. La suivant des yeux, à travers les arbres groupés autour de l'abbaye, ils avoient peine à se persuader que ses formes enchanteresses ne fussent point celles d'un esprit céleste apparu pour quelques jours au milieu d'eux. La beauté de l'orpheline, sa noblesse, ses grâces leur paroissoient surnaturelles ; et la vallée entière l'avoit surnommée *la Colombe du Monastère*.

Fille du comte de Saint-Maur, destinée en naissant à posséder un jour une fortune immense, héritière d'un nom illustre, Elodie avoit tout perdu ; mais, du moins, n'ayant rien connu des grandeurs de la terre, l'orpheline ignoroit aussi les regrets.

Né dans les Etats de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, le comte de Saint-Maur avoit guidé dans les camps les premiers pas du comte de Charolois, devenu depuis Charlesle-Téméraire. Louis XI, alors dauphin, fuyant le courroux paternel, s'étoit réfugié à la cour de Philippe, et s'étoit lié d'une amitié fraternelle avec le jeune fils de ce duc. Le comte de Saint-Maur, quoique beaucoup plus âgé que les deux princes, étoit le compagnon de leurs plaisirs, et ne les quittoit que rarement ; mais en des caractères aussi opposés que l'étoient ceux de Charles et de Louis, des sentimens d'affection ne pouvoient être durables.

Louis XI, profondément dissimulé, n'étoit jamais plus redoutable que lorsqu'il paroissoit ne pouvoir être à craindre. Plus des paroles d'amitié se pressoient sur ses lèvres, plus des pensées de haine se succédoient dans son cœur. Jaloux et perfide, il ne pardonnoit ni la supériorité ni la puissance. Humilier la grandeur et relever la bassesse, fut constamment son système. Ambitieux, parjure et sanguinaire, il se jouoit de tous les nobles sentimens, et ne croyoit qu'à la perversité ; superstitieux sans piété, il ne fut ni fils, ni père, ni époux, ni ami ; et cependant il obtint le surnom de *Restaurateur de la Monarchie*. Seroit-il donc vrai de dire qu'on peut avoir toutes les grandes qualités d'un roi, sans avoir aucune des vertus d'un chrétien ?

Le jeune compagnon de Louis, Charles, au contraire, né généreux et sincère, ne laissoit que trop lire au fond de son âme : il étoit enthousiaste et magnanime ; mais se livrant sans réserve à la violence de ses passions, il annonçoit, dès son aurore, le guerrier fougueux, le prince indomptable que l'histoire devoit surnommer *le Hardi, le Terrible, et le Téméraire*.

Bientôt la mort de Charles VII appelle au trône le dauphin : et déjà la guerre est déclarée entre la France et la Bourgogne. Suivi du comte de Saint-Maur, Charles marche à la tête des armées de son père, remporte une victoire célèbre à Montlhéry, est sur le point de faire Louis XI prisonnier, et déjà assiège Paris.

Le roi entame des négociations : le fameux traité de Conflans est signé par les deux princes, et le héros vainqueur est retourné dans ses Etats.

Philippe-le-Bon cessa de vivre. Charles, devenu duc de Bourgogne, s'abandonnant à l'impétuosité de son caractère, et se fiant à sa brillante valeur, ne mit plus alors de bornes à son ambition. Levant d'innombrables impôts pour subvenir aux dépenses des armées qu'il mettoit sur pied, semblable au roi d'Epire, il eût voulu subjuguier l'univers avant de se permettre le repos. Il avoit réuni plusieurs Etats à la Bourgogne, il voulut y

joindre la Lorraine. Ambitionnant l'Alsace, et comptant s'emparer de la Suisse, il se proposoit d'étendre sa domination jusqu'en Allemagne, et de fonder un *royaume de Belgique* dont il forceroit l'empereur Maximilien lui-même à mettre la couronne sur sa tête.

Chargé de richesses, comblé d'honneurs époux de la sœur du baron d'Herstall, et père d'Elodie, le comte de Saint-Maur n'avoit jamais quitté son prince : aimé du peuple et de l'armée, jouissant à la cour de la plus haute considération, il osa s'opposer aux belliqueux projets de son souverain. Inquiet de l'agrandissement de la Bourgogne, Louis XI, par ses émissaires, avoit déjà semé la division dans les troupes de Charles, et l'esprit de révolte dans ses provinces. Le comte de Saint Maurcrut pouvoir se permettre auprès d'un héros, son ancien élève, quelques représentations sévères. Il lui fit envisager le danger de ses entreprises, et prédit les revers au conquérant : « Mon prince, dit le comte en achevant son discours, appelé depuis longtemps à l'honneur de commander vos armées, j'ai souvent obtenu votre confiance ; " j'ai toujours mérité votre estime. Si mes conseils aujourd'hui ont pu vous offenser, permettez-moi de me retirer de la cour, je ne saurois rester où je ne puis être utile. » — « Il suffit, répond brusquement le duc, retirez-vous. »

Dévoué à son jeune souverain, le comte de Saint-Maur affligé, s'éloigne en soupirant. Il traverse lentement la galerie royale. Charles le suivoit des yeux : alors, joignant à d'héroïques vertus une âme ardente et sensible, le duc de Bourgogne étoit loin encore d'être ce monstre qui plus tard devoit, victime de ses propres fureurs, emporter au tombeau l'horreur de ses contemporains : Charles alloit rappeler son ancien ami, lorsque, dans la cour du palais, un tumulte affreux se fait entendre. Une émeute venoit d'éclater ; et le peuple en armes se portoit vers la résidence royale, en poussant des cris féroces. Le duc prête l'oreille ; et, parmi les vociférations de la multitude, il entend ce cri : — « Vive Saint-Maur ! »

La garde du souverain cherchoit à repousser les assaillans : un combat sanglant s'étoit engagé. Charles-le-Téméraire saisit son glaive, et suivi de quelques chevaliers, lui-même va fondre sur les rebelles. Saint-Maur se présente, et, craignant pour les jours de son maître, veut l'arrêter. — « Traître, laissez-moi, dit le prince furieux. — Vive Saint-Maur ! » crie au loin la populace soulevée. Alors se retournant vers ses guerriers : — Voilà, s'écrie Charles hors de lui-même, voilà le chef de la révolte ; que son triomphe soit court ! »

A l'instant, environné de toutes parts, Saint-Maur tombe baigné dans son sang ; et la voix publique accusa le prince d'avoir lui même immolé son ancien ami.

Charles est au milieu des combattans. Son aspect et sa valeur ont en un instant dissipé les rebelles. Tout tombe ou fuit devant son glaive ; et les chefs du complot sont déjà prisonniers.

Rentré vainqueur dans son royal séjour, le prince jouissoit de son triomphe, lorsque tout à coup le cadavre de Saint-Maur, traîné hors du palais, vint frapper ses regards, et l'a fait tressaillir. Hélas ! la journée du héros parut aussi celle de l'assassin.

Un crime toujours commande un autre crime. Le duc de Bourgogne déclare le comte de Saint-Maur coupable de haute trahison : — On l'a frappé, dit-il, au moment où il alloit se mettre à la tête des révoltés qui l'appeloient ; et l'Etat a été délivré de son plus cruel ennemi.

Le corps sanglant du prétendu chef des rebelles est livré aux fureurs de la multitude. Un arrêt confisque au profit du souverain les biens immenses de la victime ; et la veuve de Saint-Maur s'enfuit dans les montagnes de l'Helvétie, n'emportant de toutes ses richesses que la pauvre orpheline d'Underlach.

Le baron d'Herstall demouroit alors sur les bords du lac Morat, et non loin du monastère dont il devoit plus tard se rendre possesseur. La comtesse de Saint-Maur vint se jeter mourante entre les bras de son frère. Ses malheurs, sa fuite, ses souffrances avoient épuisé ses forces ; et la mère d'Elodie fut bientôt aux portes du tombeau. — « Herstall, disoit l'infortunée peu de jours avant sa mort, je vous recommande ma fille ; que jamais, s'il est possible, elle ne quitte cette paisible vallée ! qu'elle ignore ce que sont les grandeurs de la vie, et ce qu'elles coûtent à leurs possesseurs ! Si je fusse née sous la hutte du montagnard, comme l'eau du torrent j'aurois pu être troublée par quelque orage, mais la tourmente passée, je réfléchirois encore l'azur des jours sereins. O mon frère ! qu'Elodie soit élevée par vous dans toute la simplicité des mœurs du premier âge ; ne lui parlez des princes et des cours que comme de ces écueils de l'Océan, dont ne doivent approcher que les hardis navigateurs. »

La mère d'Elodie fut ensevelie dans le caveau de la chapelle du monastère ; et son dernier vœu fut exaucé. Le baron d'Herstall, par le malheur accablé lui-même, pour jamais renonçant au monde, voua son existence entière à l'orpheline abandonnée.

LIVRE II.

A l'heure du repas matinal, dans une des vieilles salles de l'abbaye, venoient de se réunir Elodie, Anselme et le baron d'Herstall. — « Mon père (dit tout à coup la fille de Saint-Maur s'adressant au pasteur d'Underlach), non loin du lac Morat s'élève un rocher dont n'osent approcher les habitans de ces contrées. Au Pic Terrible, depuis plusieurs siècles, disent-ils, apparôit le *fantome sanglant*. D'où proviennent ces terreurs populaires ? que penser des récits de la vallée ? quel est ce fantôme ? » — Si vous aviez parcouru la Suisse, répond Anselme, vous ne m'interrogeriez point sur les superstitions qui vous étonnent. Chaque village de nos montagnes a sa merveille. Ici, c'est un fantôme qui se montre vêtu d'une robe écarlate ; à Valengin, c'est une fontaine d'où jaillit un serpent de feu ; à Bevaix, vaix, c'est un vieux saule qui rend des oracles ; à Verrières, c'est une tour isolée qui marche par intervalles ; à Merligen, c'est une noire citerne qu'habite une blanche fée ; à Grindelwald, c'est une colonne, qui pendant quelques minutes se change en cascade lorsqu'une vierge du canton meurt au sixième jour de la lune. Enfin, au siècle où nous vivons, il n'est pas un hameau de l'Helvétie qui n'ait son apparition et ses enchanteurs.

L'homme, esquisse imparfaite, image effacée de la Divinité, primitivement fait pour un séjour merveilleux, mais jeté depuis sa chute sur une terre d'exil et de passage, semble y conserver l'idée confuse de sa destination première : il porte en lui le besoin vague et mystérieux des choses surnaturelles. Créé pour des demeures immortelles, inquiet de celte vie, et comme déplacé dans ce monde, il se montre avide de tout ce qui l'arrache à sa triste réalité. Anticipant les prodiges d'une autre existence, il soupire constamment après quelque merveille sur ce globe où la première est lui-même, où la plus étonnante est sa pensée.

Aucun montagnard n'a vu le fantôme sanglant, mais de vieilles traditions en ont consacré l'apparition ; depuis des siècles les pères en ont effrayé leurs enfans qui croiroient se rendre coupables d'une sorte d'impiété, s'ils ne les transmettoient pas à leurs descendans comme ils les ont reçues de leurs ancêtres. Ils craindraient d'outrager la mémoire de leurs aïeux en doutant un instant de la vérité de leurs récits. Ainsi se propagent les erreurs

parmi nous, erreurs qui, dans les campagnes, ont souvent leur utilité. Les superstitions parfois entretiennent le peuple dans une sainte terreur du crime ; elles dirigent ses pensées vers l'Eternel ; elles lui parlent d'une autre vie ; elles lui commandent la prière, et, pour le sauver des puissances du mal l'entraînent à l'autel aux pieds du divin protecteur de la faiblesse humaine.

Que de fois une croix rustique, un rosaire mystérieux, un rameau consacré, une image miraculeuse, ont porté la joie, l'espoir et la confiance sous l'indigente chaumière ! Le villageois malheureux a besoin de s'entourer de défenseurs et de consolations. Plus ses coutumes, ses mœurs, ses illusions même détachent ses pensées du triste servage de la vie pour les élever aux régions sur naturelles, moins ses chaînes lui paraissent pesantes.

Souvent les erreurs tiennent aux vérités : pour en arrêter le cours il en faut attaquer le principe, comme pour dessécher le ruisseau, il faut en tarir la source : alors la matière remplace l'âme, l'abstraction le sentiment, et le syllogisme les enchantemens. L'homme n'est plus qu'un proscrit foudroyé, tombé sur un désert aride. Herstatt, croyez-moi, parmi les humains, au milieu des ténèbres de l'existence, la lumière philosophique est un phare de mort qui n'éclaire que le chaos.

En prononçant ces mots, Anselme s'étoit levé ; et portant ses regards du côté du lac Morat : — « Vers l'Orient, dit-il, est le rocher où se montre le prétendu fantôme : hélas ! il fut témoin d'un horrible spectacle. C'est sur ce pic fatal que le duc de Bourgogne commanda le meurtre de tous les religieux de ce monastère ; c'est du sommet de cette roche que roulèrent au fond du torrent les têtes des victimes de sa barbarie. Jour effroyable ! je crois voir encore le malheureux prieur d'Underlach, l'ami de ma jeunesse, arraché des autels par les satellites d'un monstre, et traîné au supplice en martyr résigné.... O ma fille ! puissent jamais, de nos vallons écartés, n'approcher les princes de la terre ! »

Après un assez long silence — « J'ai ouï raconter, dit Herstatt, que depuis l'affreux pillage de l'abbaye, le fantôme sanglant avoit apparu sur le pic aux montagnards, et que tous, ils avoient reconnu les traits du prieur d'Underlach... Mais trêve de superstitions : la matinée est belle ; venez, mon digne ami, allons encore une fois jouir des beaux jours du printemps ; pour nous cette saison sera peut-être la dernière. »

Descendue dans les jardins du prieuré, Elodie, s'éloignant des deux vieillards, s'enfonce sous les bosquets chéris de son enfance. Parvenue au tertre élevé d'où la veille elle avoit prêté l'oreille aux chants des

montagnards, elle s'arrête : elle croit apercevoir sur le sable l'empreinte de pas inconnus. Elle entre dans le pavillon : une corbeille oubliée par elle y est demeurée ; mais une main inconnue en a dérobé un ruban bleu qui lui servoit de ceinture. Etonnée, la vierge d'Underlach s'assied sous le toit rustique, et demeure un moment immobile et pensive. Tout à coup elle se lève précipitamment, saisie d'une vague terreur. Son imagination, frappée depuis quelques jours par des récits extraordinaires, a jeté des teintes inaccoutumées sur les objets qui l'environnent. A travers l'épais vitrage de la fenêtre du pavillon, un manteau noir lui a paru se glisser sous le feuillage : elle a cru entendre une sorte de plainte échappée du bosquet voisin ; il lui semble qu'un redoutable regard vient de s'être fixé sur elle : elle a fui vers le monastère ; et sa course aérienne est celle d'un nuage léger poussé par les brises du soir.

Pendant quelques jours l'orpheline n'osa s'éloigner de son vénérable protecteur : elle ne se rendit point au pavillon. Dans les jardins de l'abbaye, elle craignoit de demeurer seule ; la perte du ruban bleu revenoit sans cesse à sa pensée. Cependant, par degrés, surmontant ses craintes chimériques et ses sombres rêveries, Elodie reprit sa gaieté, cessa de s'occuper d'ombres et de fantômes, et finit même par ne plus faire de questions sur le Solitaire du mont Sauvage.

Ses jours uniformes couloient en paix : rose printanière que n'avoit point encore frappée le souffle brûlant des orages, Elodie s'avancoit confiante dans la vie, comme l'alouette matinale s'élance dans les champs d'azur d'un ciel serein. Une seule inquiétude troublait son existence : Herstatt, son seul guide, son seul soutien, son seul ami, miné par de longues souffrances, sembloit descendre vers la tombe.

La cloche sainte venoit d'appeler aux prières du soir les fidèles de la vallée. Déjà la chapelle du prieuré, seule église du hameau, rassembloit les villageois revenus de leurs travaux ; Elodie est sous la voûte sacrée ; et ses ardentes prières demandent à l'Etre-Suprême la conservation de son père adoptif. Les ombres du soir couvraient le monastère ; le chant du prêtre, le cantique des montagnards, les douces voix de l'enfance s'élevant en chœur aux dômes éternels, avoient plongé l'âme d'Elodie dans une pieuse et sainte tristesse. Tout à coup un gémissement sourd, poussé à peu de distance d'elle, vient l'arracher à ses méditations religieuses, A la foible clarté, perçant les vieux vitraux de la petite chapelle latérale où elle s'étoit retirée, elle aperçoit non loin, derrière une des arcades de la nef, un étranger

enveloppé du long vêtement des missionnaires, et prosterné sur le parvis sacré. Il prie avec ferveur ; et de son sein est parti l'accent plaintif dont l'orpheline fut troublée.

Tous les habitans d'Underlach sont connus d'Elodie ; Anselme est le seul prêtre de la contrée : l'étranger ne peut donc être qu'un pieux voyageur visitant l'église du vallon. La nièce d'Herstall l'observe attentivement : ses traits lui sont entièrement cachés ; sa tête est appuyée contre une colonne ; et son corps, immobile en ce moment, semble aussi inanimé que le marbre qui le soutient.

L'office du soir est achevé : un silence profond succède aux hymnes saintes des montagnards. La foule lentement s'écoule sous le portique ; et l'ange de la prière a repris son vol vers le trône immortel. Elodie jette un dernier regard vers l'inconnu resté sous l'arcade déserte ; puis, par un passage souterrain, communiquant à une galerie attenant aux jardins du cloître, elle s'éloigne de l'église solitaire.

Elle est au pied des degrés du passage, et traverse la sombre galerie, ancien réfectoire du monastère. Derrière elle, un bruit léger s'est fait entendre : quelqu'un suit ses pas. Sous ces voûtes solitaires, une figure colossale se dessine dans l'ombre, et s'avance vers elle.

La craintive Elodie reconnoît le religieux de la chapelle ; il est seul : son aspect n'a rien d'alarmant. Sa taille élevée est imposante ; son maintien calme est majestueux ; la beauté de sa personne, la noblesse de sa démarche, tout annonce en lui la supériorité, tout révèle en lui le grand homme.

Le premier mouvement de l'orpheline avoit été de fuir ; et cependant, elle est demeurée immobile. Aux dernières clartés du jour, elle cherche à distinguer les traits de l'étranger. Il s'approche, et de dessous ses vêtemens tirant une ceinture bleue, la remet silencieusement à la jeune fille de l'abbaye. O surprise ! c'est le ruban dérobé sous le pavillon. Interdite et confuse, Elodie lève un œil timide sur l'étranger, que déjà son imagination lui représente comme un génie surnaturel. Tremblante, elle attend.... sans pouvoir s'expliquer quelle étrange puissance enchaîne ses pas, glace sa voix, commande à sa pensée.

— « Fille d'Underlach, dit enfin l'inconnu, pardonnez à l'homme de l'adversité qui, peu maître des mouvement de son cœur, crut qu'un ruban qu'avoit porté l'innocence pouvoit, en talisman céleste, purifier sa sombre demeure, et rendre le repos à son âme. Il s'interrompt : sa voix est sombre

et concentrée ; puis il reprend : — L'insensé a reconnu son erreur, et je viens réparer ses torts. Le talisman qu'il crut sauveur, loin de guérir les plaies de son âme, n'y a porté que de nouveaux poisons ; et, comme une flamme vengeresse, n'a fait qu'irriter ses blessures. Il est une justice éternelle... Reprenez la fatale ceinture... le malheureux n'étoit point digne de la posséder, la voici. Quelquefois, ange de la vallée, lorsqu'à votre vue elle s'offrira plaignez le coupable qui vous l'avoit ravie. En ce moment, un foible rayon de lumière vient éclairer le visage de l'inconnu. Ses beaux yeux noirs n'étoient plus fixés sur elle : son regard étoit levé vers le ciel, et ce regard ne devoit jamais s'effacer du souvenir de l'orpheline. Tout ce que le malheur a de plus déchirant, tout ce que la résignation a de plus noble, tout ce que l'âme a de plus expressif, tout ce que la pensée a de plus éloquent, étoit renfermé dans ce regard sublime. Malgré l'obscurité de la galerie, Elodie a pu remarquer la beauté mâle des traits de cet homme extraordinaire. Elle le regarde, l'admire, et tressaille... Ah ! ce frémissement involontaire étoit-il un pressentiment ! »

La fille de Saint-Maur ose enfin entr'ouvrir ses lèvres : — « Etranger, dit-elle, je crois à la vérité de vos discours ; mais nommez-moi l'infortuné qui s'empara de ce ruban ; je lui pardonne. » — « Vous lui pardonnez, a repris vivement l'inconnu, il suffit ; il le saura. » — « Il le saura, répète Elodie ; ce n'est donc pas.... » Elle alloit ajouter *vous* ; mais ce mot expire sur ses lèvres.

Alors l'étranger entraîne doucement l'orpheline vers une des fenêtres de la galerie. Sa main est tremblante ; il lui montre le ciel. « — Là, s'écrie-t-il, si le repentir ferme l'abîme, oui, là seulement, il pourra vous dire : Je vous aime ! »

Il dit ; et quelque chose de sinistre a passé de ses lèvres dans son regard. Epouvantée de l'expression sauvage de ses accents, Elodie recule, et veut s'éloigner. — « Noble orpheline, a-t-il ajouté, ne tremblez pas... que peut contre vous l'infortuné ! Foudroyé par la vengeance divine, il n'est plus pour lui de puissance. Voyez ces ombres qui couvrent la forêt, elles sont moins épaisses que celles qui couvrent sa destinée. »

Puis tout à coup avec transport, et comme égaré : — « Qu'ai-je dit ! reprend-il. Qui ? moi, vous engager à ne point le craindre ! moi vous rassurer ! Non : la nature entière, par ma voix, en ce moment vous crie : Fuisle, jeune fleur de la vallée, son haleine est contagieuse, sa présence annonce la mort ! »

— « Laissez-moi, dit Elodie, cherchant à fuir, et demeurant immobile d'effroi, laissez-moi... je ne puis vous comprendre. Revenu à lui-même, et d'un ton plus calme : — Je ne vous retiens point, répond l'homme inexplicable, rien ici n'arrête vos pas. Colombe du monastère ! non, ce n'est point à ton oreille que les brises de la nuit portent jamais de ces voix plaintives qui glacent les mouvemens. Adieu ; prie !... Loin de moi la pensée de jamais te dire : aime ! »

En prononçant ce dernier mot, il fuit précipitamment. Comme débarrassée d'un poids énorme, la nièce d'Herstall aussitôt recouvre l'usage de ses sens : elle traverse avec rapidité la galerie, les jardins et la cour de l'abbaye ; puis, remontant l'escalier de sa tourelle, encore alarmée, elle se réfugie au fond de sa cellule.

Un vent impétueux venoit de s'élever, et sifflait avec fureur sous les arches extérieures du cloître. La pluie commençoit à tomber par torrens, et le vieux monastère sembloit ébranlé par l'ouragan. La fenêtre de l'orpheline, poussée par la tourmente, s'ouvre avec fracas ; et la fille de Saint-Maur contemple, saisie d'effroi, la voûte éternelle traversée en tous sens par d'épaisses nuées, et les cieux menaçant la terre. Hélas ! en ce moment le désordre de ses pensées égaloit celui de la nature : inattentive au mugissement des vents déchaînés se disputant la vallée, s'apercevant à peine que l'eau battoit avec violence contre sa croisée enfoncée, et couloit jusqu'à ses pieds, la vierge d'Underlach ne songeoit qu'au mystérieux inconnu de la chapelle. Son étonnante beauté, ses discours égarés, sa voix touchante, et surtout son regard sublime, occupoient constamment sa pensée. Quelquefois, se croyant abusée par un songe bizarre, elle cherchoit à douter de la réalité des événemens de la soirée ; mais sa main tenoit encore la ceinture bleue rendue dans la galerie... Comment révoquer en doute la scène nocturne dont les moindres détails étoient présens à son imagination !

S'élançant à la fenêtre brisée par l'ouragan, et levant ses yeux au ciel, — « Là, s'écrie l'orpheline, *si le repentir ferme l'abîme, là seulement il pourra me dire : Je vous aime !* O mon Dieu ! continue la vierge tremblante, que me prépare la destinée ! Pourquoi ce bouleversement subit de tout mon être pour quelques mots inexplicables sortis de la bouche d'un inconnu ?... Seroit-ce un affreux présage ! Mais avec quel tendre accent il a prononcé : Je vous aime ! Ah ! le coupable pour lequel il implorait mon pardon, c'est lui, ce ne peut être que lui ; en parlant d'un autre, eût-il été aussi expressif, aussi louchant !... Pourquoi donc tout à coup ce langage sinistré ? pourquoi

ces accens du remords et du désespoir ? pourquoi cet effrayant délire ? Seroit-ce une puissance du mal apparue au milieu des ténèbres ?... Mais ce regard divin !... La vertu suppliante et malheureuse n'en peut élever au ciel un plus religieux, un plus sublime. Dieu puissant ! éclairez ma faiblesse, ayez pitié de l'innocence. »

Les vents s'apaisoient ; Elodie, pâle et tremblante, descend auprès d'Herstatt. Le vieillard remarque sans étonnement son trouble : il l'attribue à la frayeur que peut lui avoir causée l'ouragan : mais jamais l'orpheline ne déroba la moindre de ses pensées à son vénérable protecteur. La dissimulation est étrangère à son âme : elle lui raconte naïvement ses frayeurs au pavillon, la disparition de son ruban, et la scène de la galerie. — « Et c'est la première fois, dit Herstatt, » que cet étranger s'est offert à vos regards ? » — « Mon père, répond la jeune fille, depuis quelques semaines, j'ai cru remarquer que dans les jardins du prieuré, mes pas étoient constamment suivis par quelque être invisible et mystérieux. D'étranges bruits autour de moi, des sons inattendus troublaient mes promenades solitaires ; et souvent, saisie d'un effroi secret, j'ai craint de m'éloigner du monastère. N'attribuant cependant mes alarmes qu'à la faiblesse de mon imagination, jusqu'à ce jour je n'ai osé vous en faire l'aveu. » — « Mais ce personnage extraordinaire, qui peut-il être ?... se répétoit Herstatt. Tous les habitans de la contrée me sont connus : aucun ne ressemble à l'étrange portrait... » Le vieillard s'interrompt, puis soudain il s'écrie : — « A moins que ce ne soit... » — « Qui ? reprend l'orpheline, se levant inquiète, et s'approchant d'Herstatt. » — « Le Solitaire du mont Sauvage. »

A ce nom un frisson involontaire a parcouru tous les membres d'Elodie : elle retombe sur son fauteuil, et demeure quelques instans immobile et muette.

La porte s'ouvre, et le père Anselme s'approche du couple silencieux. — « Un grand malheur vient d'épouvanter le hameau, dit le respectable pasteur. Pendant que l'ouragan dévastateur traversoit la vallée, la chaumière de la vieille Marceline, située au pied de la montagne d'Underlach, renversée par une avalanche, a été précipitée au fond du torrent ; et ses débris même ont déjà disparu, entraînés par l'onde impétueuse. » — « Et qu'est devenue Marceline ? s'écrie Elodie. » — « Personne n'a péri, continue Anselme. J'ignore les détails de l'affreuse catastrophe que la nuit couvre encore de ses voiles. La tempête a ravagé nos contrées : la pauvre Marceline a perdu le peu de bien qu'elle possédoit, et la plus cruelle

indigence menace ses derniers » jours. » — « Ah, que n'ai-je la fortune de » mes pères ! dit à voix basse l'orpheline. » — « Demain, reprend Herstatt, demain, mon cher Anselme, nous irons consoler Marceline. »

Depuis long-temps Marceline étoit venue habiter la vallée d'Underlach. En quel pays étoit-elle née ? qui l'avoit élevée ? où avoit-elle passé sa jeunesse ? jamais personne n'avoit pu le découvrir. De grands malheurs l'avoient accablée, dit on ; mais Marceline, pour qui les souvenirs étoient déchirans, évitoit avec soin tout sujet d'entretien qui pouvoit lui rappeler ses infortunes.

Son éducation, sans doute, avoit été soignée, car son langage étoit pur, et remarquable par son énergie. Son costume étoit celui des villageoises ; ses manières étoient simples, et cependant rien n'étoit plus recherché que ses expressions, plus exalté que ses sentimens, plus enthousiaste que ses discours : objet d'étonnement et d'admiration, elle étoit l'oracle de la vallée. Les montagnards venoient la consulter ; ravis ils l'écoutoient ; religieusement ils suivoient ses avis ; et, semblable à la sibylle des Bructères, Marceline étoit la prophétesse d'Underlach.

Aux premiers rayons du jour, Elodie est descendue de sa cellule : le sommeil n'avoit pu fermer sa paupière ; le repos a fui de son âme. Cependant l'idée de pouvoir porter quelques consolations au malheur, vient la distraire de ses sombres rêveries. Accompagnée d'Herstatt et d'Anselme, elle dirige ses pas vers l'ancienne demeure de Marceline, et déjà se sent moins oppressée. L'air pur du matin, le lever de l'aurore, la douce odeur des fleurs de la prairie, la voix du chantre des forêts, tout sourit à sa jeune imagination... Et bientôt la douleur a passé de dessus son âme, comme la tempête de la veille de dessus le ciel, de la vallée.

Mais, non loin du séjour de Marcelline, quel désolant spectacle a frappé les regards des habitans du prieuré ! quels horribles désastre sa causés l'ouragan ! Des rocs brisés, des chênes déracinés ont roulé du haut de la montagne d'Underlach jusqu'au fond du torrent : ils ont comblé l'ancien abîme ; et ses ondes impétueuses se frayant une autre route, ont ravagé les prairies voisines. La terre végétale est recouverte d'un sable aride : de nouveaux ravins creusent la vallée ; et plusieurs familles ruinées par cette calamité inattendue, pleurent leurs récoltes perdues au milieu des débris épars de leurs toits renversés.

Sur des ponts jetés avec peine et à la hâte à travers les prés dévastés, qu'en tous sens coupent encore de nombreux ruisseaux, Herstatt, Anselme

et l'orpheline parviennent au rivage désert où fut la chaumière de Marceline : elle avoit été bâtie au-dessus du torrent. Une masse énorme de terre et de rochers, détachée des flancs de la montagne, a emporté le bâtiment rustique : ses fondemens même ont disparu. A la place de la cabane s'offre maintenant un vaste gouffre, au fond duquel bouillonne une onde sulfureuse, et d'où partent de sourds mugissemens. L'ange de la destruction semble élever sa voix des profondeurs de cet abîme.

Au bord du nouveau torrent, la vierge d'Underlach aperçoit Marceline ; elle vole à elle ; et, partageant la douleur que doit lui causer ce funeste spectacle, les yeux baignés de larmes, elle veut lui parler de son malheur. — « Aimable enfant, interrompt Marceline, ne pleurez point ; mon infortune est déjà plus que ré »parée. Là foudre a frappé le vallon, mais l'astre réparateur luit sur la montagne. »

« Voyez ! poursuit-elle, ouvrant un sac » rempli de pièces d'or : voilà de quoi rebâtir » trois chaumières comme celle que j'ai perdue. » — « Oh ! bonne mère, s'écrie Elodie transportée de joie, le Ciel est juste, vos derniers jours, seront heureux : mais quelle main bienfaisante vous a si promptement secourue ? » — « Quoi ! s'écrie Marceline avec enthousiasme, quoi ! noble fille du monastère, vous demandez encore quelle main secourable s'étend sur les infortunés de nos cantons ! Tenez, non loin de nous, voyez ce mont élevé qu'entoure une forêt épaisse.... Eh bien ! c'est de là que se manifeste aux hommes le génie de la bienfaisance ; de là descend le *Solitaire*. » — « Et vous l'avez vu ce matin ? dit vivement l'orpheline. » — « Ce matin ! reprend Marceline : il ne s'est pas si long-temps fait attendre ; j'aurois pleuré toute la nuit : laisse-t-il souffrir une heure, lorsqu'il peut de suite accourir ! Cette nuit, après la chute de l'avalanche, et la disparition de ma cabane, lorsque, sur la rive dévastée, je remplissois l'air de mes cris, l'esprit sauveur m'est apparu au milieu de la tempête. Je crois encore le voir... là... au bord du torrent, contre ces noirs sapins. Sa démarche étoit calme, et son front assuré : s'avancant au sein de la tourmente, c'étoit le rayon de l'espérance à travers la nuit du malheur. » — « Homme incompréhensible ! dit Herstatt. » — « Il étoit vêtu de noir, continue Marceline ; de longs vêtemens l'enveloppoient, mais la beauté de ses formes, les proportions de sa taille majestueuse se dessinoient parfaitement sous les replis de sa robe de missionnaire. » — « De sa robe de missionnaire ! s'écrie Elodie en saisissant le bras d'Herstatt : ah ! vous aviez raison.... »

Troublée, et pourtant satisfaite, elle questionne encore Marceline sur son bienfaiteur. Ses vêtemens, sa démarche, son accent, son regard, Marceline a tout détaillé ; et la fille de Saint-Maur ne peut plus douter que l'inconnu de la chapelle ne soit le Solitaire du mont Sauvage.

Après avoir porté des secours et des consolations aux plus malheureux de la vallée, les deux vieillards reprennent la route de l'abbaye. Pensive et silencieuse, l'orpheline devance leurs pas ; elle se répète les paroles pleines d'enthousiasme de la vieille Marceline : « Non, se disoit-elle ; le génie de la bienfaisance, l'astre de la montagne, l'esprit sauveur, le Solitaire enfin, ne peut être une puissance du mal. On lui reproche son existence mystérieuse, mais Dieu lui-même n'est-il point tout mystère ! On l'accuse de fuir la société des hommes, mais les plus saints mortels n'ont-ils point choisi pour demeure les déserts de la Thébàide ! Une âme contemplative et pieuse aime la solitude et le mystère. »

Depuis sa visite à la chaumière de Marceline, Elodie ne repoussoit plus avec effroi de sa pensée le souvenir des événemens de la galerie. Ses craintes d'être suivie dans ses promenades solitaires s'étoient entièrement dissipées ; et lorsqu'au milieu des jardins du cloître quelque léger bruit se faisoit entendre auprès d'elle, son trouble n'étoit plus celui de la terreur. Sans se rendre compte de son vague desir ; plusieurs fois l'orpheline avoit parcouru le parc avec l'espérance secrète de se voir observée ; ses yeux cherchoient sur le sable l'empreinte de pas étrangers ; et sa corbeille un soir, presque volontairement, fut encore oubliée au pavillon. Vaine attente ! aucun événement ne venoit plus troubler sa solitude ; aucune apparition n'étonnoit plus ses regards ; nul être mystérieux n'erroit autour d'elle sous l'épais feuillage des bosquets. Inquiète, affligée, la jeune fille, en soupirant, retournoit à sa cellule ; et s'interrogeant elle-même, regrettant ses frayeurs passées, elle ne pouvoit comprendre ses nouveaux sentimens, ni s'expliquer ses nouvelles idées.

Une pensée occupoit fortement son esprit : celui dont elle ne pouvoit oublier l'entretien, l'avoit abordé sous l'habit des religieux. Avoit-il voué sa vie à l'Éternel ? étoit-il enchaîné aux autels par des vœux sacrés ? Tourmentée de ces réflexions, sans chercher à en connoître la cause, elle se rend au toit rustique qu'habite momentanément Marceline, auprès du monastère. Marceline aime tant à parler du Solitaire !... elle est si bien instruite des actions bienfaisantes par lesquelles il s'est fait connoître !... elle est si occupée à tâcher de soulever les voiles mystérieux dont il

s'enveloppe ! « — Bonne Marceline, dit Elodie, après lui avoir offert quelques petits présens, et reçu ses remercîmens, votre nouvelle chaumière sera-t-elle bientôt achevée ? depuis longtemps on travaille à sa construction. — Dieu et le Solitaire en soient bénis, répond la sibylle du hameau ; avant l'automne j'habiterai, ma nouvelle demeure. — L'avez-vous rebâtie dans la prairie ? — Le ciel m'en préserve ! je l'ai placée sur une élévation, d'où je pourrai continuellement porter mes yeux vers l'élu du mont Sauvage : lui seul et l'Eternel auront chaque jour, jusqu'à mon heure suprême, mes premières pensées, mes premiers regards, mes premières prières. » « — Le Solitaire est sans doute un ministre du Seigneur ? dit alors la jeune fille d'une voix mal assurée. — Non, répond Marceline. » Et une rive rougeur a coloré les joues de l'orpheline.

— « Vous en êtes certaine ? ajoute Elodie, dont le regard brilloit d'un nouvel éclat. — J'oserois l'assurer. S'il s'étoit voué au service des autels, il ne quitterait pas la robe des religieux ; et cependant, de cet habit il ne s'est montré revêtu qu'une seule fois. Mon opinion va vous paraître étrange, mais je ne crois point me tromper ; le Solitaire, que j'ai beaucoup observé, est né plutôt pour la pourpre que pour le cilice ; et le casque du héros conviendrait mieux à son front auguste que le capuchon du missionnaire. — La pourpre ! répète Elodie à voix basse. — L'or ne manque pas plus à ses mains généreuses que le courage à sa grande âme, poursuit Marceline. Non, je ne connois sur la terre que deux êtres au-dessus de l'humaine nature, et par leurs sentimens et par leur beauté : l'aigle du mont Sauvage et la colombe du monastère. »

A ces mots, confuse et troublée, la vierge d'Underlach se lève. — « Bonne Marceline, dit-elle, je vous quitte : la nuit approche ; je reviendrai. »

LIVRE III.

LES jours d'Elodie couloient en paix ; ses occupations accoutumées ne laissoient point l'ennui pénétrer jusqu'à son âme. Depuis le funeste ouragan, aucun fâcheux événement n'avoit affligé le vallon ; et son appui sauveur n'étant plus nécessaire, le Solitaire, devenu comme invisible, paroissoit avoir abandonné la contrée.

Il est un âge heureux où les réflexions tristes ne font qu'effleurer l'imagination ; elles sont rarement sombres, même au sein du malheur. Elles ressemblent aux alcyons qui, courant avec rapidité sur les flots soulevés de la mer, au milieu des nuits orageuses, n'étendent que des ailes blanches. Au printemps de la vie, la souffrance peut sans doute être douloureuse, mais jusque dans cette douleur perce encore la belle saison. L'orpheline de l'abbaye, parvenue à dissiper les nuages de sa pensée, avoit recouvré sa vivacité ; l'étranger de la galerie commençoit à s'effacer de son souvenir ; et le calme étoit rétabli dans son cœur.

La nouvelle habitation de Marceline se construisoit rapidement. Souvent Elodie alloit la visiter ; mais toujours avec soin elle évitoit le sujet d'entretien qui seul charmoit la reconnoissante protégée du Solitaire.

Le printemps, de son souffle créateur, avoit rendu tout son éclat à la nature. Les dernières traces du ravage de la tourmente avoient disparu ; et la vallée d'Underlach, étalant aux yeux du voyageur ses pompes agrestes et ses trésors champêtres, sembloit un vase de parfums. Comme la fauvette qu'inspire la vue d'un ciel serein, et dont les chants mélodieux ne se font entendre qu'au milieu des bosquets fleuris et sous des voûtes azurées, la vierge du monastère, éveillée par l'aurore, enthousiasmée des charmes du vallon, prend son luth, et non loin du prieuré, va joindre sa douce voix à celle des chantres du bocage.

Le ciel étoit pur et sans nuage ; les fleurs de la prairie avoient embaumé les airs ; et le silence de la paisible matinée n'étoit interrompu que par les accords du rossignol et le lointain murmure des cascades. Près du torrent d'Underlach Elodie s'arrête ; assise sur ses bords romantiques, elle marie les sons aériens de son luth au doux frémissement des eaux courant sur un lit de cailloux. Au-dessus du torrent, un pont rustique, jeté sur deux rochers,

s'élevait à côté d'elle en arche pittoresque, couronné par un groupe de sapins. Charmée du site qu'elle a choisi, la jeune fille chante ces mots :

« Printemps, réveil de la nature,
Qu'avec transport je te revoi !
Brillante Aurore, ta vois pure
Crie à la terre... — Eveille-toi.
Appui divin, douce espérance,
Porte entr'ouverte sur les cieux,
De tes rayons charme en ces lieux
L'heureux printemps de l'innocence

Maître des mondes, roi des âges,
Espoir présent, juge futur,
L'homme est-il donc de tes ouvrage
Le plus sublime et le moins pur !
Toi dont j'implore la puissance,
Qui des temps a réglé le cours,
Avec le printemps de mes jours,
Ne laisse point fuir l'innocence !

Longs orages, jour funéraire,
Qui frappez le foible mortel,
Vous n'êtes souvent sur la terre
Qu'une heureuse épreuve du ciel.
Aux naufrages de l'existence,
Gagnant un rocher protecteur,
Gloire aux victimes du malheur,
Qui purent sauver... l'innocence ! »

Avec les parfums de la vallée, la voix mélodieuse d'Elodie montoit vers les demeures immortelles. Au bord du torrent, négligemment penchée contre le tronc d'un vieux sapin, l'orpheline interrompt ses chants. Portés par les zéphirs, ses derniers accords retentissent au loin dans la forêt,

comme les soupirs plaintifs de la harpe de Malvina au fond des antres de Morven. A l'arche du pont, Elodie suspend son luth ; et, plongée dans ses douces rêveries, elle croit entendre les voix harmonieuses de la nature répéter ses derniers accens.

L'astre du jour doroit la cime des mon-

Tagnes ; tout à coup elle voit, sur le pic d'Underlach, le long du sentier conduisant au hameau, scintiller des feux inconnus. Ce sont des casques, des boucliers, des lances, qu'éclairent les rayons du soleil. De nombreux guerriers descendent la montagne, et de leurs brillantes armures au loin l'acier pur étincelle. La fille de Saint-Maur, immobile, contemple un instant ce spectacle entièrement nouveau pour elle. Le hennissement des coursiers, l'or de leurs harnois, le casque éblouissant des soldats, le blanc panache des paladins, leurs bannières, leurs boucliers, leurs devises, leurs écharpes, leurs armoiries, tous ces enchantemens guerriers ont charmé ses regards curieux. Cependant ces troupes s'avancent : bientôt elles seront au pied de la montagne ; elles se dirigent vers le pont. L'orpheline, revenue de sa surprise et de son ravissement, n'éprouve plus qu'un sentiment d'effroi. Elle fuit à la hâte vers l'abbaye ; et, oubliant son luth, le laisse suspendu à l'arche du torrent,

Etonné de l'apparition d'une troupe guerrière au milieu des paisibles montagnes d'Underlach, Herstatt ne savoit quelle conjecture tirer de cet événement inattendu, lorsqu'un bruit confus d'armes et de chevaux se fait entendre dans la cour du monastère. Chef des chevaliers voyageurs, le comte Ecbert de Norindall se présente devant Herstatt, et bientôt tout est expliqué.

Depuis la défaite et la mort de Charles-le Téméraire, le duc de Lorraine, rentré vainqueur dans sa capitale, gouvernoit en paix ses Etats. Mais Louis XI régnoit ; et ce prince ne pouvoit supporter la tranquillité établie chez les peuples voisins. Après avoir, dans le principe, engagé le duc de Bourgogne à conquérir la Lorraine, et promis, par le traité de Soleure, de n'y mettre aucun obstacle ; après avoir ensuite déclaré qu'il trouvoit odieuse l'usurpation de Charles ; après avoir depuis soutenu ou paru soutenir les droits de René, qu'il avoit proclamé seul légitime souverain de la Lorraine ; tout à coup il prétend que, par les femmes, cette même Lorraine a dû lui être échue en héritage ; et ses troupes marchent sur Nancy.

Déjà le Roi de France s'est emparé du Barrois ². René demande instamment des secours à l'empereur d'Allemagne, et de toutes parts lève

des armées pour défendre son territoire.

Les cantons suisses s'intéressoient vivement à ce jeune prince adoré de son peuple. Le comte Ecbert de Norindall avoit été envoyé par le duc de Lorraine solliciter de la république helvétique quelques puissans renforts ; et c'est après avoir en partie réussi dans son importante mission que le noble chef ami de René, en reportant ses pas vers Nancy, traversoit, suivi d'une escorte nombreuse, la tranquille vallée d'Underlach.

La famille du comte Ecbert étoit connue d'Herstall, et le vieillard accueille avec empressement le noble chevalier. Ecbert avoit passé sa première jeunesse à la cour de Charles-le-Téméraire ; ami dévoué de ce prince, il l'avoit partout accompagné dans ses expéditions guerrières. Le jour où succomba le héros de la Bourgogne, Ecbert fut fait prisonnier sous les murs de Nancy. René avoit ouï vanter la haute valeur du comte de Norindall ; il chercha à s'attacher cet illustre guerrier. Ecbert avoit appris la mort funeste du prince que malgré ses crimes il avoit tant aimé ; et son cœur déchiré s'abandonnoit à l'amertume de ses regrets. Le duc de Lorraine fut le trouver : il donna comme lui des larmes au duc de Bourgogne ; et depuis ce jour, sensible à ses soins généreux, l'inconsolable Ecbert ne trouva qu'auprès de René quelque adoucissement à sa douleur. A la reconnaissance succéda l'affection : les vertus du duc de Lorraine rouvrirent le cœur d'Ecbert au sentiment de l'amitié ; et bientôt, comblé des faveurs du prince, ne voulant plus retourner en Bourgogne, où Charles ne régnoit plus, où ne l'attendoient que de cruels souvenirs, il fixa sa résidence à la cour de Nancy, et devint un des principaux chefs de l'armée lorraine.

Ecbert, encore au printemps de la vie ; possédoit toutes les vertus d'un héros. Sans être d'une haute stature, sans être d'une beauté parfaite, le comte de Norindall, parmi les plus brillans chevaliers, dépouillé même du prestige de son rang, attiroit les regards de la multitude. Quelque génie supérieur sembloit planer invisible autour de sa personne, et commander pour lui le respect. Son œil, plein d'expression et de feu, pénétoit les plus secrètes pensées. On lui reprochoit d'être silencieux ; mais souvent il est riche de sentimens le cœur de celui dont les lèvres sont avares de paroles.

Captivant l'admiration publique, forçant aux éloges les indifférens, il étendoit sur ses ennemis comme un rets magique qui les contraignoit au silence. Calme et sérieux, il sembloit entièrement maître de lui-même, et cependant son âme ardente et passionnée, souvent ne pouvoit comprimer ses élans impétueux. Il avoit porté l'amitié jusqu'au fanatisme : s'il eût

connu l'amour, peut-être l'eût-il porté jusqu'au délire. L'ardeur brûlante de ses sentimens se réfléchissoit rarement sur ses traits impassibles : pieux et magnanime, il élevoit son cœur vers le Ciel, même dans les momens où l'observateur l'aurait cru tout entier à la terre ; et de même que les pensées les plus sublimes pouvoient sortir de son esprit exalté, les plus héroïques sacrifices pouvoient être obtenus de sa grande âme.

Eloigné de la société des hommes, depuis long-temps Herstatt ne s'étoit trouvé au milieu d'une assemblée guerrière. Les chevaliers d'Ecbert environnent le vieillard ; il les contemple en soupirant. Jadis comme eux il brilla dans les camps ; jadis il connut aussi les illusions de la gloire ; jadis comme eux il fut admiré Aujourd'hui, s'informe-t-on seulement s'il a vécu !

Forcé de donner l'hospitalité aux défenseurs de la Lorraine, Herstatt a fait préparer pour le banquet du soir la grande galerie du monastère, qu'éclaireront de nombreux flambeaux. Déjà cette vaste enceinte s'est remplie des nobles compagnons du comte de Norindall : Herstatt s'avance au milieu d'eux. Nouvelle Antigone, une jeune beauté soutient ses pas tremblans. Pourquoi la salle entière a-t-elle retenti d'un long cri d'admiration ?.... La vierge d'Underlach a relevé son voile.

Quel moment pour la jeune fille ! Tous les regards sont fixés sur elle ; seule, elle n'ose lever les siens : moins belle apparut Armide au milieu du camp des Croisés. Assise au banquet près du comte de Norindall, Elodie garde le silence. Pour la première fois Ecbert contemple une jeune beauté, sans chercher à s'attirer son attention. Les chevaliers observent leur chef. Va-t-il enfin connoître l'amour ? Les charmes de l'orpheline ont paru l'étonner, mais près d'elle, aucune émotion ne s'est manifestée sur ses traits. Sa bouche est muette, il semble réfléchir. On diroit qu'en secret, interrogeant son cœur, il lui demande si le moment d'aimer est arrivé.

Elodie hasarde enfin un regard timide sur la brillante assemblée qui l'environne. Quelle nouvelle scène pour elle !.... Ces chevaliers si beaux de vaillance et de jeunesse, ces armures étincelantes, ces panaches élevés, l'éclat de mille flambeaux, cette admiration qu'elle inspire à des héros qui, comparés aux montagnards, lui paroissent des demi-dieux, tout, en un instant, a confondu ses pensées, ébloui sa vue, et bouleversé son âme.

« — Si jeune et si belle, lui dit alors le comte de Norindall, quoi ! seule en ce monastère ! La voix mâle et sonore du chef des guerriers a troublé l'orpheline ; son regard a rencontré celui d'Ecbert, elle rougit : — En ce

monastère, répond-elle, je ne suis point seule : fille adoptive d'Herstall, auprès de lui je vis heureuse. — Et vos paisibles jours y coulent sans ennui ? — De l'ennui ! comment en éprouverois-je ! tous mes instans sont occupés ; et je ne désire, n'attends ni ne regrette les plaisirs. — Mais, vous n'avez rien connu, s'écrie Ecbert. — Est-ce donc un bonheur de connoître ! répond naïvement l'orpheline. »

Le repas est achevé : le comte de Norindall se lève, et prenant la main tremblante de la nièce d'Herstall, il retourne au salon de l'abbaye. Ecbert a traversé la galerie. Parvenue au passage qui, d'un côté, conduit à la chapelle, et de l'autre aux appartemens du prieuré, la jeune fille recule et jette un cri ; dans l'ombre elle a cru voir une figure mystérieuse se glisser et s'évanouir. C'est en ce même lieu que, pour la première fois, le Solitaire lui adressa la parole.... Seroit-ce encore lui !...

Ne sachant quel sujet a pu causer son effroi, Ecbert interroge Elodie ; elle attribue sa frayeur à la foiblesse de ses organes, qu'épouvantent les ténèbres et les lieux souterrains : « Foible liane, lui dit Ecbert, à voix basse, refuserois-tu l'appui du cèdre ? »... En prononçant ces mots, son accent étoit plein de tendresse, et sa main pressoit doucement la main de l'orpheline. Elodie hâte ses pas, et garde le silence ; qu'auroit-elle pu lui répondre !

Retirée en sa cellule, la fille de Saint-Maur, vivement agitée, n'ose s'interroger elle-même. Pour la première fois au milieu d'un cercle brillant, elle s'est vue l'objet des hommages d'une foule empressée ; elle s'est vue admirée par les plus nobles chevaliers de la Lorraine. L'ami de René, le héros fameux dont, sans doute, les plus célèbres beautés de la cour de Nancy ambitionnent le cœur, le comte de Norindall n'a paru occupé que d'elle ; ses regards, habituellement sévères, l'ont fixée avec tendresse ; sa voix, en lui parlant, paroissoit émue. Auroit-elle su lui plaire ! Déjà seroit elle aimée !

Mille sentimens confus égarent ses pensées. Qu'elle doit être somptueuse, cette cour de Lorraine, où se rassemblent les paladins du puissant René, les preux du vaillant Ecbert ! Que d'honneurs y doivent environner celles que la Providence leur destine pour compagnes ! Que d'enchantemens y doivent suivre leurs pas ! Qu'ils doivent être resplendissans les palais où se réunissent les grands de la terre ! Et lorsqu'aux pieds de la beauté se prosternent les fils de la gloire, quel triomphe pour celle qui tient le sceptre de l'amour !

Un sentiment d'orgueil a fait battre le cœur de l'orpheline. Ecbert, l'illustre Ecbert, ce soir n'a point tombé à ses pieds, mais demain peut-être !.... Elodie ouvre la fenêtre grillée de sa cellule, et se reprochant ses idées, demande pardon à l'Eternel, sans trop savoir de quelle faule. Les étoiles scintilloient au firmament, l'astre des nuits parcourait silencieusement la voûte céleste, et couvrait la nature de reflets argentés. Le regard de la jeune fille s'est tourné vers le mont Sauvage, et sa pensée tout entière est retombée sur le Solitaire. Le comte de Norindall, ses chevaliers, la cour de Lorraine, en un instant tout est oublié : — « Ah ! s'écrie Elodie, un casque étincelant ne pare point son front ; un panache élevé ne flotte point orgueilleusement sur sa tête ; l'or et les pierreries ne couvrent point ses vêtements ; une écharpe de gloire ou d'amour ne ceint point sa taille ; et pourtant, dans cette même galerie où se sont rassemblés les compagnons d'Ecbert, qu'il étoit beau sous sa robe de bure ! Quel feu divin brilloiten son regard ! Quel port majestueux ! Qu'il eût effacé tous les chevaliers lorrains s'il eût apparu soudain au milieu d'eux sous l'armure guerrière ! Seroit-ce lui qui, dans l'ombre, a traversé devant moi le passage de la chapelle, ou mon imagination m'a-t-elle abusée ? Homme inconcevable, qui répands des bienfaits et qui semblés malheureux, tu parois l'ange des vertus, et tu m'as parlé de remords !.... Mais que dis-je ! dois-je chercher à comprendre ce que tu penses et ce que tu peux être, moi, qui ne puis comprendre encore ce que j'éprouve et ce que je suis ! »

La vierge d'Underlach, à ces mots, prête l'oreille à la voix du torrent ; il semble lui porter une pensée mélancolique du vallon, une plainte en harmonie avec les sensations de son âme... Elodie se rappelle que son luth est resté suspendu à l'arcade du pont ; elle a refermé sa croisée solitaire ; et bientôt a retrouvé sur sa couche virginale la paix et le sommeil de l'innocence.

L'astre du jour venoit de s'élancer radieux du palais de l'aurore. Tout dormoit dans le monastère. La fille de Saint-Maur se lève, et, suivie de la mère Ursule, se rend à la rive déserte, où elle espère retrouver son luth. Le temps étoit serein. Les zéphirs seuls se jouoient entre les arbrisseaux de la vallée. Elodie est presque arrivée au pont ; tout à coup elle s'arrête... Quel objet a frappé ses regards ! Cachée au fond d'un bosquet, derrière un épais feuillage, l'orpheline est demeurée immobile.

Au bord du torrent, à la place même où la veille Elodie chanta le retour du printemps, un montagnard tient le luth oublié, et vient d'en tirer les sons

les plus mélodieux. Debout, appuyé contre un sapin, un instant il interrompt ses doux accords. Son costume est celui des chasseurs de la montagne. A ses pieds est son arc dont la corde est détendue. Un chevreuil mort, que traverse de part en part une flèche sanglante, est non loin couché sur le gazon. Tel que ces Scythes vaillans qui, sortis des antres du Nord, parurent aux peuples du Midi les rois terribles de la guerre, le montagnard, Apollon sauvage, semble le dieu de la forêt. Sa taille majestueuse s'élève sur la rive comme le cèdre altier sur le Liban. Ses membres nerveux, sa force redoutable annoncent l'athlète né pour les combats, l'Alcide accoutumé à la victoire. Si la rage et le délire s'emparaient de son âme, nul doute qu'il ne pût renouveler les gigantesques fureurs de Roland ; mais le calme règne sur ses traits ; sa voix sonore se marie aux divins accords de sa lyre, et la nature avec ravissement semble écouter ce nouvel Orphée.

O surprise ! le même air chanté la veille par Elodie est répété par le montagnard. Ce sont presque les mêmes mots, les mêmes expressions, les mêmes paroles que fait entendre le chasseur ; et cependant quel sens différent !... La vierge d'Underlach écoute, et ne peut en croire son oreille.

« Printemps, réveil de la nature,
Avec transport plus ne le voi !
Aurore ! enchante l'âme pure ;
Il n'est plus de beaux jours pour moi.
Appui divin, douce espérance,
Porte entr'ouverte sur les cieux,
Tu ne saurois charmer mes yeux,
Tu ne peux rendre... l'innocence.

De la vertu j'ai sur la terre
Imploré le puissant secours....
J'ai vu sa céleste lumière
Briller au printemps de mes jours....
Des naufrages de l'existence
Qui plus que moi connut l'horreur !
N'en a pu sauver... l'innocence. »

A ces derniers accens, la voix du montagnard mélancolique et plaintive s'exhale au milieu des rochers déserts, comme le chant solennel de l'esprit du repentir au séjour des expiations. Un froid mortel a soudain glacé les membres d'Elodie. Il lui semble qu'un bandeau fatal serre douloureusement son front, et qu'une masse de plomb est tombée sur son cœur. Le chasseur de la montagne avoit levé ses yeux vers le ciel ; la fille de l'abbaye venoit de reconnoître ce regard ce regard sublime, dont l'image ineffaçable étoit gravée au fond de son âme. Aux dernières clartés du jour, elle n'avoit pu qu'entrevoir les traits mâles du religieux de la chapelle ; aux premiers rayons de l'aurore, elle les retrouve et les contemple avec admiration. Jamais beauté plus parfaite ne fut le partage d'un mortel. Mais, pourquoi l'expression de la souffrance et du désespoir couvre-t-elle de ses ombres funestes le noble front du Solitaire ?... pourquoi ces souvenirs amers du passé ?... pourquoi ces chants lugubres du remords ?... O douce vierge de la vallée ! belle comme la compagne du premier homme, pure comme la première prière de l'enfance, éloigne-toi !... Hélas ! c'en est fait de la rose quand l'aquilon souffle sur elle.

Le beau chasseur de la montagne rattache le luth à l'arche du torrent ; il relève son chevreuil qu'il jette négligemment sur ses épaules et qu'il suspend sous son carquois : semblable au fameux Nemrod, il a repris son arc ; et, s'éloignant de la rive, il laisse échapper un long gémissement de sa poitrine oppressée. A pas précipités il traverse le pont, gravit le sentier de la montagne, et disparaît à travers les sapins.

Il est déjà loin. Elodie a recouvré le mouvement ; elle vole à l'arcade solitaire, et se ressaisit de sa lyre. Ursule, interdite, étonnée, ne sachant que penser du chancre inconnu, hasarde quelques questions ; mais l'orpheline, entièrement troublée, ne l'entend ni ne lui répond. Elle a repris la route du prieuré ; la chaumière de Marceline vient s'offrir à sa vue : involontairement elle y conduit ses pas ; là, sous ce toit rustique, il n'est parlé que du Solitaire.

L'enthousiaste Marceline aperçoit la nièce d'Herstall, et vole à sa rencontre — « Venez, ange du monastère, dit-elle, venez ; que n'ai-je point à vous apprendre ! l'homme merveilleux veille aussi sur vos destinées. — Sur mes destinées ! répète la jeune fille en rougissant. — Je reviens de l'abbaye ; je vous cherchois ; reprend solennellement Marceline en la tirant à l'écart. Ecoutez-moi : hier soir, à cette même place, il a reparu devant moi ; ici j'ai revu le Solitaire. Demain, m'a-t-il dit, va trouver la vierge

d'Underlach, et répète-lui ces paroles : *Le duc de Lorraine a promis sa sœur au comte de Norindall : l'amour naissant d'Ecbert pour une autre que sa fiancée peut ouvrir ici pour tous un abîme de calamités.* » — « O ciel ! s'écrie Elodie, il vous a tenu ce discours ! — Et m'a chargé de vous le transmettre. — Eh quoi ! poursuit l'orpheline, à peine les troupes lorraines sont arrivées au monastère, et déjà le Solitaire connoît leur chef, son nom, ses engagements, ses destinées, et jusqu'au secret de son amour naissant ! — En me donnant ses ordres, ajoute Marceline, son accent étoit sombre et sinistre, son front sévère et menaçant. La lune éclairait son visage pâle ; et sans l'étonnante beauté de ses traits, j'eusse hésité à le reconnoître. Sa voix, dont il cherchoit à modérer l'éclat, sembloit le premier souffle d'une tempête, et son regard la première lueur d'un incendie. »

Après cet effrayant tableau, reconduisant Elodie au monastère : — « Noble fille d'Underlach, reprend Marceline, ne négligez point l'avertissement du génie de la montagne ; rien ne paraît lui être inconnu, et tout semble lui être possible : fuyez Ecbert de Norindall, et comptez sur le Solitaire. »

LIVRE IV.

PENDANT trois jours le comte de Norindall et ses compagnons ont séjourné à l'abbaye. Ecbert lutte en vain contre l'amour qu'Elodie lui a inspiré : chaque instant accroît l'ardeur brûlante de ses sentimens ; et le secret de son cœur n'en est plus un pour ses guerriers.

Depuis l'arrivée des chevaliers lorrains au prieuré, quatre fois l'astre des cieux avoit éclairé la nature. La fille de Saint-Maur descend de sa tourelle à l'heure où la douce compagne du laboureur prépare le premier repas de sa jeune famille. Remontés sur leurs coursiers, et revêtus de leurs armes, les paladins de René viennent de quitter le monastère, et se sont dirigés vers Nancy. Seuls, trois chevaliers n'ont point suivi leurs pas, et le comte de Norindall est de ce nombre : il attend, dit-il, le retour d'un envoyé fidèle qui doit lui rapporter à Underlach une réponse importante du chef d'un canton suisse. Ecbert a confié une partie de ses secrets politiques au baron d'Herstall : le vieillard prend le plus vif intérêt au duc de Lorraine ; et pendant plusieurs jours encore l'ami de René habitera le prieuré.

La vierge d'Underlach parcourait les bosquets solitaires du vieux couvent, lorsqu'au détour d'une allée le comte de Norindall se présente à sa vue. « — Aimable orpheline, dit Ecbert, ce matin je devois quitter ces lieux : j'y suis encore. Quelle est la douce magie qui m'y retient ?... Quelle est la puissance inconnue qui m'enchaîne ?... Hélas ! jusqu'à ce jour j'avois douté de cette magie, et j'avois bravé cette puissance. — Chevalier, répond la jeune fille troublée, retournons à l'abbaye. »

Elle s'éloignoit, Ecbert l'arrête : — « Un mot encore ! s'écrie-t-il, un mot, et vous serez libre. Si, tombant à vos pieds, l'ami du duc de Lorraine vous offroit en ce moment, non l'éclat de sa fortune et de son rang qui ne saurait vous éblouir, mais l'hommage d'un cœur sincère qui pour la première fois aime d'amour, que lui répondriez-vous ? — Qu'il n'est plus le maître de sa destinée, dit Elodie, que sa parole est donnée ; et que l'auguste sœur de René doit seule être l'épouse du comte Ecbert de Norindall. »

A ces mots inattendus, Ecbert est resté muet d'étonnement : en vain voudroit-il cacher son trouble ; l'expression de son regard, le léger

tremblement de ses lèvres, la pâleur de son teint décèlent l'agitation de son âme.

— « Qu'ai-je entendu ! un projet vague, à peine connu de quelques confidens intimes de René, un secret dont la cour de Nancy n'a nulle connoissance, une pensée cachée du souverain vous a été révélée en ces lointaines solitudes ! »

Elodie garde le silence ; lentement elle marche auprès du comte de Norindall. — « Leduc de Lorraine, il est vrai, continue Ecbert, m'a daigné proposer sa sœur ; mais nul engagement sacré ne me lie : sans manquer à l'honneur je puis refuser encore l'hymen projeté. Que dis-je ! mon devoir même m'ordonne aujourd'hui de le rompre : je ne pourrais plus rendre heureuse la princesse de Lorraine. Il n'est plus qu'un être ici-bas qui puisse être la compagne d'Ecbert. Sans doute je perdrai l'amitié de René, sans doute je m'attirerai son courroux, mais l'amour a entièrement changé mon âme : gloire, fortune, dignités, vous n'êtes plus rien à mes yeux : Elodie, vierge céleste, un sourire !... et je croirai quitter la terre : Underlach devient l'élysée. »

Sa respiration est oppressée, ses expressions brûlantes se succèdent tumultueusement. La nouveauté de ce langage étonne l'orpheline : elle presse ses pas et se tait. — « Vous ne répondez rien, a repris Ecbert avec passion. Elodie ! oh ! laissez-moi renoncer pour vous à toutes les pompes de la vie ! Chasseur ignoré de la montagne, simple pêcheur de la vallée, qu'il ne me reste sur la terre qu'une cabane, qu'une nacelle, mais qu'Elodie soit sous la cabane, qu'Elodie soit dans la nacelle ! Orages de l'existence, éclatez sur les têtes puissantes ! ici je braverai en paix la foudre. Amour ! attendris pour moi le cœur de l'orpheline ! ici j'aurai trouvé la félicité suprême. »

Il dit : l'enthousiasme du sentiment éclate en ses regards ; la vierge d'Underlach est émue, est attendrie ; et cependant Ecbert n'est point aimé.

— « Comte de Norindall, dit-elle enfin, pardonnez mon silence. Les discours que je viens d'entendre sont étrangers à mon oreille, et je ne saurois y répondre. Pourquoi me parler d'hymen ! c'est au baron d'Herstall à décider de mon sort. Pourquoi me parler d'amour ! je ne dois point écouter ce langage. » En prononçant ces mots, arrivée au monastère, la fille de Saint-Maur s'est séparée d'Ecbert.

Plusieurs jours se sont écoulés. L'orpheline a constamment évité le comte de Norindall ; elle ne paraît que rarement au salon de l'abbaye, et ne

descend plus dans les jardins.

Le baron d'Herstall a fait appeler sa nièce : Il est seul : Ecbert vient de le quitter. Le vieillard accueille l'orpheline avec sa tendresse accoutumée ; et, d'une voix solennelle, lui adresse ce discours.

— Ecoute-moi chère Elodie, et garde toi de m'interrompra. Aux jours heureux de mon printemps, j'osai demander au Ciel une carrière prolongée. Hélas ! j'étois loin de songer que c'étoit solliciter une longue agonie. O mon Iréna, fille adorée ! ma véritable vie a fini avec la tienne ; ton père, ombre à peine animée, tout à toi par la pensée, ne t'a survécu qu'aux yeux des hommes.

« Je le sens, le terme de mes maux est arrivé : bientôt j'irai rejoindre, je l'espère, celle qu'un funeste météore en passant sur la terre a dévorée. O ma nièce ! toi seule, ici-bas, aurais réussi à calmer mes regrets amers, si les consolations eussent pu descendre dans mon âme ; mais comme la lionne désespérée, qui, poursuivie par le chasseur farouche, fui témoin du massacre de son dernier lionceau, j'ai vu l'homme féroce m'arracher l'être chéri qui seul charmoit mon existence ; et sur la cendre d'Iréna, qui conque eût voulu essayer d'adoucir ma souffrance, m'eût paru insulter à mon infortune. »

« Elodie, foible roseau du rivage désert, je tremblois que, moi disparu, la tempête ne renversât aussi ta foible tige. Mais unprolecteur puissant se présente, et s'offre de remplacer le vieillard prêt à disparaître. Accepte le noble appui que l'Eternel semble l'envoyer ; et nulle inquiétude ne viendra troubler la paix, l'espérance et les joies de mon lit de mort. »

Le vieillard un instant s'interrompt. Malgré les vains efforts de l'orpheline, ses larmes s'échappent de ses longues paupières. Herstall reprend : — Le comte de Norindall m'a demandé ta main ce matin même. Sa fortune, son rang, sa réputation, sa jeunesse, sa valeur, tout en lui brille d'un éclat pur et sans tache ; que dois-je lui répondre ?.... Seule en ce couvent solitaire, Elodie, tu n'as connu que nos sauvages montagnards ; ton cœur n'a pu parler encore, et le comte Ecbert est digne d'être aimé.

« Ton consentement à l'hymen désiré combleroit tous mes vœux ; cependant, loin de moi le désir de contraindre tes sentimens ! ouvre-moi ton âme. Elodie est entièrement maîtresse d'elle-même. »

A ces dernières paroles prononcées de l'accent le plus affectueux, la vierge timide a senti renaître son courage. — Mon père, répond elle, le vaillant Ecbert est appelé sans doute à de hautes destinées, et je ne suis

point digne d'être sa compagne ; élevée au milieu des montagnes, je serais déplacée au sein des cours ; les fleurs sauvages de nos vallons périssent, transplantées en d'autres climats. Est-ce à moi d'ambitionner les royales demeures, lorsque c'est dans un palais que fut assassiné mon père. Oh ! rappelez-vous les dernières prières de l'infortunée veuve de Saint-Maur. Songez qu'à ses derniers instans manière vous adressa ces mots : *qu'Elodie, s'il est possible, ne quitte jamais cette paisible vallée, quelle ignore ce que sont les grandeurs de la vie, et ce quelles coûtent à leurs possesseurs !....* »

— « Eh bien ! s'écrie Herstatt, le comte de Norindall est prêt à renoncer pour loi à la cour de Lorraine, à se dépouiller du rang qu'il y occupe, à fuir les honneurs qui l'environnent, et à venir, en ces agrestes solitudes, te consacrer sa vie entière. Tant de sacrifices prouvent tant d'amour que tu n'y saurois demeurer insensible. »

— « Mon père, interrompt l'orpheline, de premiers transports d'amour sont-ils éternels !... des résolutions extrêmes sont-elles immuables ! Ah ! l'exagération n'est qu'un élan, elle ne fut jamais une base. Ecbert me promet aujourd'hui les sacrifices ; qui me garantira demain contre les regrets ! »

— « Ainsi donc Elodie persiste dans ses refus... est-ce bien là sa dernière réponse ? — Vous m'avez ordonné de vous parler sans feinte. Plutôt que d'habiter les cours, et de désobéir aux dernières volontés de ma mère, je préférerais, en ces montagnes, consacrer ma vie au service des autels. Effrayée du caractère passionné d'Ecbert, je craindrois de lui confier ma destinée : et libre dans son choix, la fille de Saint-Maur ne serait jamais l'épouse du comte de Norindall. »

En prononçant ce discours, sa voix étoit assurée. La fermeté de son accent étonne Herstatt. Sa détermination paroît inébranlable. Le vieillard blâme son refus ; mais le dernier adieu d'une sœur bien, aimée s'est rappelé à sa mémoire. Il a promis de ne jamais contraindre les sentimens d'Elodie : ses promesses seront sacrées.

Qui peindrait la douleur d'Ecbert ! L'orpheline a dédaigné sa main : l'orpheline a rejeté ses vœux. Sans paraître ému, il rient d'entendre de la bouche d'Herstatt l'arrêt qui décide de son sort. Son désespoir est calme, sa fureur est muette. — « Respectable vieillard, dit-il en serrant légèrement la main du baron, ce soir même j'aurai quitté cette terre hospitalière ; plutôt au Ciel que mes pas ne » l'eussent jamais foulée ! Il dit et s'éloigne. La veille,

son envoyé secret lui avoit rapporté la réponse qu'il attendoit. L'ordre du départ est donné.

Mille projets sinistres et confus roulent dans son âme. Sa générosité naturelle combat en vain l'impétueux courroux qui l'agite. Il sent que la puissance du mal va l'emporter en lui sur la vertu. Vainement il implore le Ciel, et lui demande un appui contre ses passions ; rien ne peut calmer ses transports. Hors de lui-même, il cherche Elodie ; il ignore ce qu'il doit lui dire, il ne sait point ce qu'il va faire, il ne comprend point ce qu'il projette, mais il a besoin de la revoir.

Il la rencontre enfin. — « Je pars, lui dit-il, vous le désirez, vous l'ordonnez. Pour toujours je vais fuir et vous et le bonheur.... Oh ! dites-moi du moins.... dites-moi que vous me plaignez ! Elodie le regarde... Elle hésite un instant.... Elle est touchée de sa douleur ; et cependant, pour lui répondre, elle n'a trouvé que ces mots : — Adieu, noble chevalier. »

Monté sur un coursier fougueux, le comte de Norindall, sans espoir et sans consolations, s'éloigne de l'abbaye. Les deux guerriers qui l'accompagnent remarquent avec effroi le laconisme de ses réponses, le feu terrible de ses regards, et l'impétuosité de sa course. Depuis long-temps le soleil s'est enfoncé sous les mers. Ecbert pique sans relâche les flancs de son destrier ; et ne s'aperçoit point de l'espace immense qu'il a parcouru. Son cheval épuisé tombe enfin sous lui. En quels lieux est-il ? il l'ignore. Où dirige-t-il ses pas ? que lui importe ? Quels sont ses projets ? trop tôt ils seront connus.

La trompette guerrière, le hennissement des coursiers, le bruit des armes, la voix sonore des chevaliers, ne retentissent plus sous les voûtes solitaires de l'abbaye. La fille de Saint-Maur se reproche en secret, non ses refus aux propositions d'Ecbert, mais ses réponses accablantes, et son adieu glacial. En s'éloignant brusquement de l'orpheline, le comte de Norindall lui a lancé un regard menaçant. Un vague pressentiment alarme la jeune fille. Peut-être, en ce moment, quelque orage gronde sur sa tête. Cependant Ecbert est un héros ; son âme est magnanime ; par quelque action coupable oseroit-il souiller sa vie ! ... Hélas ! le cœur le plus héroïque a, comme la plus belle saison, ses journées pures et ses tempêtes. Que l'homme insensible et froid, né sans vertus, se glorifie d'avoir vécu sans vices, inspirera-t-il jamais l'admiration !... Ah ! tous les regards se tourneront plutôt vers ces mortels d'une nature supérieure, que des inspirations brûlantes n'ont point, il est vrai, toujours soutenu sur les hauteurs célestes ;

mais qui du moins en tombant n'ont point perdu leurs ailes ; et qui prêts à reprendre un nouvel essor sublime vers les régions élevées, n'ont jamais rampé dans le cercle honteux des tiédeurs humaines.

Sans l'image du Solitaire, sans sa dernière apparition à l'arche du torrent, peut-être même sans le dernier discours de Marceline, Elodie eût hésité clans sa réponse au baron d'Herstall. Mais la nouvelle preuve donnée par le merveilleux habitant du mont Sauvage, du vif intérêt qu'il prenoit à elle, avoit entièrement subjugué son âme.

Le Solitaire pénètre jusqu'aux plus secrets desseins du prince de Lorraine. Les grands de la terre et leur destinée lui sont connus. Quel est donc cet être surnaturel qui, du fond de sa solitude, dévoile jusqu'aux vagues pensées des cours ! Quelle est celte mystérieuse étoile de la montagne, dont les rayons protecteurs semblent avec amour descendre sur elle, et la chercher au fond de la vallée ! Ce ne peut être qu'un génie tutélaire : les voix de la reconnaissance retentissent seules à son oreille : et ces concerts ne sont pas ceux des esprits de l'abîme. Fièrre d'être aimée d'un homme qui lui paraît supérieur à tous les hommes, l'orpheline ne ressent plus pour cet Ecbert dont l'éclat l'avoit un instant éblouie, que l'intérêt passager qu'inspire au voyageur un site remarquable, qu'en passant il admire à la hâte et ne compte plus revoir.

Herstall à tout moment se prépare à quitter la vie. Le monastère, les terres qui en dépendent, tout ce qu'il possède sera l'héritage d'Elodie. Mais seule dans le prieuré, sans secours, sans guide, que deviendra la jeune orpheline ? Une parente éloignée d'Herstall, qui long-temps habita la cour de Lorraine, possède en Suisse plusieurs châteaux. Le vieillard a recours à elle. Proposer un acte de bienfaisance à la comtesse Imberg est combler le vœu de son cœur. Certain que malgré son âge et ses infirmités elle ne balancera point à venir protéger l'innocence, Herstall lui adresse les plus vives prières en faveur de sa nièce, et la supplie de daigner, après sa mort, servir de mère à l'orpheline.

Le printemps fuit, et la chaleur brûlante de l'été succède aux douces haleines de la saison des fleurs. Le Solitaire ne descend plus de la montagne, il semble avoir oublié le vallon. La vierge d'Underlach devient chaque jour plus triste et plus pensive. Aucun événement ne trouble la monotonie de son existence ; ce calme l'inquiète, ce repos l'agite. Le sourire n'embellit plus ses lèvres de rose ; sa marche est devenue plus lente ; elle va plus souvent prier à la chapelle ; le lever de l'aurore ne la voit plus

enthousiaste et joyeuse ; les cordes de sa lyre sont détendues ; ses fleurs languissent oubliées ; d'où viennent tous ces changemens ? d'une seule pensée.

Jadis tout lui sembloit riant et animé dans la vallée : Underlach aujourd'hui lui paroît sombre et désert. Contemplant de son pavillon chéri la neige dont reste blanchie la cime des Alpes, malgré les feux brûlans de l'astre des cieux, l'orpheline de l'abbaye soupire : que son cœur n'est-il aussi froid que ces masses éternelles qui bravent l'ardente chaleur des étés ! Oh ! combien de tempêtes ont traversé ces hauteurs sans rien changer à leur aspect ! Jeune fleur de l'Helvétie, à peine un souffle d'orage a-t-il passé légèrement près de toi, et déjà tu n'es plus la même.

Une pluie légère, enveloppant les pics d'Underlach, leur donnoit en ce moment des formes fantastiques : des nuages blanchâtres, affectant mille figures bizarres, couroient, semblables à des vagues transparentes, sur le milieu des roches désertes. Les rayons du soleil absorbant tout à coup ces vapeurs nébuleuses, éclairaient par intervalle l'horizon ; et alors le voile des montagnes se déchirant, comme par enchantement, montrait à travers plusieurs larges ouvertures, portiques aériens, des bosquets de sapins et des temples de rochers dominant les nuages et la vallée ³.

Mais ces magiques tableaux, ces fantasmagories de la nature sont à peine remarqués d'Elodie : l'ombre du soir commence à s'étendre sur la forêt : — « Encore un jour passé !.. s'écrie la jeune fille en s'éloignant du pavillon. Puis regardant la neige qui couvrait le sommet du pic le plus rapproché : Qu'il a vu fuir ainsi de jours et d'années, dit-elle, ce voile blanc qui couronne la montagne ! les siècles le respectent plus que la race humaine. Il a survécu aux anciens patriarches, aux chênes centenaires, aux monumens guerriers. Il sera encore là... bien long-temps après que le hameau d'Underlach aura oublié l'orpheline de l'abbaye, et cessé de bénir le nom du Solitaire. »

Alors une violente secousse a, non loin d'Elodie, enfoncé la porte du parc donnant sur la campagne ; et soudain, armé de pied en cap, un guerrier se présente à sa vue. Ainsi que la nymphe Hespérie à l'aspect du fils de Priam, la jeune vierge veut fuir ; l'inconnu l'arrête, il lève sa visière : — « C'est moi, dit-il d'un ton farouche. Elodie reconnoît Ecbert : — Que me voulez-vous ! s'écrie » t-elle. — Suivez-moi. »

Le comte de Norindall à ces mots saisit la main tremblante de l'orpheline ; mais sa main tremble plus encore, et la brusque impétuosité de ses

mouvemens atteste le désordre de ses esprits : — « Laissez-moi, dit la nièce d'Herstall, au nom du Ciel, ayez pitié de moi ! — Tu n'as point eu pitié d'Ecbert ! »

Il dit et l'entraîne malgré sa résistance et ses gémissemens douloureux : une voiture, escortée de plusieurs guerriers, attend la victime qu'il enlève. Près de la porte du parc, Elodie tombe à genoux. — « Ecbert ! noble Ecbert ! arrêtez ! Non, vous n'êtes point capable d'un crime : revenez à vous-même, magnanime chevalier ; pour la première fois serez-vous sourd aux cris plaintifs de l'innocence ! »

Agenouillée, les yeux baignés de larmes, qu'elle étoit belle dans sa douleur ! qu'elle étoit forte dans sa foiblesse ! Ecbert ne répond point ; mais il la regarde un instant il s'arrête.... Sa grande âme est ébranlée ; c'est sa première action coupable : il redoutoit de l'entreprendre, il s'épouvante de l'achever. — « Lève-toi, créature angélique ! lève-toi, dit le guerrier attendri : c'est moi qui tombe à tes genoux. Non, je ne suis point un monstre, mais je t'adore : je n'étois point né pour être un lâche ravisseur, mais je ne puis vivre sans loi. L'honneur m'est précieux, la vertu m'est chère ; mais mon amour pour toi l'emporte et sur l'honneur et sur la vertu. Vierge pure ! sauve-moi du crime : je puis te laisser libre encore... rétracte tes premiers refus, rappelle Ecbert à l'abbaye. Parle, je ne demande qu'un mot... un seul mot d'espérance. »

Il dit : chancelant et comme égaré, le comte de Norindall s'appuie contre la muraille, attendant son arrêt. Le battement de son cœur est celui du délire : il a jeté son Casque dont il ne peut supporter le poids sur sa tête : sa main presse son front brûlant ; son visage est pâle et décomposé ; il implore et redoute une réponse.

La main d'Ecbert ne retient plus Elodie captive. Ecbert repentant paraît anéanti. La fille de Saint-Maur, au lieu de lui répondre, ne songe qu'à lui échapper. L'instant lui paraît favorable ; l'ombre de la nuit peut protéger sa fuite : d'une ourse rapide elle s'élance vers les bosquets voisins, et se flatte de disparaître au milieu de l'épais feuillage.

Comme réveillé en sursaut, le comte de Norindall poursuit la fugitive que la blancheur de ses vêtemens trahit. Vainement, telle que la gazelle d'Arménie devant l'Arabe du désert, de ses pieds légers elle effleure à peine la terre, déjà l'orpheline est retombée au pouvoir du ravisseur.

— « C'en est fait ! dit Ecbert furieux la ramenant avec violence vers la porté du parc : tu veux ta perte, tu veux la mienne ; que notre destinée

s'accomplisse ! Quoi ! pas une parole de pitié ! pas un regard consolateur !..... »

Puis avec l'accent de la douleur et du désespoir : — « Cruelle ! ajoute-t-il, étoit-ce donc un sort si affreux que d'être la compagne d'Ecbert ! Sais-tu que plus d'un cœur a cherché son cœur ! que plus d'une beauté secrètement a soupiré pour celui que tu dédaignes !..... Hélas ! Ecbert n'avoit point encore aimé Oh ! qu'il plaint à présent celles dont il a rejeté les vœux Elodie ! vous me haïssez ; je me hais moi-même : Eh bien ! osez me le dire ; accablez-moi des expressions de votre inimitié, de votre indignation : bientôt nous aurons traversé la vallée : le torrent est là..... ; montrez-moi l'abîme....., j'obéirai....., vous serez libre. »

La farouche tendresse de ses accens, son délire passionné, les combats intérieurs de son amour, de son repentir et de sa fureur, ont serré douloureusement le cœur sensible d'Elodie. Sans force pour lui résister, privée de tout secours, attendrie et désespérée, l'orpheline ne pousse plus d'inutiles cris ; mais son regard plaintif ne cesse d'implorer le guerrier cruel, qui ne peut supporter la vue de ses souffrances.

Ils suivent la route du hameau. Les villageois, retirés sous leurs toits rustiques, n'aperçoivent point les ravisseurs. En ce moment l'astre nocturne sort des nuages épais qui voiloient son disque argenté ; Ecbert n'écarte point son coursier de la voiture d'Elodie : ils sont parvenus au pont du torrent.

Quelle voix terrible a soudain fait retentir la forêt !.... A l'extrémité du pont quel est ce guerrier colossal qui ferme le passage aux ravisseurs ! Quel est cet écu armorié qui, par son immense contour, rappelle le bouclier du fils de Thétis ! Quelles sont ces armes étincelantes qui réfléchissent les clartés du flambeau des nuits !..... Déjà les soldats d'Ecbert ont attaqué l'audacieux guerrier, qui seul ose arrêter leurs pas. Tous leurs glaives à la fois se sont levés sur sa tête. Les fers se croisent ; mille feux en jaillissent. Au loin a retenti le choc des armes. Le bruit du combat a fait mugir l'écho des montagnes : du côté d'Ecbert est le nombre et la vaillance ; mais en tête du pont est l'audace et la mort.

Elodie épouvantée contemple l'inconnu de la forêt. Calme au milieu du tumulte qui l'environne, son front superbe s'élève inébranlable. Sa resplendissante épée semble la verge flamboyante de l'archange aux portes d'Eden ; et sur son casque d'or un noir panache se balance ainsi qu'un crêpe funéraire sur un monument triomphal.

Athlète gigantesque, il terrasse tout ce qui l'approche, il foudroie tout ce qu'il atteint : tel se montra le sauveur de Rome défendant seul le pont du Tibre. Les compagnons d'Ecbert ont roulé dans le torrent. Furieux, le comte de Norindall fond, l'épée à la main, sur l'infatigable vainqueur. O nouvelle surprise ! A son aspect le vaillant étranger recule de quelques pas, et d'un geste souverain semble lui dire : — « Arrête. » Ecbert étonné suspend un instant ses coups. L'homme mystérieux, comme accoutumé à lui commander, paroît avoir le droit de lui imposer ses ordres. Ecartant l'immense bouclier qui voiloit ses formes admirables, il a levé la visière de son casque. Un rayon de l'astre des nuits éclaire le front radieux du fils de la victoire. Son regard lance des sillons de lumière : moins beau, moins éclatant de gloire, apparut au sommet du mont Ida le roi des dieux lançant la foudre. La vierge d'Underlach a reconnu le chasseur de la montagne : l'homme sauveur est le Solitaire.

Quelle subite terreur s'est emparée d'Ecbert ! les traits du vainqueur lui sont connus. D'où vient le trouble inconcevable du vaillant comte de Norindall ?... tous ses sens sont bouleversés. Fixant des yeux une apparition qu'il croit peut-être surnaturelle, il recule à son tour ; son bouclier lui échappe ; il jette son glaive, il tombe à genoux, et ses mains suppliantes implorent son superbe ennemi.

Des lèvres d'Ecbert s'échappent quelques mots confus qu'Elodie ne peut entendre. Il semble solliciter un mot du génie sauvage et silencieux qui d'un geste a paru l'anéantir ; mais en vain il attend ce mot... Soudain il se relève, il veut s'approcher du guerrier triomphant qu'il contemple avec une terreur mêlée d'admiration ; mais le solitaire étend la main, et ce signe l'a repoussé.

Appuyé contre un rocher, le héros invincible a rabaissé la visière de son casque. Le vent de la forêt agitant les plumes noires qui flottent sur sa tête, semble pousser autour de lui des plaintes lugubres qu'étouffe le long murmure du torrent. L'astre ténébreux disparaît sous la nue ; et le paladin aux armes éblouissantes ne paroît plus qu'un noir fantôme prêt à prononcer quelque arrêt de mort.

Il n'a encore proféré aucune parole ; et cependant Ecbert vient de recevoir la réponse attendue. Levant son fer vainqueur, le solitaire a, de sa pointe sanglante, montré au comte de Norindall la cime du mont Sauvage qu'éclaire un dernier rayon nocturne. Ecbert a compris ce signe mystérieux

de l'irrésistible puissance. — « Je cours t'y attendre », s'écrie-t-il ; et vers la roche redoutée précipitamment il a fui.

Alors s'approchant de la voiture de l'orpheline, le Solitaire commande..., et le conducteur, tremblant et soumis, reprend la route du monastère. Sur un des chevaux des guerriers qu'il a vaincus, le chef intrépide s'élance ; il escorte la jeune fille qu'il a sauvée.

Avec quelle grâce le héros manie les rênes de son coursier ! avec quelle rigueur martiale il franchit les ravins ! comme il dompte l'impétuosité de l'animal fougueux ! Ah ! de merveilleux exploits ont sans doute illustré sa vie ; d'innombrables lauriers ont dû couronner son front auguste. Au champ d'honneur, que cette main terrible aura vaincu d'ennemis ! Quel éclat l'environne sous ces armes qu'il semble n'avoir jamais quittées !... Mais au milieu des cours voûtées du cloître d'Underlach ont déjà retenti les pieds des chevaux et les roues du char d'Elodie... le Solitaire a disparu.

LIVRE V.

HERSTALL a pressé dans ses bras l'orpheline du monastère. Instruit de toutes les circonstances du fatal enlèvement, il bénit le Tout Puissant qui protégea l'innocence, et le guerrier libérateur dont sa main divine s'est servie.

Mais comment témoigner sa reconnaissance au Solitaire ? Au mont Sauvage il a su se rendre inaccessible : une tentative pour l'approcher est à ses yeux une indiscretion, une ingratitude, et presque un crime. Son courroux inflexible tonne sur le téméraire qui, dans l'espoir de l'aborder, a gravi la roche escarpée. D'après les bruits populaires, des punitions effrayantes ont frappé plusieurs audacieux arrivés jusqu'à l'ermitage de la montagne. On ne peut nommer ces victimes, mais on se croit certain de leur châtiment : on ignore d'où venoient ces malheureux, mais on affirme leur disparition : à voix basse, on se raconte leur aventure horrible, leur catastrophe tragique ; et de vagues terreurs accompagnent d'inconcevables récits. Nul habitant d'Underlach n'oserait désormais s'aller exposer à l'indignation de l'homme des merveilles. Un anathème du Solitaire est une étincelle détachée de la foudre ; on dirait que, tombée sur le coupable, elle ouvre à ses pieds un précipice sans fond, au bord duquel le pardon est sans voix et l'espérance sans lueur.

Comme environné d'une brume mystérieuse, d'un cercle magique, l'inconnu du mont Sauvage s'est isolé de ses semblables, et paroît au sommet de son roc solitaire habiter une région supérieure dont nul autre que lui n'a le droit de respirer l'air. Où sa demeure est-elle placée ?... comment est bâti son ermitage ? Le vulgaire effrayé n'ose même à ce sujet se répondre dans le silence de sa chaumière ; il se défend jusques aux conjectures.

Anselme est auprès d'Herstatt. Elodie succombant à la fatigue, est livrée au sommeil, Herstatt consulte son ami. Il redoute quelque nouvelle violence du comte de Norindall. Son désir serait de s'éloigner pour quelque temps de la vallée d'Underlach. En quelque retraite inconnue peut-être est-il prudent de cacher l'existence de l'orpheline, jusqu'au moment où son souvenir se sera effacé du cœur d'Ecbert. Mais Anselme a combattu ce projet. — « Ne

vous hâtez point de prendre une détermination, dit le vénérable pasteur : au redoutable mont Sauvage, Ecbert, dites-vous, s'est rendu ? que va-t-il devenir lui-même !... Attendons. — Quoi ! vous pensez qu'il pourrait ne plus reparaître !... — On ne peut rien penser, rien deviner, rien prévoir, lorsque dans la nuit des événemens à venir peut s'enfoncer le Solitaire. — Attendons. »

Pendant la journée suivante, la fille de Saint-Maur, qu'ont accablée les scènes terribles de la veille, n'a pu se lever de sa couche brûlante. Des songes menaçans ont troublé son sommeil. Ses yeux ne voient que fantômes et combats : Herstatt inquiet, veille auprès d'elle, oubliant ses propres souffrances. La jeunesse d'Elodie a bientôt triomphé d'un mal passager. Elle est descendue de sa cellule. L'air pur des vallons a rafraîchi ses sens ; et le calme est rentré dans son âme.

Une lettre du comte de Norindall est remise à la vierge d'Underlach. Elle la porte à son père adoptif. Herstatt lui en lit le contenu. Ecbert sollicite son pardon d'Elodie. Jusqu'à son oreille est parvenu le bruit du projet conçu par Herstatt d'abandonner l'abbaye. Il supplie l'orpheline de ne plus redouter ses violences, et de croire à son repentir. Il lui demande une entrevue. Qu'elle daigne consentir à recevoir ses derniers adieux, à l'écouter une fois encore... puis il quittera pour jamais l'Helvétie.

Le remords, la douleur et le désespoir ont dicté la lettre touchante du comte de Norindall. Herstatt ne peut douter des sentimens qu'elle contient ; chacune de ses expressions porte le cachet de la vérité. Ecbert semble décidé au plus douloureux sacrifice... Son âme repentante est résignée. Sa dernière prière à l'orpheline pourroit-elle être repoussée ! Herstatt s'est chargé de lui répondre. Elodie recevra le jour suivant les adieux du comte de Norindall.

L'heure de l'entrevue approche. La fille de Saint-Maur vivement émue, attend l'ami de René dans le salon du monastère. Ce moment est pénible pour Elodie ; hélas ! il l'est bien plus pour Ecbert.

La porte s'ouvre, et le comte de Norindall paroît. Est-ce là le jeune et brillant paladin, tel qu'il s'offrit à sa vue pour la première fois, environné des chevaliers de la Lorraine ! Quel changement en peu de jours ! ses beaux yeux noirs ont perdu leur vif éclat. Son regard terne n'exprime plus qu'une douleur morne. L'abattement est sur ses traits décolorés ; et la faux prématurée du temps semble s'être essayée sur sa jeunesse.

Habitué à dissimuler les violentes impressions de son âme, l'ami de René paroît calme et tranquille ; mais, hélas ! le fleuve troublé jusque dans sa source, dont la tempête a soulevé les eaux, et qui, lorsque le ciel s'est épuré, reprend son cours accoutumé, peut bien rouler une onde paisible, mais ne roule plus une onde pure.

— « Noble fille de Saint-Maur, dit Ecbert, accorder au coupable un moment d'entretien, c'est lui donner l'espérance du pardon. Une passion funeste m'a égaré ; mais le repentir m'amène à vos pieds. Que l'impétueux caractère du comte de Norindall cesse de vous alarmer : Ecbert n'est plus à craindre... En ce moment il renonce pour jamais à Elodie, à l'amour, à l'hymen, au bonheur ; que ne peut-il ajouter... à la vie ! »

— « Chevalier, répond l'orpheline, je ne puis douter de la sincérité de vos discours ; ne parlez plus d'erreurs et de repentir ; vos torts sont réparés ; et j'ai tout oublié. »

— « Vous me pardonnez, reprend Ecbert, c'est assez : je n'ai plus désormais rien à attendre de la terre. La vie ne m'offre plus maintenant qu'un vide immense au fond duquel est l'éternelle nuit. Elodie ! puissiez vous être heureuse ! Mon sacrifice est consommé ; mon âme est résignée ; je n'ai plus rien à espérer en deçà de la tombe. »

Le comte de Norindall s'est levé ; une larme d'attendrissement a coulé des yeux d'Elodie. L'ami de René s'éloignoit. — « Ecbert ! » dit la jeune fille, et ce mot prononcé d'une voix émue arrête le guerrier ; il revient précipitamment sur ses pas. — « Epargnez-moi ! s'écrie-t-il. Que votre voix touchante ne retentisse plus à mon oreille, ou je tombe à vos genoux ! Que le doux regard d'Elodie ne rencontre point mon regard, ou nulle puissance humaine ne pourra plus m'arracher de ces lieux, ou j'oublierai tous mes sermens au Solitaire ! — Tous vos sermens au Solitaire ! répète la vierge étonnée. — Oui, tous mes sermens, reprend Ecbert avec transport. Le croirez-vous ! je lui ai juré de vous fuir... Je lui ai juré de ne plus troubler votre repos... Il l'a exigé le barbare ! et pourtant il a vu couler mes larmes... les premières que j'aie versées. »

L'ami de René parcourt la salle à grands pas ; sa voix est étouffée ; vainement aux accens de la douleur il eût voulu refuser un passage. Du grand balcon de l'abbaye, d'où l'on découvre la vallée, son regard cherche le mont Sauvage. — Infortuné Solitaire ! s'écrie-t-il, te crois-tu donc en ce moment plus à plaindre que moi ! »

Chaque parole du comte de Norindall accroît le trouble de l'orpheline. — « Ecbert, dit-elle, c'est donc au solitaire que je dois votre noble repentir, vos généreuses résolutions ?... » — Oh ! ne m'interrogez pas ! interrompt le guerrier avec une sorte de fureur. Je ne puis trahir ses secrets. Vous même craignez de les connoître.

Après quelques momens de silence : — « Elodie, reprend-il plus calme, et se rapprochant d'elle, j'eusse pu faire le bonheur de votre vie ; je me sentois digne d'être votre époux : le Ciel ne l'a point voulu. Je n'étois point né sans doute pour un sort si fortuné... Recevez mes derniers adieux. Si jamais mon secours peut être utile à celle sur qui veille le Solitaire, tant que ce cœur battra, disposez du malheureux comte de Norindall. Ah ! quelque magnanimité entre dans cette âme passionnée qui vous adore, et qui renonce à vous : mais vous n'avez pu connoître cette âme tout entière. Par la force Ecbert eût pu vous posséder : époux d'Elodie, il se seroit fait pardonner, par ses vertus, son dévouement et sa tendresse, un égarement passager. Elodie, heureuse, eût pardonné à l'amour les violences de l'amour ; Ecbert eût fait de sa compagne adorée sa divinité sur la terre ; il l'eût environnée de toutes les pompes de la gloire et de l'opulence, de tous les délices de la vie ; ici-bas il eût anticipé les félicités célestes. Eh bien, sur cette route d'espérance, d'amour, d'ivresse et de bonheur, Ecbert s'est arrêté... Volontairement il a détourné la tête de la perspective enchantée : il a préféré les ténèbres, un néant, le désespoir. Douce colombe, en m'arrachant d'auprès de vous, je n'ose espérer un souvenir, et cependant nul n'a plus que moi peut-être mérité un regret. »

En achevant ces mots, le comte de Norindall la quitta l'orpheline. Demeurée seule, elle pousse un profond soupir. La grande âme d'Ecbert s'est montrée en ce court entretien. Elodie pourroit-elle ne pas plaindre un si noble guerrier faisant une entière abnégation de lui-même, et se sacrifiant pour assurer son repos et son bonheur ! Un secret terrible est resté enseveli dans son sein ; mais il semble à l'orpheline que plus le voile mystérieux se soulèvera, plus le dévouement d'Ecbert paraîtra sublime.

Herstall s'est fait plusieurs fois répéter par Elodie le dernier entretien de l'ami de René : sa surprise augmente chaque jour. Le Solitaire a donc exigé d'Ecbert le sacrifice de son amour ! Mais comment l'obscur ermite de la montagne peut-il prescrire ses volontés au puissant comte de Norindall ?... Et de quel droit se rend-il l'arbitre de sa destinée ? Le vieillard ne peut dissimuler le regret qu'il éprouve de n'avoir pu décider sa nièce à suivre

Ecbert à l'autel. Que l'âme de ce guerrier lui semble noble et généreuse ! Elodie trouvera-t-elle jamais un époux plus illustre, un cœur plus tendre, un héros plus magnanime !

Herstatt avoit jadis connu l'amour ; il avoit étudié les hommes : il ne peut s'expliquer l'indifférence d'Elodie pour Ecbert, que par cette seule pensée : un autre a charmé son cœur. Le jeune, le brillant, l'intrépide comte de Norindall réunit tout ce qui plaît à la beauté, tout ce qui charme la jeunesse, tout ce qui séduit le cœur des femmes ; et cependant le prestige de son rang, ses traits mâles et fiers, sa gloire, ses richesses, son nom, ses vertus, rien n'a pu toucher l'orpheline en sa faveur. Elevée dans la retraite, accoutumée à ne voir que des pâtres sauvages, Elodie a pu contempler sans en être éblouie l'éclat environnant l'ami de René, le premier grand de la terre offert à ses regards ! Le beau comte de Norindall l'adore : il lui peint ses sentimens avec le feu de la jeunesse et de l'amour ; il met à ses pieds sa fortune et ses titres ; il l'élève aux grandes dignités, ou les lui sacrifie ; et la pauvre orpheline d'un vallon solitaire refuse les offres les plus brillantes, dédaigne le guerrier le plus séduisant, et reste insensible à l'amour le plus passionné ! — « Oui, se répète Herstatt affligé, un autre a charmé son cœur. »

Confident chéri du baron, Anselme habite auprès du monastère : il consacre à son ami toutes les heures du loisir que lui laissent ses devoirs. S'intéressant vivement au destin d'Elodie, Anselme a blâmé la conduite d'Herstatt. Absolu dans ses volontés lorsqu'il les croit sages, le pasteur d'Underlach, en certaines circonstances, ne voit dans la douceur qu'une foiblesse, et dans la bonté qu'une erreur — « Etoit-ce à vous, dit Anselme, à céder aux caprices d'un enfant ? En ce monde, un père, image de l'Eternel qui commande et ne consulte point, un père (et vous l'êtes pour Elodie) doit seul régler le sort de ses enfans. Juge suprême, qu'il médite long-temps ses arrêts ! mais lorsqu'il est certain de leur justice, qu'il les prononce ! son devoir le lui prescrit. Le comte de Norindall eût fait le bonheur de la fille de Saint-Maur : vous en étiez convaincu : vous deviez aussitôt faire allumer les flambeaux de l'hymen.

« Un jour viendra peut-être qu'Elodie, mais trop tard, se repentira de ses refus ; elle aura le droit de vous dire : — Vous étiez mon père, pourquoi n'avez-vous pas ordonné l'hymen qui m'eût rendue heureuse ! J'étois jeune, sans raison, sans expérience, pourquoi m'avez-vous écoutée !... L'astre des cieux, au retour du printemps, consulte-t-il les plantes de la vallée pour verser sur elles ses rayons, ses feux et la vie ! »

Herstall, accablé par les reproches d'Anselme, s'abandonne à de tardifs regrets. Cependant les dernières volontés de sa sœur servent d'excuse à sa conduite : il confie au vénérable pasteur son inquiétude relative aux secrets sentimens de sa nièce ; il ne lui cache aucune de ses craintes ; il lui communiqué toutes ses pensées. — « Mais en ces vallons écartés, s'écrie Anselme, qui donc a pu charmer le cœur d'Elodie ? — Qui ? répond Herstall : celui qu'admire et redoute » toute la contrée ; celui dont l'existence est un problème, et la puissance une merveille ; celui dont le nom est sur toutes les lèvres et les bienfaits dans tous les souvenirs ; l'homme enfin des mystères et des enchantemens. — Qu'entends-je ! seroit-il possible ! Le Solitaire du mont Sauvage ! » Lui même. — « Ils se sont vus !..... » — « Plusieurs fois. » — « Ils se sont parlé ?... » — « Dans la galerie du monastère. » — « Et comment pourroit-elle aimer ?... » — « Ecoutez-moi. La fille de Saint-Maur est dans l'âge des illusions et de l'enthousiasme. Le Solitaire, jeune encore, est, dit-on, le plus beau des mortels. Avant même de le connoître, l'orpheline n'étoit occupée que de lui ; les étonnans récits de la contrée avoient enflammé sa jeune imagination. Entendant raconter sans cesse les faits courageux, les actions héroïques, les bienfaits éclatans, les traits sublimes du Solitaire, Elodie, même avant de l'avoir vu, se l'étoit représenté comme un dieu tutélaire descendu parmi les hommes. Environné de prestiges, de mystères et de merveilles, le génie de la montagne lui est apparu tout à coup. La beauté de sa personne étoit une nouvelle magie ; un être presque céleste jetoit sur elle un regard d'amour... Comment résister à tant d'enchantemens ! — L'inconnu du mont Sauvage est donc épris de l'orpheline ? — En pourrais-je douter ! Invisible, il s'attache à ses pas, et constamment s'occupe d'elle ; il semble initié à tous les secrets de la terre ; instruit de tous les événemens passés, il lui révèle jusqu'aux faits à venir. Les grands de la cour de Nancy lui sont connus. Par lui, l'hymen projeté d'Ecbert et de la princesse de Lorraine a été su d'Elodie ; et c'est lui dont l'héroïque valeur arracha l'orpheline des mains de ses ravisseurs.

« Le Solitaire est sans doute un guerrier terrible. Seul au pont du torrent, il a terrassé la troupe entière du comte de Norindall. Que n'avez-vous entendu Elodie raconter les détails de ce combat surprenant ! Avec quelle chaleur elle peint ce nouvel Achille dont le bouclier seul, levé sur ses ennemis, triomphoit de toute une armée ! Avec quelle admiration elle représente cet homme de la victoire, resplendissant sous ses armes

guerrières, comme le chef des archanges sous les bannières célestes !... Ah ! son enthousiasme m'a révélé son amour. »

— « Et, quelle est son espérance ? quels peuvent être vos projets ? — L'ermite d'Underlach n'est point un mortel vulgaire, tout me le prouve. Anselme, le croirez-vous ? il a dicté ses ordres au comte de Norindall ! L'illustre ami du duc de Lorraine est tombé aux pieds de l'inconnu du mont Sauvage : le Solitaire a exigé d'Ecbert le sacrifice de sa flamme ; et l'amant passionné d'Elodie lui a juré de fuir ces lieux pour toujours. »

« Puis-je douter maintenant, et de la puissance du vainqueur d'Ecbert, et de son amour pour l'orpheline ?... J'irai le trouver au mont Sauvage. — Vous, Herstatt ! — Pourquoi cet effroi ? Je connois les bruits populaires qui menacent d'une horrible catastrophe tout audacieux qui sans son ordre ose gravir le mont Sauvage, et s'approcher de sa demeure ; mais est-ce à moi d'en être épouvanté ? Fût-il vrai qu'il ait puni quelques indiscrets parvenus jusqu'à sa retraite pour en troubler la paix, ce n'est point au père adoptif de celle qu'il aime à redouter ses violences. La curiosité n'est point le sentiment qui dirigera mes pas vers sa mystérieuse habitation : le bonheur d'Elodie, peut-être le sien même, nécessitent cette entrevue. »

— « Quoi ! vous auriez conçu l'idée bizarre d'unir votre nièce au Solitaire ?... — Je n'ai formé nul projet ; je ne puis prendre encore aucune résolution ; mais je verrai le vainqueur d'Ecbert. — Vous le verrez ! dites-vous ; puisque vous le désirez, je le souhaite. — Vous doutez que je parvienne jusqu'à lui ! — Je n'attends du Solitaire que l'extraordinaire, le surnaturel et l'incompréhensible. — Mais il s'agira de sa propre destinée ! dit Herstatt vivement ; il faut qu'enfin le mystère cesse... — Le mystère ! interrompt Anselme d'un ton prophétique, Malheur à vous, si vous touchez à ses voiles !... Herstatt ! qui veut s'approcher d'un abîme court le risque d'être englouti. Il n'est pas un montagnard d'Underlach qui ne vous crie avec moi : Ne gravissez point le mont Sauvage. — Anselme ! que me font les superstitions populaires. Je ne crois point à la magie ; le vainqueur d'Ecbert n'est qu'un homme : par des traits généreux il a prouvé de grandes vertus ; qu'ai-je à craindre de lui ! Les bienfaits qu'il a répandus sont des actes constatés ; les actions coupables qu'on lui reproche ne sont que des conjectures vagues. Ma résolution est inébranlable : demain j'irai trouver le solitaire. — Demain, dit Anselme se levant, il suffit : demain je prierai pour vous. »

La fille de Saint-Maur n'ignore point la détermination qu'a prise Herstatt, de se rendre au mont Sauvage, et d'avoir un entretien particulier avec l'homme étrange qui se croit chargé de veiller sur elle. La vierge d'Underlach est loin de se flatter que cette entrevue puisse amener un résultat qu'elle désire confusément, mais sur lequel elle n'ose arrêter sa pensée ; cependant une voix secrète semble lui dire qu'un grand événement se prépare, et qu'il va changer ses destinées.

Plus Elodie voit approcher le moment où le baron d'Herstatt portera ses pas vers la montagne redoutée, plus ses prières montent avec ferveur vers l'arbitre suprême. Une vague inquiétude erre sur ses traits jadis si calmes ; ses mouvemens précipités décèlent l'agitation de son âme. On la voit tout à coup tressaillir sans motif. Elle parle ou réponde la hâte, sans comprendre elle-même le sens de ses paroles. Le moindre bruit l'effraie ; le moindre objet l'étonne ; la moindre question la trouble. Trop sincère pour rien dissimuler, trop naïve pour se contraindre, elle semble à demi égarée. Herstatt l'observe, il la comprend, il soupire, et hâte l'instant de son départ.

L'astre du jour est à la moitié de sa course. Le vieillard s'est éloigné de l'abbaye ; déjà sans doute il est arrivé à l'ermitage du Solitaire.

Les heures s'écoulent. Assise au grand balcon du monastère, Elodie tient constamment ses regards attachés sur la route du mont Sauvage, et ne les en détourne parfois un instant que pour les élever au ciel. L'amour, dans le cœur de l'innocence, est un sentiment religieux. L'âme sensible a besoin de prier autant qu'elle a besoin d'aimer.

Le roi des astres touche l'horizon, et son disque d'or, à moitié voilé, n'éclaire plus que l'a cime des montagnes. Herstatt devrait être de retour au prieuré : pourquoi ce long retard ? que peut-il lui être arrivé ! Au fond du cœur de l'orpheline, à l'impatience succède l'effroi : bientôt les ombres du soir couvriront le hameau ; dans le lointain, ni sur le sentier de la forêt, ni sur aucune des routes de la vallée, Herstatt ne vient s'offrir à sa vue. Les derniers feux du soleil couchant ont tracé comme une ligne rougeâtre sur le sommet du mont Sauvage. La vierge d'Underlach tout à coup frissonne... elle croit voir passer entre elle et la montagne une barre sanglante... involontairement elle jette un cri.

La mère Ursule est accourue vers elle : l'orpheline de l'abbaye a quitté précipitamment le balcon ; le désordre de ses esprits est à son comble. — Suivez-moi, dit la jeune fille hors d'elle-même : — En quels lieux ? — Au mont Sauvage. — Au mont Sauvage ! répète Ursule épouvantée. — Je vous

l'ordonne. Pour la première fois Elodie prononçoit ce mot : sa voix étoit ferme, son regard sévère ; et la mère Ursule, confondue d'étonnement, en silence a suivi ses pas.

Du côté du midi s'amonceloient d'épais nuages : l'astre du jour avoit totalement disparu ; nul vent n'agitoit les arbrisseaux de la vallée ; la nature étoit paisible, mais le calme devançoit l'orage ; la chaleur brûlante des airs, le vol effrayé des oiseaux, un mugissement lointain, des éclairs menaçans, un rideau noir s'avançant sur l'azur des cieux, tout annonçoit la tempête. Elodie n'a rien remarqué.

Elle a traversé les prairies : rien n'a pu ralentir la rapidité de sa course. Au-delà du torrent, à l'entrée de la forêt, au pied du mont Sauvage, elle s'arrête un instant pour reprendre des forces. — « Au nom du Ciel, qu'allez-vous faire ! s'écrie la mère Ursule, accablée de lassitude, et glacée de terreur. — Herstatt, répond l'orpheline éplorée, mon protecteur, mon père, Herstatt est depuis ce matin à l'ermitage du Solitaire : — Lui, grand Dieu ! interrompt Ursule, le malheureux ! il est perdu ! — Je vole à sa recherche, a repris Elodie tremblante. — Je tombe à vos genoux, crie Ursule éperdue, ayez pitié de moi ! ayez pitié de vous ! n'avancez pas : la mort est là. — Que m'importe la mort ! Herstatt, accablé par les années, a pu tomber épuisé de fatigue au milieu des rochers et de la forêt. Peut-être en ce moment il a besoin de se »cours, peut-être il m'appelle... Non, nulle puissance humaine ne sauroit m'arrêter : — Vous périrez tous deux. — J'aurai rempli mon devoir. »

En achevant ces mots, la vierge d'Underlach s'enfonce dans la forêt : la mère Ursule s'élance, saisit sa blanche tunique, et mourante se jette à ses pieds. — « Retournez au monastère, dit la jeune fille attendrie, je vous le permets. J'irai seule... mais laissez moi. — Moi, vous abandonner ! jamais. Entendez-vous gronder l'orage... le Ciel lui même s'oppose à vos desseins, qu'osez-vous entreprendre ! Dieu juste ! Dieu vengeur ! foudroyez l'inférieure montagne ! — Retirez-vous ! s'écrie Elodie avec l'accent de la colère et du désespoir : laissez-moi. »

Un ouragan furieux s'élève : les roulemens prolongés du tonnerre ébranlent la forêt ; entre les noirs sapins les vents mugissent déchaînés. La tempête a fondu sur les hauteurs de la vallée... La mère Ursule est presque inanimée aux pieds d'Elodie. — Céleste appui de l'innocence ! s'est écriée l'orpheline, secourez-moi.

Le voile qui couvrait sa tête est enlevé par la tourmente : de ses longs cheveux les boucles éparses flottent en désordre sur son front et sur ses épaules. La pluie tombe avec violence : une nuit épaisse couvre la forêt qu'éclairent par intervalles les rougeâtres feux de l'orage. Relevant la mère Ursule, Elodie, vers un chêne voisin, la traîne avec effort, et soutient ses membres glacés ; puis, debout contre l'arbre protecteur, alors pâle et résignée, la douce vierge de l'abbaye, battue par la tempête, à la sinistre lueur des éclairs, immobile et silencieuse, semble, au milieu des ténèbres de l'enfer, une blanche apparition de l'Elysée.

Cependant la bourrasque impétueuse a passé ; un rayon de lumière a brillé du côté du couchant : la foudre ne tonne plus au-dessus de la montagne. La grande voix de l'ouragan ne mugit plus que dans le lointain ; à l'horizon, vers l'orient, s'entassent les nuées ; l'azur des jours sereins a reparu. La plante abattue relève sa tige humide ; l'oiseau rassuré retrouve ses doux chants ; la nature, comme une jeune nymphe épouvantée qu'ont poursuivie de noirs satyres, semble, échappée à d'affreux dangers, faire une pause et reprendre haleine.

Ah ! vainement le ciel s'est purifié, l'orage est encore au fond du cœur d'Elodie. Ses membres sont glacés, sa tête est brûlante, et le feu de ses regards est celui du délire. Les chemins sont inondés : non loin le torrent roule avec fracas ses nouvelles ondes sablonneuses. De nouveaux ravins, creusés par l'orage, se précipitent des hauteurs, et traversent les sentiers de la forêt ; des arbres renversés ferment tous les passages. Mais pour l'orpheline il n'est plus d'obstacles, il n'est plus de terreur : ce n'est plus la tremblante colombe du monastère ; sous ses formes délicates et timides, Elodie recéloit une grande âme qui n'attendoit qu'une grande occasion pour développer son énergie.

La mère Ursule a repris ses sens : son regard suppliant interroge sa jeune maîtresse sur la résolution qu'elle va prendre. Elodie a compris sa muette prière : elle garde le silence ; mais de la main elle lui montre la route du monastère, et reprend le sentier du mont Sauvage.

Un long espace de terrain déjà la sépare d'Ursule qui de loin cherche à la suivre, et paroît s'être décidée au sacrifice de sa vie. Tout à coup un long gémissement vient frapper son oreille : elle frissonne... Cet accent plaintif, poussé à peu de distance, lui a paru le dernier soupir de quelque malheureux : elle s'élance vers un groupe d'arbres d'où le son douloureux est parti. Aux dernières clartés du jour, elle aperçoit, couché sur le gazon, un objet

inanimé. Un vêtement noir le recouvre : il lui dérobe peut-être l'horrible aspect d'un cadavre abandonné par un assassin. L'orpheline rassemble ses forces, s'approche, soulève le manteau funéraire, et reconnoît Herstatt.

A cette effroyable vue, la vierge d'Underlach fait retentir les airs de ses cris déchirans. Agenouillée, courbée sur le corps livide de son père, elle cherche à le relever, et l'appelle des noms les plus tendres. Ursule est accourue près d'Elodie. — « Le monstre ! s'écrie-t-elle, il l'a assassiné. Je l'avois prévu. Encore une victime ! — Assassiné ! répète l'orpheline avec horreur, où donc est la blessure ? où donc est le sang ?... »

Et ses mains tremblantes, ses regards effarés cherchent en vain les traces d'un meurtre. — « Mais, reprend-elle, il n'est peut-être qu'évanoui. La fatigue de la route... son grand âge... cette fatale tempête... et c'est pour moi qu'il a ainsi exposé ses jours ! c'est moi qui aurois causé sa mort !... Ursule, courez au hameau ; Ursule, de prompts secours le rendront peut-être encore à la vie. »

Ursule obéit : elle hâte ses pas autant que le lui permettent son âge et ses forces, mais elle est loin de partager l'espérance d'Elodie. — « C'en est fait de lui ! se dit-elle à voix basse ; il l'a bien mérité. »

La fille de Saint-Maur est demeurée seule auprès du vieillard étendu sans mouvement sur la bruyère humide de la forêt. En ses mains elle cherche à réchauffer les mains glacées de son père. Ses larmes brûlantes baignent le visage décoloré d'Herstatt. Elle lui parle, elle l'interroge, et dans son égarement s'interrompt pour attendre une réponse... Puis se persuadant qu'il a cessé de vivre, elle s'abandonne à l'excès de sa douleur.

Ursule est enfin de retour. Deux pâtres l'ont suivie, et Marceline les accompagne. A la vue de cette dernière, Elodie se relève, et, les yeux baignés de larmes, se précipite entre ses bras.

Tandis que les pâtres du hameau préparent le brancard sur lequel ils vont transporter Herstatt à l'abbaye, Marceline cherche à rassurer l'orpheline. — « Existe-t-il encore ? s'écrie Elodie. Marceline se penche vers le corps du vieillard, met la main contre son cœur, paroît écouter un instant, et prononce ces mots : — Il vit. »

Elodie pousse un cri de joie. — « Auroit il donc manqué sa victime ? a dit Ursule avec surprise. — Soupçonneriez-vous quelque meurtre ? interrompt vivement Marceline. — Si je soupçonne un meurtre ! répète Ursule : Herstatt revient du mont Sauvage. »

A cette réponse, Marceline indignée détourne la tête avec mépris..... Les pâtres, portant le corps d'Herstall, redescendent la montagne. Soutenue par Marceline, Elodie suit cette sorte de convoi funèbre ; et, dans l'ombre de la nuit, le cortège de désolation et de mort a traversé silencieusement les cours désertes de l'abbaye.

LIVRE VI.

Tous les secours de l'art sont prodigués au vieillard du monastère. Elodie désespérée n'a point quitté le chevet du lit où son père adoptif, à l'aube du jour, est encore étendu sans mouvement. Anselme, l'Esculape de la vallée, en vain lui donne tous ses soins ; il ne se flatte plus de conserver sa vie. Aucune parole d'espérance n'est sortie de sa bouche ; et le silence du bon pasteur est le présage de la mort d'Herstall.

Les larmes d'Elodie, son effrayante pâleur, ses sourds gémissemens, attendrissent le vénérable Anselme. Cherchant à la préparer au coup affreux qui va lui ravir un second père : — « Ma fille, lui dit-il, si Dieu rappelle à lui l'âme pure d'Herstall, bénissons un arrêt qui terminera ses souffrances ; les portes immortelles vont s'ouvrir pour lui : déjà les concerts du Ciel célèbrent le prochain départ du nouvel élu. Entr'ouvrant la voûte azurée, déjà l'ange des derniers soupirs l'appelle aux félicités éternelles. La couche funèbre du juste est l'arche consacrée sur laquelle descend l'esprit de Dieu. Eloignez-vous, vierge sans tache ! ici vous seule êtes à plaindre. »

— « Non, s'écrie la jeune fille, non, je ne quitterai point son lit de mort !.... » En ce moment un léger mouvement d'Herstall a frappé sa vue : un rayon d'espérance a lui dans son âme. De nouveaux efforts pour ranimer les membres glacés du vieillard sont essayés avec succès. Un léger incarnat a coloré le visage du mourant, et ses yeux se rouvrent à la lumière.

Herstall, après quelques instans, a paru reconnoître les objets chéris qui l'environnent. Ses regards se fixent sur l'orpheline avec la plus tendre et la plus douloureuse expression. Il cherche à lui adresser quelques mots ; vains efforts ! ses mouvemens sont paralysés, et sa langue reste muette.

Elodie s'approche d'Anselme. — « O mon père ! dit-elle, ne me déguisez rien : cet état seroit-il naturel ?... Quelque perfide auroit-il voulu hâter l'instant de sa mort ?... Herstall est-il la victime de quelque barbare ennemi ?... — Rien ne le prouve, répond Anselme. — Et vous ne soupçonnez aucun crime ? — Si quelque crime a été commis, du moins il n'a laissé nulle trace. Herstall est tombé dans la forêt, frappé d'apoplexie. Aucune main coupable, aucun fer homicide n'ont été levés sur lui. La fatigue d'un long trajet, la

tempête, et peut être quelque émotion trop violente ont hâté l'attaque funeste que je redoutois pour lui depuis long-temps. »

De quel poids accablant cette réponse a soulagé le cœur de l'orpheline ! Son sang plus librement circule dans ses veines. Mais hélas ! semblable au prophète terrible criant sous les murs du temple de Salomon : Malheur à Jérusalem ! Anselme, d'une voix inspirée, continue en ces mots : — Un voile funèbre couvre les circonstances qui ont précédé la chute d'Herstall au sein de la forêt. Peut-être qu'en le soulevant, un mystère d'horreur... Mais c'est à l'Etre-Suprême à tirer vengeance des iniquités secrètes et impunies. Il est un autre tribunal que celui de la justice humaine. Un cri réprobateur s'élèvera de la solitude... Comme un vase fragile le colosse sera brisé... Vainement le crime élèveroit son trône imposteur et triomphant sur les hauteurs de la terre, la foudre est au-dessus de la montagne. »

En prononçant ces dernières paroles, ni son accent ni son regard n'appartenoient à la terre. Une puissance surnaturelle a commandé son discours. La vierge d'Underlach tressaille... Sa tête est retombée silencieusement sur sa poitrine, et de ses yeux s'échappent de nouvelles larmes.

Cependant un jour de plus s'est enfoncé dans le gouffre où tombent précipités les mois, les années et les siècles. La fille de Saint-Maur, remontée dans sa cellule, vainement appelle un sommeil de quelques heures, qui lui redonnerait de nouvelles forces pour veiller son père expirant ; le sommeil glisse sur sa paupière, comme les consolations sur son âme.

La vierge d'Underlach retourne auprès d'Herstall ; elle est seule avec lui. Le vieillardne peut lui parler ; mais son regard plus expressif que jamais semble supplier l'orpheline de l'interroger, comme s'il avoit conçu l'espérance de lui répondre par quelque autre secours que la parole. — « O mon père ! dit Elodie, n'abandonnez pas votre enfant ! Sa main tient celle du vieillard ; il lui semble qu'elle a été légèrement pressée. — Course fatale, reprend-elle ; peut-être que, sans la fatigue d'une route pénible, sans votre entrevue avec le Solitaire... L'orpheline s'arrêta épouvantée. A ce nom du Solitaire, Herstall a paru saisi d'une subite horreur. Son œil s'est animé, un rayon de fureur s'en échappe. Son âme, pour se faire entendre, cherche à briser les obstacles qui l'entravent. Un violent effort, comme une convulsion dernière, a rendu le mouvement à ses lèvres tremblantes. Quelques sons étouffés, quelques mots à peine articulés se fraient un passage. Elodie écoute. — Le monstre !.. Ah ! malheureuse !.. Fuis. »

Le feu de ses regards a disparu ; ses membres se sont raidis ; sa voix s'est éteinte ; son souffle s'est glacé ; une sorte de crêpe mortuaire a passé rapidement sur ses traits déjà décomposés. C'en est fait ! entre la vierge et le mourant l'ange aux ailes funèbres a tiré le rideau de l'éternité.

Depuis plusieurs jours, l'homme juste avoit terminé sa carrière. C'est maintenant l'orpheline qu'Anselme cherche à rendre à la vie. Comme anéantie, elle paroît insensible aux tendres soins du pasteur d'Underlach. Les couleurs de son teint sont totalement effacées ; sa voix n'est plus qu'un gémissement plaintif, et son existence, qu'une douleur continuelle.

La fleur abattue par l'orage relève enfin sa tige languissante. La fille de Saint-Maur échappe à la faux du trépas. Mais hélas ! privée du seul appui de sa jeunesse, elle s'afflige d'avoir pu lui survivre, et n'ose porter sa pensée vers l'avenir qui l'attend.

Jusqu'au balcon du monastère lentement elle a dirigé ses pas chancelans. Là, silencieuse, elle étend au loin ses regards. Le char du dieu de la lumière parcourt radieux les plaines éthérées : ses feux ont dissipé les vapeurs qui couronnoient les montagnes ; et la blanche cime des pics couverts de neige se détache éblouissante sur l'azur de l'horizon. La prairie est émaillée de fleurs. La nature reparaît aux yeux de l'orpheline belle et pure comme aux jours de la création. La cascade au loin murmure, et ses ondes argentées partagent en serpentant la pelouse embaumée. Les airs retentissent du concert joyeux des chantres du bocage. — « Ah ! s'écrie l'orpheline d'une voix plaintive, hors mon existence et ma destinée, hors ce cœur infortuné que les regrets accablent, rien n'est changé dans la nature. »

Elle dit ; et ses larmes coulent à torrens. Hélas ! au cœur déchiré par la douleur et brisé par l'adversité, un ciel pur et serein, un site riant, ne semblent-ils pas une amère dérision ! Ah ! quelques regrets que puisse laisser ici-bas le génie éteint ou le juste disparu, le Ciel ne lui accorde pas une larme, la terre pas un soupir. La nature poursuit sa marche accoutumée. Indifférente pour l'homme qui la croit faite pour lui, elle ne remarque pas plus sa naissance qu'elle ne s'occupe de sa mort.

Les volontés d'Herstall ont été exécutées. Au fond des jardins du monastère est un tertre solitaire, ombragé de grands arbres dont l'épais feuillage intercepte les rayons du jour. Là repose ensevelie sa dépouille mortelle. Nul monument funèbre n'y sera construit. Nulle pierre ne couvrira sa tombe. Nulle orgueilleuse inscription ne rappellera ses vertus. Le père adoptif d'Elodie a défendu ces pompes de la mort, ces vanités de la

poussière. Une simple croix rustique s'élève modestement sur le gazon de la sépulture.

Le vénérable pasteur d'Underlach ne quitte plus que rarement la jeune fille, dont il est demeuré le seul soutien. Par ses soins attentifs et par ses pieux discours, il cherche à cicatriser les plaies de son âme. Anselme a connu les dernières intentions de son ami. Il a envoyé son neveu, le jeune Conrad, annoncer le trépas d'Herstall à la comtesse Imberg. Chaque jour il attend le retour de Conrad et la réponse de la comtesse. Peut-être la nouvelle protectrice d'Elodie viendra-t-elle la chercher elle-même au monastère. Son appartement est préparé. Le bon Anselme a tout prévu.

Elodie a recouvré ses forces : aller prier, au tombeau d'Herstall est la première pensée de sa convalescence. A la chute du jour, elle a traversé le parc ; et, seule au pied du tertre funéraire, elle s'arrête, se prosterne et pleure. — « O mon père ! dit Elodie, étrangère aujourd'hui sur un globe inconnu, qu'ai-je à attendre du temps ? l'accumulation des souffrances. Qu'ai-je à espérer des hommes ? la pitié. Oh ! par vos prières, obtenez du Seigneur ma délivrance ; et, pour m'ouvrir un céleste passage jusqu'à vous, que devant moi se brisent les funestes barrières de la vie ! »

Appuyée contre la croix du tombeau, la fille de Saint-Maur, absorbée dans ses pieuses méditations, a laissé fuir les momens sans remarquer leur passage. Repoussant avec effroi le souvenir du Solitaire, elle se répète les derniers mots de son père expirant. L'homme du mont Sauvage, puissance mystérieuse, n'est plus pour elle une puissance céleste ; et cependant elle ne peut se le représenter comme le génie du mal. Depuis la mort d'Herstall, au fond de son âme une sorte de terreur s'est attachée au nom du Solitaire ; peut-être aurait-elle le courage de le fuir, mais elle n'a pas la force de l'oublier.

De nocturnes rayons éclairaient seuls le bosquet mortuaire. Etonnée elle-même de sa longue rêverie, glacée par l'air humide de la soirée, pâle comme la feuille du tremble à la clarté du flambeau des nuits, la vierge d'Underlach soulève lentement sa tête appesantie ; mais quel objet a frappé son regard !... Devant elle, debout, penché sur l'arbre des mausolées, aussi beau qu'au jour où, tenant sa lyre, il lui apparut tel qu'Orphée aux ombres heureuses, le chasseur de la montagne la contemple en silence, immobile comme la statue d'un monument funèbre. Son bras droit relève négligemment une partie de son manteau détaché de ses épaules, et drapé comme le royal vêtement des Césars. Sur son front mâle et découvert

flottent en désordre ses cheveux noirs et touffus. La lune, à travers le feuillage, a semblé le ceindre d'une écharpe argentée ; et ses lueurs frémissantes l'environnent de reflets magiques. Moins éclatant de beauté, sous les bocages de l'Elide, Endymion arrêta le char de Diane. Moins séduisant parut l'Hippolyte des forêts aux yeux des nymphes de la Grèce.

Le maintien calme du vainqueur d'Ecbert, la touchante expression de son regard, la sérénité de son visage, ont à l'instant chassé du cœur d'Elodie et les sinistres souvenirs et les effrayantes réflexions. A son seul aspect toute impression funeste s'est effacée ; et déjà l'enchanteur de la montagne a repris sur elle sa puissance.

L'orpheline a cru voir tomber de ses yeux une larme religieuse sur la tombe d'Herstall. Sa présence au bosquet funéraire, ce dernier hommage rendu à la mémoire de son père, ont rempli l'âme d'Elodie d'une joie secrète, d'une tendre reconnaissance : le Solitaire est justifié dans son esprit. Une lumière brillante a soudain éclairci ses ténébreuses pensées ; il lui semble qu'un souffle divin a repoussé tous les nuages de l'horizon. Le passage de la vie n'est plus pour elle une marche dans le désert : Elodie n'est plus seule dans l'univers ; et si elle s'agenouilloit de nouveau devant la sépulture d'Herstall, ce ne serait plus la même prière qu'elle adresserait au Ciel.

— Lui, un monstre ! lui, un meurtrier ! se dit en son cœur l'orpheline. Ah ! la vertu, descendant ici-bas sous une enveloppe humaine, n'aurait pu choisir une forme plus céleste..... D'Herstall expirant la raison pouvoit être aliénée : devois-je croire aux accusations du délire !

Le Solitaire s'avance vers elle. — « Vous avez pu me croire coupable ! dit-il avec l'accent du reproche ; vous avez pu m'accuser de la mort d'Herstall ! »

Ces mots répondent aux pensées secrètes d'Elodie. L'homme mystérieux lit donc jusqu'au fond de son âme. L'orpheline troublée se garde de l'interrompre : la voix du Solitaire a si doucement retenti à son cœur ! Son accent expressif est une si puissante magie ! Elodie n'ose parler, de crainte de cesser de l'entendre.

— « Vierge pure et sans tache ! a-t-il repris, j'ai voulu vous revoir pour me justifier à vos yeux. Sur les dépouilles mortelles d'Herstall, devant cette croix révéree, en présence du Ciel, je le jure, jamais au mont Sauvage d'aucun crime le Solitaire ne s'est souillé. Il dit ; et, la main levée sur le signe sacré de la rédemption, il semble défier toute puissance terrestre ou

divine de démentir ses paroles solennelles. — Herstatt ! poursuit-il, si j'ai attenté à ta vie, si j'en eus même jamais la pensée, que ta voix menaçante s'élève du cercueil ! Si j'ai trahi la vérité, dénonce à l'instant le criminel ! »

Le cœur de l'orpheline battoit avec violence ; mais son agitation n'étoit plus celle de l'effroi.

Tout soupçon est détruit ; toute alarme est dissipée ; et, loin de redouter le moment présent, elle eût voulu prolonger sa durée. — « Je le vois, continue le Solitaire, vous croyez à mon serment : je suis justifié devant vous... Adieu. »

Il alloit s'éloigner. — « Me pardonnez-vous d'injurieux soupçons ? dit timidement l'orpheline. — Les apparences m'accusoient, répond-il, et vous pouviez me croire coupable. D'ailleurs, tombé depuis long-temps sous le poids des condamnations humaines, je ne m'étonne plus des injustices. — Vous me quittez ? dit Elodie, le voyant sortir du bosquet. » — « Peut-être pour toujours. »

A cette réponse, la vierge d'Underlach a fait un mouvement involontaire vers lui pour l'arrêter ; et la douleur s'est peinte sur son charmant visage. — Eh quoi ! reprend le Solitaire, vous m'honoreriez d'un regret ! — Ne fûtes-vous pas mon libérateur ? répond la jeune fille vivement agitée.

En prononçant ce seul mot mon libérateur, sa voix touchante exprimait plus que la reconnaissance. Le chasseur de la montagne n'est plus le maître des sentimens qui l'oppressent. — « Ange du monastère ! s'écrie-t-il, ne me retenez point, vous vous perdez !. » Et l'homme incompréhensible semble la repousser.

La fille de Saint-Maur recule effrayée. Son cœur s'est douloureusement resserré. De sinistres pensées reviennent en foule la poursuivre. Auprès de la croix funèbre, elle se réfugie comme sous une arche de salut ; et ses pleurs coulent en abondance.

Attendri, hors de lui-même, le chasseur de la montagne oublie toutes ses résolutions : il tombe à ses genoux. — Tu l'as voulu : tu m'arraches l'aveu fatal... Eh bien ! oui, je t'aime ! Toi seule, comme une aurore céleste apparue au milieu des ténèbres, es venue me rappeler à la vie. Maintenant, ici-bas, il n'est plus pour moi qu'Elodie, et cette Elodie ne pourra jamais être à moi. — Jamais ! répète l'orpheline : et dans ce mot de tendresse et de désespoir, son cœur s'est ouvert tout entier.

— « Regarde autour de toi, continue-t-il avec égarement, ces gazons fleuris recèlent la mort ; ce bocage riant est une tombe : infortunée ! mes

destins ressemblent à ces gazons trompeurs, et mon amour à ce bocage funèbre. Fille adorée ! laisse-moi te fuir : que sur une mer de souffrances et de désespoir, j'erre à la merci des flots, pour suivi par la tempête, et sillonné par la foudre, c'est l'arrêt du Ciel ; je subis ma destinée : mais que seul du moins le naufragé roule au fond des abîmes ! Il en est temps encore... Sauve-toi. »

« Mon délire t'épouvante, ajoute-t-il, Elodie, ne cherche point à comprendre l'homme de la fatalité ; contente-toi de le repousser. Ange de la terre ! à l'imitation des esprits du Ciel, ferme-moi l'entrée de ta demeure. »

La vierge d'Underlach sent ses genoux fléchir sous elle ; glacée de terreur : — « Levez vous, cruel ! lui dit-elle. Hélas ! que puis-je vous répondre ! vous avez déchiré mon âme. »

Le Solitaire la voit chanceler : il veut la soutenir ; il passe son bras autour de sa taille ; et la jeune fille, un instant comme privée de l'usage de ses sens, a doucement laissé tomber sa tête sur son sein : ainsi la blanche fleur du lierre s'attache à l'ormeau du vallon. La lueur virginale de l'astre des amours éclairait son visage céleste. Ses longues paupières à demi fermées voiloient son regard enchanteur. Au bord du fatal précipice, moins belle parut Psyché, lorsque Zéphire l'enlevait évanouie.

L'inconnu du désert la contemple en silence ; un feu brûlant coule dans ses veines.... Tout à coup, de l'accent le plus passionné :

— « Elodie, s'écrie-t-il, est-il bien vrai ! Elodie, m'aimes-tu ? »

Plus d'expression farouche en son regard ; plus d'égarement sur ses traits ; il presse contre son cœur avec tendresse l'orpheline adorée. A la douce interrogation de l'amour, la vierge d'Underlach revient à elle-même : doucement elle repousse le Solitaire, de ses bras se dégage en rougissant, et lui répond ces mots : — « Si je vous aime ? A quoi » pourroit servir cet aveu ? Ne m'avez-vous pas dit qu'Elodie ne pouvoit jamais être à vous ? »

L'homme du mont Sauvage paroît craindre de lui répondre ; en lui mille sentimens divers à la fois se combattent ; précipitamment il s'éloigne ; à grands pas il parcourt le sombre bosquet : puis revenant soudain près de l'orpheline, et rompant brusquement le silence, il s'écrie : — « Et comment puis-je espérer qu'Elodie veuille jamais être à moi ! Errant, proscrit et malheureux, que puis-je offrir une épouse ? un rocher d'exil, une hutte sauvage, un nom inconnu, une existence infortunée. — Seule et abandonnée, répond Elodie, sans parens, sans richesses, sans appui, qu'ai-je donc de plus que vous sur cette terre ?.... — O fille enchanteresse !

interrompt avec transport le chasseur de la montagne, ces paroles changent ma destinée ; la foudre s'est retirée de dessus ma tête ;.... tu m'aimes..... Ah ! le Ciel m'aura pardonné : je puis donc espérer encore le bonheur. Eh bien ! suis-moi, tu ne seras plus seule et abandonnée ; je serai ton appui, ton père, ton époux, je serai tout pour mon Elodie. Je n'ai qu'une cabane au milieu des rochers déserts, mais auprès de toi j'y serai l'heureux de la nature, le privilégié de la vie. Je n'ai qu'un cœur à t'offrir, mais ce cœur est brûlant d'amour. Innocente colombe ! oh ! viens purifier ma retraite ! Viens, comme une émanation du Ciel, changer l'abîme en Elysée ! Semblable à l'oiseau voyageur qui, sans asile fixe et sans patrie adoptive, ne tient sur la terre qu'à sa compagne chérie, je n'aurai dans ma solitude d'autres trésors que ton amour, d'autres souvenirs que tes sacrifices, d'autres enchantemens que ta présence. »

« Seuls au milieu de nos montagnes, loin des puissances humaines, entourés d'un nuage d'amour et de voluptés, nous passerons à travers la vie, invisibles et fortunés : nos jouissances inconnues n'éveiller ont point l'envie. Hélas ! j'ai connu les grandeurs, et j'ai appris à les haïr ; j'ai possédé les richesses, et je les ai rejetées ; j'ai été chéri de la gloire, et je l'ai maudite. O vierge pure ! en notre vallon de misères, aimer est le seul bien suprême. Auréole du cœur ici-bas, oui l'amour est un rayon échappé des félicités célestes, un aperçu des délices de l'autre vie : réponds, Elodie ! réponds ! veux-tu lui confier ta destinée ? »

En prononçant ces derniers mots, le chasseur de la montagne avoit saisi la main de l'orpheline, et l'emmenoit hors du bocage. La vierge, attendrie, éperdue, lève les yeux au Ciel semble le consulter, et ne résiste que foiblement. Mais la lune a disparu sous l'horizon ; des ombres épaisses couvrent la nature ; et le long mugissement des vents retentit au loin dans la forêt, comme une voix plaintive appelant au secours de l'innocence.

— Arrêtez ! s'écrie soudain Elodie ; de grâce, arrêtez ! Où me conduisez-vous ? — Au mont Sauvage ! à l'amour ! au bonheur ! répond le Solitaire avec transport ; et plus rapidement encore il entraîne la jeune fille.

L'orpheline a retrouvé son courage : « — Non, répond-elle avec énergie, je ne dois suivre qu'un époux : ce ne serait qu'en sortant des autels, que vous auriez le droit de disposer de moi. — Il est des autels au désert, s'écrie le Solitaire avec l'exaltation la plus passionnée ; partout l'Eternel reçoit les sermens de l'homme ; partout s'allument les flambeaux d'amour et d'hyménée. Ose te confier à moi, tendre fleur de la vallée ! je jure de ne

point souiller ton éclat A'irginal. Un ministre des cieux unira nos destins. Viens ! ton époux sera digne de toi ; ta couche nuptiale sera pure. O mon Elodie ! consens à me suivre. Mon amour pour toi m'a rendu les premiers guides de mon printemps, les premiers sentimens de ma vie, l'honneur, la loyauté, l'enthousiasme et la vertu. »

— « Non, répète Elodie d'une voix suppliante, et résistant à ses efforts ; non, je ne dois point vous suivre : laissez-moi. »

A ce cri touchant de l'innocence, le Solitaire s'arrête. Ainsi qu'un rapide éclair, le moment d'enthousiasme a passé : comme une vapeur aérienne, les tableaux enchantés disparaissent. Au songe divin succède un affreux réveil : de funestes souvenirs l'arrachent aux illusions ; de soudaines pensées le rappellent à lui-même. L'homme inexplicable a laissé retomber la main de l'orpheline. — « Pardonnez, lui dit-il, un instant de délire... Vous ! m'aimer ! qu'osais-je espérer ! Vous ! me suivre au rocher désert ! étois-je digne d'un tel sacrifice ! Non, mes vœux insensés n'ont pu qu'outrager le ciel et la terre... Je sais me rendre justice... Vous êtes libre. »

Que son accent est changé ! Jamais le regret, la douleur, le repentir, le désespoir n'en exhalèrent de plus déchirant. L'orpheline est libre ; et cependant l'orpheline immobile reste à ses côtés comme enchaînée. — « Retournez au monastère, a-t-il repris d'une voix sombre. De nouveaux habitans, un nouvel appui vont y remplacer pour vous votre père adoptif. Puissiez-vous être heureuse !... Quant à moi, demain je m'exile de la vallée. Au-delà du lac Morat, loin d'Underlach, sur un mont écarté d'où l'on découvre le sommet de la haute tour du monastère, je vais aller creuser ma tombe. Une lueur passagère traversant l'obscurité ne rend que plus affreuses les ténèbres qui lui succèdent. La mort, ma seule espérance, bientôt aura terminé mon supplice... Adieu. Si quelque malheur pouvoit menacer vos jours ; si la présence du Solitaire pouvoit encore vous sauver de quelque danger, sur la haute tour de l'abbaye, que jusqu'à ma dernière heure mon œil ne cessera de fixer, allumez la nuit un fanal, et vous me verrez reparoître. »

Il dit, et soudain s'arrachant d'auprès de la vierge d'Underlach, il s'élance hors des jardins du monastère, et fuit rapidement à travers les ombres et le feuillage. Malheureuse Elodie ! cette soirée ne s'effacera jamais de ta mémoire.

LIVRE VII.

DEUX fois l'astre des cieux avoit parcouru sa carrière depuis l'apparition du Solitaire au tombeau d'Herstatt. Conrad n'est point encore de retour au presbytère d'Anselme ; et le pasteur d'Underlach ne sait plus comment s'expliquer ce long retard. Conrad avoit à peine atteint son troisième lustre : quelque événement funeste lui seroit-il arrivé ?... Si jeune, errant sans guide dans les montagnes, il a pu s'égarer ; quelques périls auroient-ils menacé sa vie ?... Peut-être n'a-t-il pu résister à la fatigue d'un long voyage. Anselme inquiet compte les momens avec impatience. Conrad est le fils d'une sœur chérie ; Conrad est son élève ; pour lui sa tendresse est extrême ; il se repent du message dont il l'a chargé : il commence à désespérer de son retour.

De son char silencieux l'épouse de l'Erèbe étendoit un voile épais sur la voûte étoilée. La douzième heure de la nuit avoit sonné : contre la porte du presbytère soudain un coup violent est frappé ; le vieux pasteur en sursaut se réveille. C'est sans doute son fils adoptif. Il se lève à la hâte, allume sa lampe, et court lui-même ouvrir sa demeure hospitalière.

Un inconnu d'une haute stature devant lui se présente : à sa main est une énorme massue teinte de sang ; de toutes parts l'eau coule de ses vêtemens. Ainsi s'offrit aux yeux d'Œnée⁴ Hercule vainqueur du fleuve Achelous.

L'étranger porte un objet inanimé. Prêt à succomber à la fatigue, il semble ne plus respirer qu'avec peine. Il s'avance ; et le pasteur d'Underlach, à la foible lueur de sa lampe, reconnoît entre ses bras le corps de son cher Conrad, privé de sentiment, pâle et ensanglanté. Anselme recule avec effroi. — « Necraignez rien, dit l'inconnu, ce sang est le mien : je l'ai versé pour sauver Conrad. — Il est mort ! s'écrie douloureusement le vieillard. — Il n'est qu'évanoui, hâtez vous de le secourir. »

Un grand feu est allumé. L'étranger dépose son pénible fardeau sur un lit dressé devant le foyer. Les habits du jeune Conrad sont trempés d'eau ; ses membres sont glacés ; lentement il revient à la vie. — « Vous l'avez sauvé, s'écrie Anselme, avec l'accent de la reconnoissance ; mais en quels lieux ? — Au bord du torrent. — De quels dangers ? — Du fer des assassins. — Quoi ! vous seul !... — Aidé du ciel. — Courageux inconnu ! qui donc êtes-vous ? — L'homme du mont Sauvage. »

A ce nom, comme pétrifié, le pasteur des fidèles demeure immobile et sans Arois puis, rompant tout à coup le silence : — « qui que vous soyez, dit-il, ma reconnaissance vous est due. Ce dévouement généreux... Le Solitaire l'interrompt. Une sorte de dédain sauvage se manifeste sur ses traits : sa voix est farouche et son sourire amer. — La reconnaissance ! répète-t-il, en est-il donc parmi les hommes ! »

Anselme surpris le regarde avec attendrissement. — « Mortel inconcevable ! dit-il, l'adversité sans doute épuisa contre vous ses traits : mais une grande âme telle que la vôtre n'est-elle donc point au-dessus du sort ? La justice céleste..... — La justice céleste !... reprend le Solitaire avec une fureur concentrée. — Arrêtez ! interrompt à son tour le vieillard avec une sainte énergie, arrêtez ! vous alliez blasphémer. »

L'homme terrible n'a pu résister à la voix du ministre des cieux : son âme indomptable cède à l'ascendant des vertus et de la piété. Il se tait ; la fureur de son regard s'est éteinte. — Mon fils ! poursuit le pasteur avec l'accent du plus tendre intérêt, et en s'approchant de lui, vous êtes blessé ? — Blessé !... répond le Solitaire d'un ton égaré et comme cherchant à comprendre la signification de ce mot, blessé !... qu'importe ! — Laissez-moi panser vos plaies. — Mes plaies sont incurables ; » et l'homme du mont Sauvage a posé la main sur son cœur.

Il a fait plusieurs pas pour s'éloigner : Anselme l'arrête. — « Noble sauveur de Conrad ! ne me quittez point encore ; daignez pour cette nuit accepter un asile, et prendre quelque repos sous ce toit hospitalier. La voix du vieillard étoit suppliante. — Non, répond le Solitaire, je ne veux pour asile que les cavernes du rocher ; je ne prendrai de repos que sous les pierres de la tombe. »

— « Ame égarée ! s'écrie le prêtre avec douleur ; mes consolations... — Vous en ai-je demandé !... interrompt avec hauteur l'inflexible mortel. Je n'en attends ni de Dieu ni des hommes. Retournez auprès de Conrad, auprès de votre fils. — Tout malheureux est mon fils, répond vivement Anselme. Homme à la fois au-dessus et au dessous de l'humanité ! quel langage osez vous tenir ! »

A ces mots, entièrement revenu à lui-même, calme, et d'un ton solennel : — Anselme ! dit le Solitaire, ton opinion sur moi depuis long-temps m'étoit connue. Apôtre de l'Evangile, sois moins sévère, sois plus charitable dans tes jugemens ! toute apparence est trompeuse. La nuit du mystère n'est pas toujours celle du crime ; et fussé-je aussi coupable que malheureux, songe

que les derniers mots du Sauveur des humains furent des paroles de pardon. Ministre du Dieu des miséricordes ! ta mission parmi les hommes est d'absoudre et non de condamner.

Et ces mots achevés, le chasseur de la montagne est déjà loin du presbytère.

L'aurore brillante et radieuse s'étoit élancée de son palais de lumière, et devant ses coursiers étincelans, sur un nuage d'or et de pourpre, chassoit les ombres de la nuit. Marceline est à l'abbaye ; introduite auprès de l'Orpheline. — Conrad est de retour, s'écrie t-elle : il revient presque des sombres bords. La vierge d'Underlach la regarde avec surprise. Marceline continue. — Conrad avoit vu la comtesse Imberg. Chargé de sa réponse, et de quelques présens pour Anselme, il revenoit au presbytère ; mais sur sa route, l'imprudent avoit laissé voir les dons précieux qu'il portoit ; et près du torrent, cette nuit, des assassins l'attendoient.

« Environnée brigands, le neveu d'Anselme jette des cris perçans. A l'instant paroît le héros de la droite du Seigneur. Seul, armé d'une massue foudroyante, il renverse, il terrasse, il immole et le chef et ses satellites. Un seul échappe à ses coups ; le perfide en fuyant se venge : Conrad est précipité dans le torrent. »

« Le Solitaire, entouré de cadavres, et blessé, n'a plus d'ennemis à combattre ; mais il s'aperçoit que l'élève d'Anselme a disparu. Les vêtemens de la victime flottent au-des »sus des eaux du torrent ; le vainqueur se jette au milieu du gouffre ; et pour la seconde fois Conrad est sauvé. »

« Accablé de fatigue, sanglant, épuisé, succombe-t-il à ses souffrances ? non. Tant qu'il lui reste quelque vie, elle appartient au mal »heureux. Le divin génie du mont Sauvage porte pendant une heure entière le corps humide et glacé du jeune Conrad ; et le père Anselme a recouvré son fils adoptif. »

— « Mais le Solitaire est blessé ! s'écrie l'orpheline alarmée. — Sa blessure est légère, répond Marceline. — Est-il demeuré chez Anselme ? — L'aigle radieux n'habite que les nues. »

Le pasteur du hameau vient d'arriver au monastère. Elodie quitte Marceline et vole à sa rencontre. Anselme tient un papier en sa main. — « Voici, lui dit-il, une lettre de la comtesse Imberg. Demain vous la recevrez en ces lieux. — Déjà ! reprend Elodie. O mon père ! me faudra-t-il quitter la

vallée d'Underlach ? — J'ignore les intentions de votre protectrice : fille chérie ! Sommes nous les maîtres de nos destinées ! »

L'orpheline lu l'écrit de la comtesse qui paroît s'intéresser vivement à son sort. Ses expressions sont affectueuses ; elle annonce son arrivée à l'abbaye ; et ses intentions paraissent aussi nobles que bienfaisantes.

— « Vous ne me parlez point de Conrad ? dit Elodie, après quelques momens de silence. — Il est hors de danger, répond Anselme. — Vous a-t-il raconté les détails de sa funeste aventure ? — Sans doute, et la vaillance du guerrier auquel il doit la vie ne peut sortir de sa pensée : son enthousiasme égale sa reconnoissance. — Vous l'avez vu ? reprend l'orpheline avec embarras. — Qui ?... le Solitaire, répond Anselme ; il ne s'est montré qu'un instant à mes yeux. — Vous lui avez parlé ? — Il s'est dérobé précipitamment aux actions de grâces que je voulois vendre à sa conduite héroïque. Mais vainement il m'a fui ; le généreux sauveur de Conrad restera éternellement présent à mon souvenir. — Le généreux sauveur de Conrad est cependant en butte aux soupçons de la haine, aux traits de la calomnie ! — Ma fille, répond Anselme, sur cet homme étonnant, gardons un religieux silence. Dieu seul peut le comprendre, Dieu seul peut le juger. »

Changeant à ces mots d'entretien, le pasteur d'Underlach consulte Elodie sur les apprêts que nécessite au prieuré l'arrivée de la noble parente d'Herstall. Accoutumée par sa fortune et son rang aux jouissances de la vie, la comtesse Imberg ne trouvera que des privations au monastère. Aucun luxe ne règne dans les appartemens du gothique édifice. Cependant la fille de Saint-Maur voudroit que le séjour de son enfance offrît quelques charmes à sa protectrice qui peut-être alors consentirait à y passer le reste de la belle saison. Elle n'a rien négligé pour embellir l'intérieur du cloître : quelques vieux meubles sont remis à neuf, et leur antique dorure, couverte de poussière, a reparu : des corbeilles de fleurs odoriférantes parent les vastes salons de l'abbaye ; et l'orpheline n'a plus qu'à attendre et à espérer.

L'aube blanchissante entr'ouvrait les portes de l'Orient. Les paisibles habitans de la vallée dormoient encore profondément, lorsqu'un bruit confus d'équipages et de chevaux se fait entendre au prieuré. Celle qui vient servir de mère à la nièce d'Herstall arrive en ce moment : une nombreuse escorte suit ses pas : des écuyers, des pages, des guerriers, la précèdent ; et dans les vastes cours du monastère règnent de toutes parts le désordre, le tumulte et la confusion.

Elodie descend à la hâte le grand escalier de l'abbaye, et sous le vestibule reçoit la comtesse Imberg : une suite brillante l'environne : et près d'elle est un chevalier de haut parage armé de toutes pièces.

La noble parente d'Herstall a tendu les bras à la fille de Saint-Maur, la presse avec amitié contre son sein, et la contemple avec une surprise mêlée d'admiration. Sa beauté, sa modestie, son accent, sa grâce : tout en elle a paru la charmer. — « Aimable Elodie ! lui dit-elle en lui présentant le guerrier qui l'accompagnait : mon ami le plus cher, le chef d'une des plus illustres familles de l'Allemagne, l'allié des premiers souverains du Nord, le prince de Palzo, a bien voulu me conduire lui-même en ces montagnes. Il m'a promis de s'arrêter quelques jours dans cette abbaye ; et je m'empresse de recommander mon valeureux chevalier à ma nièce adoptive. »

L'orpheline a salué profondément le prince de Palzo dont les regards sont constamment restés fixés sur elle. La comtesse Imberg semble satisfaite des appartemens qui lui ont été préparés. Obligeante, affectueuse, elle ne paraît point effrayée du sombre aspect des galeries voûtées qu'elle traverse : elle n'a blâmé aucune distribution ; ne s'est plainte d'aucune fatigue ; et pour prendre quelques instans de repos, ne s'est séparée d'Elodie qu'avec regret.

Les premiers rayons de l'aurore coloroient la cime des montagnes. La vierge d'Underlach, seule à elle-même, s'abandonne à ses réflexions. La comtesse paraît bienfaisante, sensible, généreuse, et pourtant elle ne sent point son cœur attiré vers elle. Dans ses discours règne une noble simplicité, mais quelle pompe l'environne ! elle a présenté le prince de Palzo à l'orpheline ; mais comme elle a énuméré les titres de son ami ! son regard est doux et bienveillant ; mais qu'il est orgueilleuse mentaffable ! Elle a nommé Elodie sa nièce, mais jusque dans la tendresse de son accent, quelle supériorité ! — « Herstall ! se dit l'orpheline en elle-même, ici, je le sens, j'avais jadis un père, je n'ai plus aujourd'hui qu'une protectrice. »

La comtesse Imberg, plus âgée encore que n'étoit Herstall au moment de sa mort, conservait encore quelques restes de beauté. De tout temps l'admiration s'étoit attachée à ses pas ; mais aux jours de son printemps, ce sentiment, le seul qu'elle avoit su inspirer, n'avoit fait que le tourment de son existence : ce n'est pas uniquement pour être admirée qu'une femme est belle. Les années Ainrent détruire ses charmes ; elle n'avoit pu commander l'amour, elle voulut subjuguier l'opinion. Sa fortune lui permettoit le luxe, elle éblouit les hommes par sa magnificence et sa générosité. Son cœur, qui n'avoit pu aimer, avoit eu le loisir et la faculté d'étudier les cœurs ;

l'âme sensible est toujours voilée, l'âme glacée voit tout à nu.

Habile à dissimuler, la comtesse étoit renommée pour sa sincérité. Elle paroissoit Constamment occupée à couvrir des nuits du mystère ses actions magnanimes et bienfaisantes ; et cependant, par son adresse, des récits exagérés en publioient partout les plus légers détails. Elle étoit capable d'un trait sublime, mais il falloit qu'on la regardât. Absolue dans ses volontés, elle sembloit faire habituellement à ceux qui l'entouraient le sacrifice entier d'elle-même. Elle se glorifioit d'une vie qu'aucune erreur coupable n'avoit souillée ; l'esprit aride qui pèse ses actions comme ses mots, nomme le vide de son âme profondeur, et sa sécheresse vertu.

La comtesse, que suivoient toutes les vanités du monde, ne parloit du luxe qu'avec dédain, mais s'étoit résignée, disoit-elle, à porter ses chaînes pesantes par état et par devoir. Ardente à chercher l'occasion de se signaler par quelque protection éclatante, elle ne prenoit nul intérêt au protégé ; dévouée à tous les malheureux, elle n'en connoissoit aucun ; despote, elle tonnoit contre la tyrannie ; ambitieuse, elle ne vantoit que le bonheur d'une existence obscure ; humble avec ostentation, elle rapportoit tout au Ciel, et ne croyoit qu'aux choses de la terre ; enfin, noble dans ses manières, gracieuse en ses mouvemens, affable en ses discours, elle étoit l'idole de la multitude, et l'oracle de ses nombreux admirateurs.

Le prince de Palzo avoit atteint l'âge mûr de la vie. Portant un nom illustre, général au service du duc de Lorraine, possesseur de biens immenses, il murmurait contre la fortune, et se plaignoit de ses rigueurs. Artificieux et perfide, il ambitionnoit la puissance suprême. A la fois téméraire et lâche, il travailloit par de sourdes intrigues à détrôner son souverain. Habile conspirateur, il possédoit l'art de flatter les passions de la multitude, d'aigrir les cœurs mécontents, de fomenter la discorde, et d'étendre les haines. Orateur éloquent, il connoissoit le brillant prestige des images hardies, et des expressions hasardées ; enfin, à son gré, fascinant les yeux du vulgaire, nul ne savoit mieux que lui jeter sur ses discours les mots magiques d'indépendance et de liberté.

Le prince de Palzo n'avoit jamais été remarquable ni par sa stature, ni par sa beauté ; mais ses traits étoient réguliers, et son maintien avoit de la dignité. Aux yeux de l'observateur profond, son sourire dédaigneux, son front sévère, son regard ironique annoncoient l'homme orgueilleux, par ambition commandant aux hommes, et par système les méprisant. Le timbre de son âme, grossièrement frappé par les sens, n'avoit jamais rendu que des

sons trompeurs, parfois éclatans, mais toujours faux, parfois énergiques, mais jamais sublimes.

Une brillante éducation avoit passé sur lui comme la lumière sur les plantes ; elle avoit coloré son être sans rien changer à sa nature. Souple à la cour lorsque l'exigeoient ses desseins, quelque basses que fussent les portes d'un palais, pour y entrer il lui importoit peu de se baisser en pygmée, pourvu qu'en sortant il pût paroître au vulgaire un colosse.

En ses amours effréné, se livrant aux transports de ses premiers mouvemens, il ressembloit au pilote qui met à la voile pendant la tempête ; mais en politique, prudent et dissimulé, il soulevoit ou calmoit les orages comme s'il disposoit des élémens. Souvent prodigue, mais sans générosité, quelquefois bienfaisant, mais sans justice, il se montrait magnifique, et passoit pour magnanime. De la surface de son âme la vertu sembloit exhaler quelques parfums, comme des bords d'un vase infect peuvent s'élever quelques fleurs.

Louis XI avoit remarqué le prince de Palzo : un tel homme convenoit parfaitement à ses vues politiques. Les révolutions des Etats voisins avoient constamment agrandi son royaume. Feignant de voler au secours des trônes ébranlés, Louis XI achevoit de les abattre. Sur les ruines il s'avoit s'élever, et sur les destructions il se raffermissoit.

De nombreux mécontents s'agitoient à Nancy. Les partisans de Charles-le-Téméraire rappeloient la brillante cour du conquérant. Quelques guerriers regrettoient l'homme des combats, et quelques fonctionnaires disgraciés leurs places perdues. Les ambitieux armoient les passions, et les factieux semoient les alarmes.

Louis XI en guerre avec René, déjà maître d'une de ses provinces, attisoit dans Nancy le feu de la discorde. Des négociations secrètes s'étoient établies entre ses ministres et le prince de Palzo. Une vaste conspiration est organisée. Du côté de l'ouest, les troupes de Louis attaquent la Lorraine ; du côté du midi, près du lac Morat, soutenu par la France, un parti menaçant de Lorrains réunis et d'ambitieux rassemblés n'attend qu'un chef pour lever l'étendard de la révolte et marcher sur Nancy. L'or des traîtres a soudoyé secrètement des corps entiers de montagnards. Leur chef est choisi, c'est le prince de Palzo. Use rend en Helvétie, où l'attendent de nombreux conjurés ; et c'est de Morat que partira la foudre qui doit anéantir René. Dès que le drapeau de la rébellion aura été arboré sur la frontière suisse, les mécontents de Nancy, les ennemis du duc de Lorraine, les enthousiastes de la liberté,

les anciens admirateurs de Charles-le-Téméraire accourront en foule au noyau de la révolte. Louis XI se portera à leur rencontre vers Epinal, où se rassemblera l'armée entière. Le duc de Lorraine sera investi de toutes parts ; et les gens du Roi de France font espérer au prince de Palzo la souveraineté d'une province.

Le départ de la comtesse Imberg pour l'abbaye d'Underlach, a merveilleusement servi les projets du chef des insurgés. Sous le prétexte d'accompagner une amie, il a quitté la cour de Lorraine, il est parti pour Morat ; et du cloître où il semblera enseveli, le perfide armera les rebelles. Tous ses plans sont dressés ; la comtesse Imberg n'en ignore aucun ; et l'infâme complot ne tardera point à éclater.

Quel changement au monastère ! de nombreux serviteurs peuplent les cours jadis désertes. Des bannières armoriées pavoisent les tourelles. Des sentinelles gardent toutes les issues de l'antique édifice. De jeunes pages dressent d'indomptables coursiers. Les cors, les fifres, les timballes retentissent à toutes les heures du jour. Le tambour bat, la trompette sonne : une escorte militaire avoit suivi le prince ; il passe en revue ses soldats ; il éprouve leurs armes, il exerce leur valeur, il les rassemble, il les harangue : tout est mouvement, agitation, tumulte à l'abbaye ; et le cloître pacifique est devenu citadelle guerrière.

La timide vierge d'Underlach ne comprend rien aux nouvelles scènes dont ses regards sont frappés : que signifient les nocturnes rassemblemens qu'elle a remarqués depuis l'arrivée du prince ? Pourquoi ces préparatifs de combats ? Quelles sont ces voix nombreuses qui souvent la nuit retentissent sous les voûtes souterraines du monastère ? D'où vient cette quantité d'armes secrètement amassées dans les salles basses de la tour principale ? Pourquoi ces mystérieuses sorties du prince à toutes les heures de la nuit ? Quelles sont ces dépêches qu'il reçoit si fréquemment ? Où vont tous ces courriers expédiés sur toutes les routes ? Que signifient les déguisemens de ses émissaires ? La tremblante Elodie pressent quelque événement étrange et funeste.

Le prince de Palzo n'avoit pu voir l'orpheline sans l'admirer : il n'a pu la connoître sans désirer de la séduire, et sa passion s'est ouvertement déclarée. Irritée de ses présomptueuses espérances, effrayée de son langage hardi, la fille de Saint-Maur se réfugie auprès de la comtesse, et n'ose un seul instant s'éloigner d'elle.

En quelle affreuse situation se trouve Elodie ! l'entrée du cloître est défendue par le prince au père Anselme dont il craint les conseils et l'influence : elle n'ose franchir les barrières de l'abbaye, gardées par les satellites de Palzo. Partout le prince suit ses pas : son amour n'a plus de retenue ; ses transports n'ont plus de frein ; et l'infortunée captive est au pouvoir d'un homme ambitieux et pervers, sur lequel l'honneur, la justice et les vertus n'ont jamais eu d'empire.

L'orpheline n'a plus d'espoir qu'en sa protectrice : mais la comtesse est dévouée au chef entreprenant dont elle aperçoit le front déjà ceint d'une couronne. Le prince lui a peint ses sentimens pour Elodie ; il lui a demandé la main de sa nièce adoptive. Sa nièce, un jour peut-être, seroit donc souveraine : la comtesse pourroit-elle hésiter un instant à combler les vœux de Palzo ! Flattée des offres généreuses du prince qui, par l'amour entraîné, daigne oublier la disproportion de l'alliance, elle a juré que l'orpheline seroit son épouse ; et ses ordres sont donnés pour que l'hymen désiré puisse être célébré le plus promptement possible.

Ferme dans ses résolutions, impérieuse en ses volontés, mais sous des dehors trompeurs voilant toujours sa secrète pensée, la comtesse un matin mande sa nièce auprès d'elle. Jamais sa voix n'avoit paru plus tendre ; jamais son sourire n'avoit semblé plus gracieux ; jamais ses manières n'avoient été plus caressantes.

Après une fastueuse énumération des titres et des possessions du prince de Palzo, après un récit détaillé des actions héroïques de sa vie, après un long éloge de ses vertus et de sa bienfaisance, la comtesse l'instruit des propositions flatteuses qu'il a daigné lui faire. Avec son éloquence accoutumée elle a fait ressortir les brillans avantages de l'union projetée : elle a peint avec enthousiasme l'amour passionné du prince ; et l'intime persuasion qu'Elodie sera heureuse, paroît le seul sentiment qui l'ait décidée en faveur de l'illustre guerrier. — « Aimable enfant ! dit-elle en terminant son discours, suivez à l'autel le prince de Palzo ; l'amour, les honneurs, la fortune et la gloire vont environner votre existence. Que je bénis le ciel qui me conduisit en ces lieux pour y assurer ainsi le bonheur d'une orpheline abandonnée ! Puissante par vos richesses, vous porterez l'abondance et la joie sous toutes les chaumières d'Underlach ; puissante par votre rang, vous serez l'orgueil et le soutien de votre famille ; puissante par vos charmes, vous serez l'ornement de la cour de Lorraine ; puissante par vos vertus, vous y ramènerez les mœurs pures de nos aïeux. Oh ! chère

Elodie ! qui sait si l'Eternel, appelant le héros qui vous adore aux plus hautes destinées, ne vous prépare point une couronne ! »

Malgré l'artifice de son discours, la comtesse Imberg n'a point ébranlé l'âme de l'orpheline : aucun tableau n'a pu la charmer ; aucune offre n'a pu l'éblouir. Celle qui jadis avoit eu le courage de résister à l'amour pur et généreux, aux prières touchantes du bel et magnanime Ecbert, pouvoit-elle être séduite par le pompeux dénombrement des titres et des richesses d'un ambitieux ! Calme sans froideur, ferme sans audace, la fille de Saint-Maur se lève avec dignité, et répond en ces mots : — « J'ignore, madame, la destinée que me réserve le ciel ; mais ce n'est point une couronne que j'ambitionne : l'éclat ne me paroît point le bonheur. Elevée dans l'obscurité, je ne me crois point appelée aux grandeurs de la terre ; et le voile des cloîtres conviendrait mieux à mon front que le diadème des souveraines. Je ne quitterai point les montagnes de l'Helvétie ; les dernières volontés de ma mère m'en font une loi. Daignez donc me permettre de refuser l'hymen glorieux qui m'est proposé. La reconnoissance est le seul sentiment que le prince de Palzo puisse attendre d'Elodie. »

Elle dit, et s'éloigne. La comtesse Imberg, confondue d'étonnement, a cherché vainement à la retenir ; mais rien ne saurait changer la résolution de l'amie de Palzo. Trop artificieuse pour laisser apercevoir sa fureur, elle se gardera bien d'irriter par la violence une âme dont elle a remarqué l'énergie. La comtesse a su dompter des esprits plus rebelles. L'épreuve de la douceur précédera l'essai de la force. Les fêtes, les hommages, les plaisirs, les séductions de l'amour et de la flatterie, vont de toutes parts assiéger le cœur de l'orpheline. Hélas ! la perfidie a mille sortes d'armes : l'innocence n'en a d'autres qu'elle-même.

L'heure du repas a sonné : Elodie rejoint la comtesse Imberg ; elle s'attend à ses reproches, à son courroux, à son indignation ; mais inébranlable en son refus, décidée à braver l'orage, sous un front calme et serein elle cache son trouble et sa douleur.

L'aimable sourire de la comtesse accueille la vierge d'Underlach. Son regard caressant cherche le sien avec tendresse. Aucun reproche, aucunes plaintes ne sortent de ses lèvres. Elle ne paroît tourmentée que de la crainte d'avoir pu affliger sa jeune amie. Ses expressions sont celles d'une mère inquiète sur la destinée de sa fille, et uniquement occupée de son bonheur. Le prince de Palzo, aussi tendre, mais plus respectueux, a cessé d'aborder Elodie avec cette confiance outrageante inconnue au véritable amour. Ses

attentions sont délicates, ses égards flatteurs, ses paroles réservées. La timide orpheline n'a plus à redouter sa présence ; et plusieurs fois son regard avec reconnoissance s'est tourné sur sa protectrice.

Il est nuit. En sa cellule retirée, assise auprès de sa fenêtre, la fille de Saint-Maur, peu disposée au repos, et tout à ses tristes réflexions, se rappelle Herstatt, et sent couler ses larmes. Jadis lui seul habitoit le monastère, et pour Elodie ce monastère sembloit rempli d'êtres chéris Aujourd'hui ce séjour antique recèle un peuple nombreux, et ce séjour n'est plus pour elle qu'un désert. Sur la cime lointaine des montagnes errent toutes ses pensées, se transporte toute son existence ; les rochers arides, du lac Morat s'offrent à sa vue comme enchantés. Ah ! pour vivifier l'univers pour contempler la nature à travers un prisme magique, que faut-il à l'homme jeté parmi les hommes ? un cœur qui réponde au sien. Il n'est de véritable isolé que l'insensible ; il n'est de vrai proscrit que l'oublié.

L'heure fuit. Tout à coup, sur un des rochers dominant la vallée, Elodie voit s'élever une flamme inconnue. Elle brille un instant, et s'éteint. Au sommet de la montagne opposée, aussitôt un feu semblable s'allume, et disparaît de même : ce sont des signaux qui se répondent. Le long du sentier tournant qui descend au pont du torrent, elle aperçoit une nombreuse troupe de montagnards armés s'enfoncer à la hâte au milieu des forêts. Où se forment ces ténébreuses réunions ? Quel chef rassemble ces hordes indisciplinées ?.... L'orpheline alarmée, ne pouvant plus se livrer au sommeil, appuyée contre les barreaux de sa fenêtre, ne cesse d'observer les mouvemens étranges qui se font remarquer sur les hauteurs du vallon, et les signaux nocturnes qui de loin en loin se répètent autour du monastère. A peine encore pointoit un rayon de l'aube. Un bruit tumultueux de voix, d'armes et de chevaux a frappé l'oreille d'Elodie. De nouveaux étrangers arrivent-ils au prieuré ? Sont-ce des courriers que reçoit ou fait partir le prince ? quelques dangers menacent-ils la contrée ? L'orpheline entr'ouvre doucement la porte de sa cellule, traverse légèrement le grand corridor du cloître, et, par une des hautes fenêtres de la façade du Midi, jette un regard furtif sur la grande cour de l'abbaye.

Armé de pied en cap, le prince de Palzo monte un coursier vigoureux. Il recouvre d'un manteau violet sa cotte de mailles et l'acier poli de sa cuirasse. De son casque noir il enlève le blanc panache. Point d'écharpe autour de sa taille. Point de décorations sur sa poitrine. Il baisse sa visière ;

et, sombre comme une nuit d'automne, de la grille du monastère il s'élance, suivi de quelques guerriers aussi mystérieux que leur chef.

Que peut conjecturer Elodie de la conduite extraordinaire de Palzo ! Nul doute qu'une vaste entreprise n'occupe la pensée de ce prince. Mais un complot ténébreux ne peut être que criminel. Ces courses nocturnes, ces déguisemens, ces signaux, ces rassemblemens ces correspondances, tout annonce d'horribles intrigues, de sourdes machinations. Une tempête se forme, elle va s'élever d'Underlach ; mais en quels lieux, sur quelles têtes éclatera sa noire fureur ? Si le monastère est le foyer de quelque rébellion, peut-être le monastère sera-t-il frappé par la foudre. La vengeance du Ciel exterminera sans doute les perfides ; mais la vallée peut devenir le théâtre des combats et du carnage ; et que deviendrait alors la douce vierge d'Underlach !

De sinistres pensées épouvantent son âme. Elle ne peut consulter Anselme : l'entrée de l'abbaye lui est interdite ; et elle-même y est prisonnière. Seule, elle est en ce moment sans guide et sans appui. Quel parti prendre ! A quelle puissance recourir ! — « Si j'allumois le fanal de la tour ! se dit secrètement l'orpheline. Si j'appelois le solitaire ! Mais lui même que pourroit-il faire ?... Les gardes du prince interdisent l'entrée du cloître à tous les étrangers. Guerrier téméraire, amant désespéré, l'homme du mont Sauvage seroit capable de forcer tous les passages, et de combattre lui seul tous les soldats de Palzo, pour leur arracher Elodie... Mais hélas ! peut-être succomberoit-il accablé par le nombre ; et j'aurois causé son trépas. »

Cette idée affreuse l'arrête. — « Attendons encore, dit-elle. Peut-être m'abandonné-je à des terreurs chimériques : la comtesse Imberg me traite comme sa fille ; le prince a changé de conduite envers moi ; nul danger pressant ne me menace encore ; n'exposons point la vie du Solitaire. Non, je n'allumerai le fanal de la tour qu'au moment des catastrophes, qu'aux jours du désespoir. »

Depuis long-temps la nièce d'Herstall, redoutant la rencontre de Palzo, n'avoit osé descendre aux jardins du monastère. L'aurore éclairait les cieux ; le prince s'étoit éloigné de la vallée ; sans crainte l'orpheline vole au pavillon rustique témoin des jeux de son enfance ; et, dans les souvenirs heureux du passé, elle cherche l'oubli momentané du présent.

Le pavillon dominoit les prairies d'Underlach. De loin Marceline a vu la fille de SaintMaur ; elle accourt à grands pas vers elle ; la porte du parc est

ouverte ; et Marceline est près d'Elodie.

— « Enfin, je vous revois ! s'écrie avec enthousiasme la sibylle du hameau : que d'événemens se sont passés depuis peu de jours dans notre canton solitaire ! Une voix prophétique s'est élevée du Cédron de notre vallée ; le monastère étoit jadis notre Sion ; le crime est aujourd'hui dans le sanctuaire : malheur au temple ! — O ciel ! que voulez vous dire ? dit la jeune fille effrayée. »

— « Blanche colombe, au-dessus de votre tête plane l'oiseau de proie ; il ouvre ses serres sanglantes.... Fuyez, s'il en est temps encore. — En quels lieux ?... — Sur la montagne : il n'est pas une de nos cabanes qui ne vous y offre un refuge assuré. — Qui m'y protégera ? — Le Ciel : il ne nous reste plus que ce secours. L'astre de nos vallons a disparu sous les nuages ; ici plus de port pour les naufragés ; plus de Gédéon pour foudroyer les Philistins. — Le Solitaire a donc quitté la contrée ? — Depuis le jour où fut sauvé Conrad. Fille de Saint-Maur, une vaste conspiration se trame en ces lieux. Les antres de la forêt retentissent d'accens rebelles. J'ai épié, j'ai écouté, j'ai entendu ; des montagnards abusés volent aux armes ; la Lorraine est menacée ; la France soudoie les révoltés ; le prince de Palzo est un traître, et la vallée d'Underlach un repaire.... Mais on pourrait nous observer, je vous laisse.... Oh ! ne vous endormez point au bord des précipices ! »

LIVRE VIII.

L'ASTRE du jour, comme un géant superbe, venoit d'apparaître sur l'horizon : pressant ses coursiers resplendissans, d'une nuée d'or et de pourpre, il versoit à grands flots sa lumière féconde. Tout à coup une musique éclatante et des chants guerriers retentissent au monastère. Elodie se lève, et portant ses regards du côté du parc, aperçoit les préparatifs d'une brillante fête. Au milieu du jardin, des arcs de triomphe se sont élevés, comme si l'eût commandé la baguette d'Armide. Sur la pelouse est un amphithéâtre de verdure, au dessus duquel s'enchainent suspendues des couronnes de lauriers et des guirlandes de roses. Ici se voit un temple dédié à la beauté ; là une grotte consacrée à l'amour : plus loin s'offre une salle de danse entourée des gradins d'un nombreux orchestre ; enfin partout s'entrelacent les chiffres, partout brillent les couleurs de la jeune vierge d'Underlach.

De sa fenêtre solitaire, Elodie contemple avec étonnement ces magnifiques apprêts. Des édifices enchanteurs, des tableaux pittoresques, des décorations magiques de toutes parts s'offrent à sa vue. En ce moment une troupe de jeunes chevaliers revêtus d'armures blanches, portant en lettres d'or sur des boucliers d'azur le nom d'Elodie couronné d'immortelles, s'avance vers la tourelle qu'habite la fille de Saint-Maur. Tous portent une écharpe bleue ; un ruban de cette couleur ceint habituellement la taille d'Elodie. Au pied de l'antique muraille les paladins s'arrêtent ; et d'une voix sonore qu'accompagnent des harpes guerrières, ils font entendre ces accens :

« Aux chants des fils de la Victoire
Lève-toi, vierge des vallons !
C'est sur la beauté que la gloire
Aime à réfléchir ses rayons.
Que loin de toi la foudre tonne,
Céleste aurore d'un beau jour !

Ton front est fait pour la couronne,
Comme ton cœur l'est pour l'amour.

Pourquoi vers les champs sanguinares
S'élance ce chef indompté ?
Qu'attend-il des palmes guerrières ?
Un sourire de la beauté.
Fille du ciel ! fleur d'innocence !
Que pour toi brille un nouveau jour !
Réponds !... la gloire et la vaillance
Ne demandent qu'un mot d'amour. »

La porte de la cellule s'ouvre, et la comtesse Imberg tendant ses bras à l'orpheline : — « Venez ! fille chérie, dit-elle, venez ! Le monastère et la vallée fêtent la vierge d'Underlach à l'anniversaire de sa naissance ; si cette journée est pour les montagnards celle de la reconnaissance, elle doit l'être pour moi plus encore : cette heureuse journée ne leur donna qu'une bienfaitrice ; ne m'a-t-elle pas donné une fille ? »

Reconnoissante de ces attentions flatteuses, de ce tendre langage, et surtout de l'expression touchante de sa voix, la fille de Saint-Maurpresse contre son cœur sa protectrice ; et pendant quelques instans une douce illusion lui a persuadé qu'en effet elle avoit trouvé une mère.

La comtesse l'entraîne doucement. Au fond de la grande galerie du monastère, sous un dais étoilé, s'offre un siège élevé qu'environnent des trophées d'armes. Conduite par sa bienfaitrice, l'orpheline a monté les degrés de cette espèce de trône ; et là, debout, immobile de surprise, elle semble Galatée entr'ouvrant sa paupière, sur le piédestal de l'Amour.

Soudain, couvert d'armes étincelantes d'or et de pierreries, le prince de Palzo se présente entouré d'une suite brillante de chevaliers, d'écuyers et de pages ; leurs écharpes, leurs bannières et leurs panaches sont bleus : ils s'avancent vers Elodie : bientôt toutes les lances, toutes les épées, tous les boucliers se baissent devant l'orpheline de l'abbaye ; et le prince de Palzo lui-même, mettant un genou en terre, dépose son glaive à ses pieds, tandis que les chantres guerriers répètent en chœur ce refrain :

« Que loin de toi la foudre tonne
Céleste aurore d'un beau jour !
Ton front est fait pour la couronne,
Comme ton cœur l'est pour l'amour. »

Alors paraissent au fond de la galerie les pâtres, les montagnards et les jeunes filles d'Underlach : vêtus de blanc et parés de rubans bleus, ils portent les offrandes du hameau, et couvrent les marches du trône de leurs corbeilles de fleurs et de fruits. La joie éclate sur leurs traits ; et la vierge du monastère verse des larmes d'attendrissement, tandis que le chœur villageois répète en partie, au bruit des instrumens militaires, le second refrain du chant guerrier :

« Fille du ciel, fleur printanière,
Que pour toi brille un nouveau jour !
Oh ! réponds... la vallée entière
Ne demande qu'un mot d'amour. »

Mais que de surprises sont préparées à l'orpheline ! Placée dans un char en forme de conque marine, au-dessus duquel s'élève un pavillon bleu, Elodie est traînée par les montagnards et les jeunes filles, vers l'amphithéâtre dressé sur la pelouse ; les chevaliers, les écuyers, les pages, forment le brillant cortège de la jeune nymphe ; et la musique guerrière précède la marche triomphale. Moins belle apparoissoit Cythérée, quand sous les bocages d'Amathonte, traînée par les tritons, escortée par les néréides, environnée par les amours, elle présidoit aux jeux de Mars.

Sur un balcon doré, la souveraine du vallon s'est assise. Quel spectacle vient frapper ses yeux ! un vaste cirque est devant elle : la barrière est ouverte ; et le cri belliqueux des tournois s'est fait entendre : « *Guerre aux héros ! amour aux dames !* »

Des chevaliers armés de toutes pièces s'élancent aux combats la visière baissée et la lance en arrêt. Leur vigueur, leur grâce, leur adresse charment la vierge d'Underlach. De leurs coups multipliés leurs écus retentissent, et de leurs glaives redoutables s'échappe une gerbe de feux.

La devise des combattans est la même : « *Amour et gloire.* » Au pied du balcon, les héros du tournoi, montés sur leurs nobles coursiers, inclinent leurs flottans étendards, et courbent leurs fronts valeureux aux pieds de la beauté. Ravie, émerveillée, la reine du carrousel sourit aux paladins triomphans. De ses blanches mains, et comme accoutumée à présider de semblables jeux, la nymphe gracieuse a détaché le casque des vainqueurs, posé la couronne sur leur tête, et distribué lès prix du courage. Vivement émue, jamais la fille de Saint-Maur n'avoit paru si belle. L'enthousiasme que lui ont inspiré ces luttes guerrières et cette fête chevaleresque, se peint sur son visage, et jette un nouvel éclat sur ses traits enchanteurs. Les transports qu'excite sa beauté, les hommages presque divins qui lui sont rendus, ces cris de vaillance et de gloire, ce beau ciel, ces bosquets enchantés, ces chants inspireurs, ces merveilles de l'art au milieu des merveilles de la nature, tout s'est réuni pour porter l'ivresse et le ravissement au fond de l'âme d'Elodie.

Un banquet splendide attend les héros de la fête. Sous une tente élevée au milieu des bosquets le festin est préparé. Des faisceaux d'armes servant de colonnes soutiennent une toile d'or tendue sous le feuillage ; des câbles d'azur en relèvent les festons, et des guirlandes fleuries en couronnent le cintre.

Tous les enchantemens, tous les plaisirs entourent l'orpheline. Vers le soir le repas est achevé. Elodie sort de la tente. En croira-t-elle ses yeux ? Aux derniers rayons du jour ont succédé d'éclatantes lumières. Tous les bosquets sont illuminés. Des feux de mille couleurs lancent sous la verdure leurs magiques rayons. Comme un globe enflammé le monastère s'élève orgueilleusement au-dessus des étoiles resplendissantes dont est semé le parc enchanté. L'onde paisible qui traverse les jardins, réfléchissant ces clartés éblouissantes, semble rouler sur la pelouse des nappes de cristal, des paillettes d'azur, de la poudre argentée, des perles et des diamans. Tous les rêves de l'Orient, tous les miracles de la féerie, tous les prodiges de la fable se réalisent pour Elodie.

De toutes parts se forment des danses ; de toutes parts retentissent des chants joyeux. Chaque arbre a sa dryade, chaque bocage a ses divinités. La comtesse un instant s'est éloignée de l'orpheline. Le prince de Palzo profite du trouble, du ravissement, de l'ivresse qu'éprouve-la jeune reine de la vallée. Il l'entraîne rapidement vers un bosquet écarté où s'élève le temple

de l'Hymen qu'environne un groupe de sylphides : il tombe à ses genoux, il s'écrie : — « Fille adorée, ouvre-moi ce temple ! »

Elodie lève les yeux vers l'édifice illuminé que lui montre le prince. Une divine mélodie s'y fait entendre. Il semble que les instrumens célestes y soient descendus sur les nuées, et que les harpes immortelles y soient touchées par les archanges.

« Approche, jeune déité !
Que nul prodige ne t'étonne !
L'éclat brillant qui t'environne,
Vaut-il l'éclat de ta beauté !...
L'art en vain t'offre une Idalie ;
Il n'est en cet heureux séjour
Et d'autre enchanteur que l'Amour.

Aux mortels impose ta loi,
Nouvelle reine de Cythère !
Commande à la nature entière,
Son plus bel ouvrage... c'est toi.
Monte au temple de la Victoire !
Viens ! laisse enfin parler ton cœur !
Le trône te promet la gloire,
L'Amour te promet le bonheur. »

Les chants ont cessé. La porte du temple s'ouvre, et l'éclat radieux de l'enceinte merveilleuse éblouit l'orpheline. Il en jaillit des éclairs comme du palais des météores promis aux filles de Fingal. Au fond du sanctuaire, porté sur des nuages de pourpre et d'azur, resplendit l'autel de l'Hymen ; à l'entour brûlent l'encens et les aromates en des cassolettes d'or. Semblable aux jeunes essaims de Cythère, du milieu de ces nues s'élance une foule d'amours : secouant leurs flambeaux étincelans, ils volent à la nouvelle Hébé, lui présentent la coupe de l'ambrosie, l'entourent d'une des ceintures de Flore, et doucement cherchent à l'attirer vers cette entrée de l'Olympe d'où s'exhalent tous les parfums de l'Arabie.

Le prince de Palzo est encore aux pieds d'Elodie, et quelque chose de plus éloquent encore que la prière parle par ses regards. L'orpheline se croit abusée par un songe, et cherche à rappeler ses esprits. Entraînée presque malgré elle par les séductions qui l'environnent, elle est au pied des degrés du temple, et le prince de Palzo va triompher.

L'autel de l'Hymen a fixé l'attention de l'orpheline ; les noms entrelacés d'Elodie et de Palzo y brillent en caractères lumineux. Quelle soudaine pensée a frappé son esprit ! Monter au temple est un consentement tacite aux vœux du prince ; approcher de l'autel est presque engager sa foi. Elle s'arrête... L'enchantement s'évanouit ; un frisson l'a saisie ; elle repousse les jeunes amours qui l'entraînent au palais trompeur ; elle se dégage des chaînes fleuries qui la retiennent, et recule effrayée jusqu'au fond du bocage.

Le prince s'est précipité vers elle ; il veut la ramener au temple : les tendres supplications de l'amour vont sortir de ses lèvres ; lorsque tout à coup un guerrier armé de pied en cap se présente à ses regards, lui remet un billet cacheté, salue silencieusement, et disparaît.

Furieux de cette apparition inattendue, le prince a saisi la lettre, et tressaille à la vue du cachet : il déchire avec précipitation l'enveloppe, parcourt la dépêche, et pâlit. Profitant d'une aussi favorable occasion, la fille de Saint-Maur s'échappe du bosquet, cherche de tous côtés la comtesse, la retrouve, et lui dérochant son trouble extrême, se félicite intérieurement d'avoir pu se soustraire aux dangers de la séduction, aux perfidies de la soirée.

Le prince a bientôt rejoint l'orpheline. Habile à dissimuler les émotions de son âme, il cache soigneusement le dépit secret qui le dévore. Il ne paroît nullement tourmenté du message pressé qu'il a reçu : son visage n'a conservé nulle trace d'inquiétude ni d'agitation : et près de la vierge d'Underlach, ses soins empressés, son langage, son amour, rien en lui ne paroît changé.

Mais tout est changé pour Elodie. Son ivresse est dissipée. Le prisme a perdu ses couleurs, et le jardin ses merveilles ; tout est désenchanté autour d'elle. Les projets du prince lui ont été dévoilés ; le but de sa fêle et de ses prestiges est connu. Elle se plaint d'une excessive fatigue ; les danses et les chants n'ont plus aucun charme pour elle. Nul tableau ne ravit ses sens. Son regard est devenu indifférent, sa voix triste et languissante. Elle attend impatiemment la fin de ces plaisirs qui commencent à lui être

insupportables ; et se retire enfin, heureuse de se dérober à des hommages qui désormais ne l'enivreront plus.

Vers le milieu du jour suivant, la fille de Saint-Maur se rend au salon de l'abbaye : la comtesse Imberg désire l'y entretenir seule quelques instans. Elodie prévoit le but de l'entrevue demandée ; elle pressent quelque nouvelle persécution ; et rassemblant toutes les forces de son âme, elle se dispose à lutter avec fermeté contre l'orage qui la menace.

La comtesse, ainsi que de coutume, ouvre ses bras à sa nièce ; et l'ayant fait asseoir auprès d'elle, de l'accent le plus tendre elle lui adresse ces paroles : — « Chargée par la Providence du soin de veiller sur l'orpheline d'Underlach, j'étois venue en ces contrées pour remplir la tâche qui m'étoit imposée ; mais au lieu d'un devoir à remplir, ici les jouissances les plus pures m'étoient réservées. Chère Elodie ! le Ciel m'avoit refusé un enfant, je sens au fond de mon cœur qu'enfin aujourd'hui il a exaucé mes prières. J'ai obtenu, je possède une fille, et je veux être entièrement sa mère : ma fortune est considérable, vous le savez ; eh bien, cette fortune sera la vôtre. C'est à vous que je destine mes richesses ; et c'est moi qui recevrai le don le plus précieux, si ma fille adoptive m'accorde son cœur en échange. »

Touchée de ce discours, la confiante Elodie se reproche en secret ses préventions contre celle dont l'affection et la générosité ne se démentent pas un instant ; elle alloit faire éclater sa reconnoissance, lorsque sa bienfaitrice continue en ces mots.

— « Fille bien aimée, mon devoir maintenant m'oblige à assurer votre existence, et à fixer votre rang dans le monde, avant que ma carrière soit achevée. Le prince de Palzo vous adore. Je ne vous parlerai ni de sa naissance illustre, ni de ses richesses immenses ; l'âme de mon Elodie est plus élevée que les grandeurs de la vie. De la hauteur où ses vertus l'ont placée, elle contemple comme à ses pieds les vains colosses de la terre. Ce n'est donc point la puissance de Palzo, ni l'éclat de sa gloire, mais c'est son âme que j'ai étudiée, c'est son attachement passionné, ce sont ses nobles sentimens qui ont déterminé mon choix en sa faveur Aimable orpheline ! son amour pour vos charmes va jusqu'au délire, son admiration pour vos vertus jusqu'à l'idolâtrie. A quelle auguste souveraine a-t-on offert de plus brillantes fêtes ? Quelle beauté reçut plus d'hommages éclatans ? Ah ! sans doute le cœur sensible de mon Elodie rend enfin justice au magnanime guerrier qui l'appelle au pied des saints autels. Le plus grand des héros de la Lorraine est seul digne, de la plus belle des vierges de la Suisse. »

La comtesse eut pu continuer plus longtemps encore l'éloge du prince de Palzo. Attendrie de ses caresses, pénétrée de ses bienfaits, mais désespérée de la persévérance de ses désirs, la fille de Saint-Maur ne songeoit point à l'interrompre. Craignant cependant qu'un trop long silence ne pût paroître une approbation muette, elle répond à là fin ces mots :

— « O ma mère ! puisque vous daignez m'accorder ce titre, comment vous exprimer ma reconnaissance et ma tendresse ! Vos bontés ont dépassé toutes les espérances de l'orpheline : jamais elles ne sortiront de sa mémoire ; mais hélas ! lui pardonneriez vous de nouveaux refus ? Les biens qu'Herstall m'a laissés suffisent pour assurer mon existence ; je n'en ambitionne point d'autres. Les richesses de la comtesse Imberg n'auraient eu d'autre valeur à mes yeux, si je les eusse acceptées, que celle d'être le don de l'amitié, d'être le présent d'une mère. Quant au prince de Palzo, trop jeune encore, ayant à peine eu le temps de le connoître, je ne puis répondre à son amour : mon cœur, qui ne saurait l'aimer, est du moins incapable de le tromper ; et je me sens indigne d'une alliance qui m'élèveroit à de trop hautes destinées. »

Dissimulant son dépit et sa fureur, la comtesse ne paroît nullement offensée de cette réponse. — Charmante Elodie, reprend elle, loin de moi la pensée de forcer vos sentimens et de contraindre vos volontés ! Selon le désir que vous venez d'exprimer, j'étois résolue à retarder l'union projetée, à attendre que le temps eût éclairé votre esprit, et la constance du prince attendri votre cœur. Plus vous auriez connu Palzo, plus vous l'auriez apprécié ; et l'amour lui seul eût commandé l'hymen. Mais tout retard est devenu impossible : le prince ne peut séjourner plus long-temps au monastère ; il est temps de vous révéler une partie de ses secrets. Ami du roi de France, et secondé par les cours du Nord, à la tête d'une armée belliqueuse, et prêt à envahir la Lorraine, Palzo se fraie en ce moment une route au trône. Avec lui, et pour lui combattrà Louis XI. Il ne m'est pas permis de m'expliquer davantage à ce sujet : sachez seulement qu'une dépêche importante reçue hier soir pendant la fête lui apprend que le voile qui couvre sa vaste entreprise commence à être soulevé par ses ennemis ; qu'il est temps d'exécuter ses immortels desseins, de frapper les coups terribles qu'il a préparés, et d'assurer un succès qui ne paroît pas douteux : tout délai ne peut plus être que funeste ; et la couronne attend le vainqueur.

« Le prince n'a donc plus un instant à perdre ; il faut qu'il quitte l'Helvétie, et qu'il vole où l'attend la gloire ; mais, amant passionné autant

que héros intrépide Palzo ne voudrait s'élancer aux champs de la victoire que paré du titre de votre époux. »

Elle dit : son langage perfide et ses révélations artificieuses ont produit sur l'orpheline un effet totalement contraire à celui qu'elle avoit attendu. La fille de Saint-Maur lui adresse ces paroles énergiques : — « Ma résolution vient d'être raffermie. Un diadème légitime n'eût point ébloui mes regards ; un trône usurpé me ferait horreur. La route ténébreuse des conspirations n'est point le chemin de la gloire ; et jamais un chef de rebelles ne sera l'époux d'Elodie. »

A ce discours, prononcé avec autant de dignité que d'assurance, la comtesse courroucée commande encore à sa fureur. Son front n'est que sévère, et sa voix n'est que solennelle.

— « Orpheline d'Underlach, dit-elle, les résolutions d'un enfant ne sont point des obstacles pour une mère. Puisque des paroles de tendresse et de persuasion n'ont aucun empire sur votre âme, puisque ni la puissance des bienfaits, ni les prières de l'amour ne peuvent ébranler vos refus, je dois aux mânes d'Herstall, je dois à ma dignité personnelle, je dois au Ciel qui vous a confiée à mes soins, l'inébranlable arrêt que je vois prononcer. Avant que trois fois l'aurore ait éclairé l'horizon, le prince de Palzo sera votre époux. »

Se levant à ces mots, sans attendre une réponse, la comtesse jette un regard de mépris et d'indignation sur l'orpheline, et se retire en ses appartemens.

Déjà s'exécutent les ordres de la comtesse. L'hymen d'Elodie et de Palzo est solennellement publié. Des tentures précieuses couvrent les murailles de l'antique chapelle. L'autel, chargé de nombreuses offrandes, est paré de riches flambeaux. Des vases brillans, des tapis somptueux décorent l'enceinte sacrée. De toutes parts on hâte les préparatifs de la cérémonie nuptiale. L'arrêt de la comtesse est irrévocable ; et le sort de l'orpheline est fixé sans retour.

Le moment fatal approche. Il n'est aucun moyen de fléchir la comtesse. Au pouvoir des tyrans qui l'observe l'infortunée captive voit couler les heures avec épouvante. C'en est fait ! le désespoir est dans son âme : elle allumera le fanal de la tour. Qui pourrait la secourir, si ce n'est l'homme des merveilles ?... Qui pourrait la sauver, si ce n'est le Solitaire ?...

De son manteau semé d'étoiles la nuit couvrait les célestes voûtes. Les montagnards, occupés dans la chapelle aux apprêts de l'odieux hyménée, depuis long-temps avoient quitté leurs travaux. Morphée a versé ses pavots-

sur le monastère. D'un pas léger, la vierge d'Underlach traverse le grand corridor de l'abbaye, et se dirige, une lampe à la main, vers l'escalier de la grande tour. Elle monte déjà ses degrés, lorsqu'un bruit sourd vient l'arrêter tout à coup. Plusieurs guerriers descendent du haut donjon. Ils prescrivent les ordres de leur maître à plusieurs montagnards messagers secrets des rebelles. Elodie va se trouver sur leur passage. Une porte basse donnant sur l'escalier s'offre à sa vue ; elle l'ouvre, et se réfugie sous une étroite et sombre galerie communiquant à la tourelle opposée.

Les guerriers marchent précipitamment. Ils parlent à voix basse aux montagnards, et sont eux-mêmes déguisés en villageois suisses. — ... « Oui, dit un des chefs, à la pointe du jour, qu'ils se rassemblent *au pic Terrible* ! — *Au pic Terrible...* ! répète un montagnard avec effroi. — Vos braves, interrompt le chef avec dédain, auroient-ils peur du fantôme sanglant ?... En ce cas, qu'ils se retirent de nos rangs ; il ne faut point au prince, des soldats que peut intimider une Ombre. — Mais le fantôme sanglant !... — C'est assez. Silence. Le prince a fixé le lieu du rassemblement. Il commande..... obéissez. »

Le montagnard murmure encore mais les voix se perdent dans l'éloignement. Les guerriers sont au pied de la tour ; l'orpheline n'entend plus le bruit de leurs pas. De sa retraite obscure elle sort avec précaution, et poursuit sa marche sans obstacle. — Pourquoi ce nouveau rassemblement de rebelles ? se dit Elodie ; l'orage est-il au moment d'éclater ? Mais c'est après demain que Palzo prétend me traîner à l'autel. Ah ! sans doute il m'a choisie pour première victime, et le flambeau funèbre de l'hymen doit s'allumer avant les torches sanglantes de la guerre. Hâtons-nous ! que le fanal brille. »

Elle dit ; et la nouvelle Héro, montée sur la plate-forme de la tour, seule, au pied du phare, appelle un autre Léandre. Déjà la clarté du fanal perce au loin l'obscurité des nuits, Le ciel étoit pur, le temps étoit calme, les étoiles scintilloient au firmament ; et seuls, de légers zéphyrs agitoient le voile d'Elodie. Contre le phare protecteur, la vierge d'Underlach tombe à genoux ; et, l'œil fixé sur les montagnes du lac Morat, elle s'écrie d'une voix plaintive : — « Solitaire ! Elodie t'appelle »

Et accoutumée aux prodiges de l'homme du mont Sauvage, se persuadant qu'il a pu l'entendre, elle écoute si les soupirs de la brise nocturne ne lui portent point une réponse.

Telle qu'une ombre heureuse, Elodie prosternée, un instant demeure immobile ; ses voiles transparens donnent une forme aérienne à sa personne céleste. Comme une étoile de la nuit, elle apparaît sur la tour, inconnue et silencieuse : ou plutôt, blanche, mélancolique, et, par le phare éclairée, comme l'espérance fugitive et fantastique, elle semble une pâle vapeur d'où s'échappe un rayon des cieux.

L'amante de l'Erèbe et la mère des Songes avoit achevé la moitié de sa course ténébreuse lorsque Elodie, quittant la plate-forme de la tour, redescend vers sa cellule sans bruit et sans obstacle. Elle essaie de se livrer au repos ; vains efforts ! le sommeil fuit de sa paupière ; et, sur sa couche brûlante, s'étendent à ses côtés la douleur, l'inquiétude, la crainte et l'insomnie.

L'aube orientale avoit à peine argenté l'horizon. L'orpheline, accablée de lassitude, ne peut commander à ses sens agités : elle se lève : la prière est la seule ressource du malheur. Avant que l'aurore ait éveillé les habitans du monastère, Elodie s'est rendue à la chapelle ; là toujours, quelles que puissent être ses souffrances, les consolations arrivent à son cœur. Baume sauveur des plaies de l'âme, la prière est le fil sacré qui lie la terre au ciel : par elle, de l'immortelle demeure, peut descendre sur les humains le souffle divin du grand inconnu.

Cinq fois l'horloge de l'abbaye avoit sonné l'heure nocturne depuis qu'Elodie avoit quitté le fanal de la tour. Du pied des autels elle a dirigé ses pas au caveau solitaire où repose la dépouille mortelle de sa mère. Des lampes funéraires y brûlent nuit et jour ; et leurs pâles lueurs éclairent seules le monument funèbre. Appuyée contre l'urne des tombeaux, la vierge d'Underlach s'élevoit en esprit vers le divin séjour, d'où sans doute en ce moment la contemploit sa mère, lorsqu'un léger bruit attire son attention. Au fond du caveau s'ouvre une porte souterraine jusqu'à ce jour inconnue à l'orpheline, et l'homme du mont Sauvage apparaît à sa vue.

Il est armé de toutes pièces. Un casque bronzé qu'ombragent des plumes noires couvrent ce front martial, qui jadis aux lauriers fut accoutumé sans doute. Un glaive étincelle en sa main ; une colle de mailles ceint sa taille robuste ; un baudrier noir lui sert d'écharpe : et terrible assaillant, comme Pyrrhus au mausolée d'Achille, comme Oresle au palais d'Egiste, comme Arsace au tombeau de Ninus, il semble aux vengeances appelé.

La fille de Saint-Maur n'a pu retenir un cri de surprise et de joie. — « Vous voilà ! dit-elle avec transport en s'élançant vers lui. Ah ! le Ciel

protège Elodie ; déjà ma prière est exaucée. » Puis, confuse de ce premier mouvement, elle baisse les yeux et rougit.

— « Elodie m'appelle, répond le Solitaire, quel ordre a-t-elle à me donner ? » Son maintien est grave et sévère, son accent est lugubre, son regard est sombre, son langage est glacial.. La vierge intimidée le regarde avec surprise. Quel changement sur ses traits altérés par la souffrance ! Morne, abattu, le Solitaire semble porter la vie comme un faideau, dont il sent avec fureur qu'il ne pourra se décharger que par un violent effort, une résolution désespérée. Sa parole est brève, son visage pâle est farouche. L'expression de sa physionomie est parfois celle de l'égarement ; et cependant, auprès d'Elodie, quelque chose de tendre et de soumis perce à travers l'enveloppe menaçante qui le recouvre.

— « Quel ordre ai-je à vous donner ! répète Elodie de l'accent le plus doux. Ai-je donc le droit de vous donner des ordres ! » — « Parlez ! répond l'homme du mont Sauvage. Que A'ous ayez le droit ou non de m'ordonner, je suis prêt à vous obéir. Vous m'avez fait trahir tous mes sermens : pour vous j'ai repris ces armes guerrières que j'avois juré de ne plus revêtir ; pour vous j'ai retiré du fourreau ce glaive que j'avois rejeté pour jamais avec horreur ; et pour vous encore, je sens battre ce cœur que je m'étois promis de rendre insensible et glacé. »

En prononçant ces mots, la voix du Solitaire avoit perdu graduellement de son âpreté. — « Elodie, poursuit-il, répondez-moi : Pourquoi m'avez vous appelé près de vous ? — Cette chapelle, dit l'orpheline, est parée pour l'hymen d'Elodie et de Palzo, et vous me demandez pourquoi je vous appelle ! »

A cette réponse, le guerrier passionné agite avec impétuosité son glaive : sa fougue indomptable l'emporte sur sa raison : de sinistres lueurs éclairent son visage ; furieux, et comme en démence : — Encore du sang ! s'écrie-t-il ; ce fer n'en a donc point assez versé !... Me »nez-moi vers Palzo. — Grand Dieu ! dit la vierge d'Underlach épouvantée, qu'allez-vous faire ! »

Tremblante, éplorée, cherchant à le retenir, elle a saisi sa main, et la presse entre les siennes. L'homme inconcevable tressaille.... Ce contact magique a soudain changé tout son être. Il porte Ivolontairement à ses lèvres la main adorée qui l'arrête. Le feu qui coule dans ses veines n'est plus celui de la rage ; et le lion du désert a perdu sa férocité.

— « Pardonnez ! reprend-il avec calme. Au nom de Palzo, au nom du présomptueux qui ose aspirer votre main, un mouvement de courroux et

d'indignation que je n'ai pu réprimer, a troublé mes esprits : dissipez vos alarmes. Le perfide sera frappé, mais il ne doit point tomber sous mes coups : le traître périra, mais le spectacle de son supplice ne doit point vous être offert.

« Chère Elodie, continue-t-il, même avant que la clarté du fanal n'eût imploré mon secours, j'avois tout préparé pour vous soustraire au pouvoir de vos tyrans. Je veillois sur vos destinées. J'avois prévu le coup qui vous menace : Palzo ne sera point votre époux. — Et qui donc éteindra les flambeaux de l'hymen ? s'écrie la fille de Saint-Maur. — Moi. — Vous ! de grâce, oh ! n'exposez point vos jours ! — Nul sang ne coulera. Je ne quitterai point la montagne. — Et qui donc alors viendra me sauver ? — Les envoyés du Solitaire. — Et vous me promettez, répète vivement Elodie, vous me jurez de ne point compromettre votre vie ? »

Au doux accent de l'orpheline, au vif intérêt qu'elle lui témoigne, à sa tendre prière, le Solitaire, fortement ému, cherche à dissimuler son agitation : osant à peine la regarder, à la hâte il prononce ces mots : — « Par un passage souterrain connu de moi seul, par ce caveau secret, j'étois certain de m'introduire dans le monastère. Armé, de crainte d'être aperçu et surpris, j'avois l'espérance de parvenir sans obstacle jusqu'à vous : un pressentiment secret me l'avoit annoncé certain de vos inquiétudes, je venois les dissiper. Encore une fois, ne redoutez point » un hymen qui ne s'accomplira jamais. J'ai rempli mes promesses Vous avez imploré mon appui, vous serez secourue ; vous avez compté sur mon dévouement, vous serez sauvée. »

Il dit ; et par la porte secrète du caveau est prêt à disparaître. — « Arrêtez ! s'écrie Elodie ; quoi ! déjà !.... »

Le Solitaire revient vers elle. — « Vous m'avez repoussé jadis, lui dit-il, pourquoi me retenir aujourd'hui ?.... O vous dont je porte en tous lieux le souvenir et l'image, comme le vent impétueux porte le nuage et la tempête ! n'aurez-vous jamais pitié de moi ! Puis, n'étant plus le maître de se contraindre, brusquement il tombe à ses genoux. — Qu'ai-je dit ! toi me plaindre !... Non : tu as raison : je ne suis point digne de pitié : ferme l'oreille à mes gémissemens : je suis un insensé, je t'adore, hélas ! et mon amour est la seule vertu que j'aie sauvée de mon naufrage. Angélique beauté ! ta main en pressant la mienne en a-t-elle effacé les souillures !... Ta présence semble purifier l'air que je respire, mais ton regard peut-il m'absoudre !.... Infortuné ! loin de toi, comme rayé du livre de vie, je n'erre

qu'au sein des ténèbres et n'implore que le néant... Elodie, tu pleures !... Ah ! je le vois !... mes souffrances te touchent... Mon incompréhensible destinée t'intéresse... Tu ne saurais plus me repousser !... Achève donc ton ouvrage, que ton cœur me justifie ! et le Ciel me pardonnera. Aime ! et je serai sauvé. — Vous le serez, ... a répondu Elodie attendrie et subjuguée. — Eh bien ! interrompt l'homme du mont Sauvage avec passion : eh bien ! jure donc ici de n'être jamais qu'à moi ! — Sur cette tombe ?... dit l'orpheline reculant effrayée. — Qu'importe ! répond le Solitaire avec véhémence : la mort est aussi sacrée que la vie, et je suis l'homme des tombeaux. »

La vierge d'Underlach cède à l'ascendant irrésistible du guerrier : comme sur un autel d'hyménéc, elle lève sa main au-dessus de l'urne cinéraire ; et sous la voûte sépulcrale, à la clarté des lampes funèbres, d'une voix solennelle, elle a proféré ce serment : — Je jure de n'être jamais qu'à lui. »

— « Et moi, s'écrie le Solitaire, je n'aurai d'autre épouse qu'Elodie. Oui, Elodie ou la mort ! le ciel ou les enfers ! »

En ce moment la grosse cloche de l'abbaye a fait entendre un son lugubre semblable au glas des derniers soupirs. Elodie épouvantée a senti son sang s'arrêter dans ses veines. Une sueur froide mouille son front ; elle laisse tomber sa tête sur l'épaule du Solitaire. — Grand Dieu ! dit-elle, avec égarement, quelle est cette voix effrayante ? qu'a-t-elle prononcé ? est-ce la bénédiction nuptiale ? »

Les longs tintemens de la cloche se sont de nouveau fait entendre. L'orpheline a repris ses sens. C'est l'heure des premières prières ; et chaque matin au lever de l'aurore les mêmes sons éveillent la vallée.

— « Séparons nous, s'écrie Elodie. »

Et, je tant sur le Solitaire un regard d'amour, de tristesse et de regret, elle s'élance hors du caveau, referme la porte souterraine, et s'éloigne de la chapelle.

LIVRE IX.

LE premier rayon de l'aurore avoit à peine éclairé les cieux, que le prince de Palzo, suivi d'une escorte nombreuse, porte ses pas au pic Terrible où doivent se rassembler les rebelles. Sur son visage soucieux se peint l'inquiétude : ses paroles sont brusques : son regard est impatient. Le jour décisif approche ; et quelque fermeté que déploie un chef de conjurés, souvent pour lui le calme de la réflexion, qui devance l'horreur de la tempête, est semblable en quelque sorte à l'agonie qui précède l'heure suprême.

Le prince est au pied du pic Terrible : son front a repris sa tranquille assurance et son imposante sévérité. Politique habile, il sait se commander à lui-même ; et du vernis de l'audace il a recouvert l'anxiété secrète qui le dévore. Plusieurs chefs des factieux l'attendent : mais, ainsi que l'avoient prévu leurs messagers à l'abbaye, les montagnards armés que Palzo devoit passer en revue sur ces bords écartés, ont refusé de se rendre au pic Terrible. Les superstitieux habitans de la contrée, dans les champs du carnage s'élanceroient avec intrépidité à la mort la plus certaine, et n'oseraient approcher du pic au sommet duquel apparoît le fantôme sanglant ; leur bravoure indomptée ne s'étonne d'aucun danger réel, et s'évanouit devant toute apparence surnaturelle.

Le mécontentement du prince est extrême : tout retard est funeste ; il cache néanmoins ses alarmes ; et, s'entourant des principaux conspirateurs, il leur montre une nouvelle lettre des ministres de France, lui renouvelant toutes les promesses de Louis XI. Il leur annonce en outre qu'une partie des troupes lorraines n'attend que son signal pour se révolter contre René, se ranger sous ses drapeaux, et lui ouvrir les portes de Nancy.

D'après le plan des conjurés, tout le midi de la Lorraine, à partir d'Epinal, doit former une province séparée, dont la frontière s'étendra jusqu'au canton de Morat, et dont la souveraineté sera donnée à Palzo. Nancy, Lunéville, Metz, le Barrois et tout le reste des Etats de René seront réunis à la France. Sitôt que l'étendard de la révolte aura été levé, l'armée de Louis XI se portera à la rencontre de Palzo ; et d'Epinal leurs troupes réunies marcheront sur Nancy.

Après une éloquente harangue du prince, un nouvel enthousiasme s'est emparé du cœur de tous les chefs révoltés. Le serment de fidélité est de nouveau répété par eux avec transport. Palzo sourit à leurs bruyantes acclamations, et leur donne l'ordre de réunir dans trois jours, au milieu de la nuit, tous leurs soldats armés en cette même plaine de Morat où les Suisses triomphèrent des Bourguignons. De ce lieu de rassemblement général ils se dirigeront aussitôt vers Epinal, où les troupes lorraines et françaises viendront se joindre à eux.

Le plan de la conspiration définitivement arrêté, les chefs se séparent : depuis longtemps l'aurore sombre et voilée s'éloit levée au-dessus des montagnes. Le ciel s'est couvert de nuages : le prince reprend la route de l'abbaye. Au milieu de la forêt il interrompt sa marche ; il confie différens messages importants aux divers guerriers qui le suivent ; et seul il redescend vers la vallée.

Plongé dans de sombres rêveries, Palzo laisse flotter les rênes de son coursier, qui, bientôt s'écartant de la route frayée, le conduit au hasard à travers les sapins et les rochers. Tout à coup le cheval s'arrête, et cette interruption de mouvement a rappelé le prince à lui-même. Il s'aperçoit qu'il s'est égaré : un ravin profond est devant lui ; sans réfléchir au danger, il a violemment pressé les flancs de son coursier : l'animal fougueux s'élance vers l'autre rive ; mais un de ses pieds de derrière s'est embarrassé dans une racine d'arbre, et Palzo tombe précipité jusqu'au fond du large fossé.

Blessé, il se relève ; ses vêtements sont déchirés, mais ses contusions sont légères. S'accrochant aux buissons et aux rochers, il parvient avec effort à sortir du ravin : inutilement il voudrait en retirer son coursier ; il se voit forcé de l'abandonner, et lentement il se traîne à pied du côté du monastère.

Ensanglanté, meurtri, cherchant à retrouver sa route, il erre à l'aventure au sein de la forêt : épuisé de fatigue il s'arrête au bord d'un large précipice qui lui ferme le passage, et au fond duquel il entend mugir le torrent. Le prince, pour reprendre ses forces, s'assied un instant sur la roche escarpée, d'où son fils cherche à mesurer la profondeur de l'abîme ; mais d'épaisses ténèbres la lui cachent ; il n'entend que les eaux qui, bouillonnant parmi les rochers, se précipitent en grondant sous des voûtes cavernueuses. Soudain du centre obscur de ce vaste gouffre jusqu'à lui s'élève une voix humaine. Un chant infernal est parti des entrailles de la terre. Sont-ce les prophéties de

l'abîme ?... Est-ce l'accent du prince des ténèbres ?... Palzo distingue ces paroles

« Vil révolté ! traître odieux !
Ta noire trame est découverte.
Haï de la terre et des cieux,
Palzo, tu marches à ta perte.
Saisi par l'homme des exploits,
Ah ! souvent le sceptre des rois,
A dévoré la main du crime.
Contre Palzo monte la voix
Du noir abîme.

De l'hymen tu parcs l'autel
Elodie est en ta puissance.
Mais ignores-tu que le Ciel
Souvent protégea l'innocence !
A l'autel te donnant sa main,
Auprès de toi, prince inhumain,
Qu'auroient aux yeux de ta victime
Eclairé les flambeaux d'hymen ?
Un noir abîme.

Ton heure sonne... repens-toi,
Aux cieux élève ta prière ;
Sur ton front, de la mort je voi
S'avancer la faux sanguinaire.
Qui dicta ton arrêt ?... Le Ciel.
Qui t'a réprouvé ?... L'Eternel.
Qui t'inspira ?... Le dieu du crime.
Qui t'adresse un dernier appel ?
Le noir abîme. »

Le prince est demeuré glacé d'horreur ; un tremblement général l'a saisi ; son œil effaré fixe l'effroyable précipice, d'où peut-être va s'élancer quelque spectre menaçant : son visage se décompose, son sang se glace, ses dents se choquent, ses cheveux se hérissent, de son front coule une froide sueur. Un cri rauque s'échappe de sa poitrine ; et ses traits livides portent l'empreinte de l'égarement.

Cependant un morne silence a succédé au chant funeste de l'abîme ; chancelant, éperdu, Palzo se lève ; il fuit l'épouvantable bord où son arrêt vient d'être prononcé : hors de lui même, il gravit les plus dangereux rochers, traverse les plus épais taillis, franchit les plus larges ravins, et se retrouve enfin dans la vallée.

Là, l'air frais du matin vient ranimer ses sens, apaise le désordre de ses esprits, et rétablit la circulation de son sang. Il respire enfin ; mais ses yeux sont hagards, sa tête est brûlante, et ses genoux tremblans le soutiennent à peine.

Rentré au monastère, le prince, retiré dans ses appartemens, se soustrait à tous les regards ; et par degrés l'impression terrible du chant infernal s'affoiblit en sa pensée. Peut-être les cris partis de l'abîme ne sont point surnaturels ; quelque chemin détourné taillé dans le roc, et descendant jusqu'au fond du gouffre, a pu cacher un inconnu mais cet inconnu ne peut être qu'un ennemi ; et l'événement, surnaturel ou non, n'en est pas moins d'un funeste présage.

Le prince a quitté ses vêtemens ensanglantés ; ses blessures sont légères, il en dérobe jusqu'aux moindres traces ; et d'un front calme et serein, il se rend auprès de la comtesse Imberg.

Dans le grand salon de l'abbaye viennent d'être déposés les riches présens de l'hymen, venus de Nancy, et qu'attendoit impatiemment Palzo. Les plus magnifiques dons de l'opulence, les plus riches travaux de l'art sont pompeusement étalés parla comtesse aux yeux de l'orpheline : mais la fille de Saint-Maur laisse tomber négligemment ses regards sur les parures éblouissantes et les pierreries précieuses qui lui sont présentées. Rien ne l'étonne, rien ne la charme ; et comme simple spectatrice d'une fête sans intérêt, comme une assistante à un hymen étranger, elle examine avec la curiosité de l'indifférence les magnificences que lui offre l'amour.

La comtesse observait Elodie. La froideur glaciale de ses réponses, ses regards distraits, son sourire presque ironique, son calme dédaigneux ont confondu toutes ses pensées. Nul trouble, nulle inquiétude n'agitent

l'orpheline. Impassible et silencieuse, elle ne témoigne ni surprise, ni gaieté, ni tristesse ; et, malgré sa profonde connoissance du cœur humain, la comtesse, ne pouvant rien comprendre à l'étrange conduite de sa nièce, n'a pu rien démêler de ses sentimens inconnus ni de ses pensées secrètes.

La journée s'est écoulée sans aucun événement remarquable. Que de fois les yeux de l'orpheline ont fixé les montagnes de Morat !... Que de fois ils ont cherché sur la route de l'abbaye *les envoyés du Solitaire* ! Le secours promis n'arrive point ; et cependant le jour suivant doit éclairer l'hymen fatal.

La nuit couvre l'hémisphère. Le prince de Palzo paroît au comble du bonheur. Enfin ses vœux vont être comblés... Avec quelle impatience il attend l'aurore nouvelle !... Le calme de l'orpheline lui semble d'un favorable augure ; et sans la prophétie de l'abîme, son cœur ivre d'espérance et de joie, ne se livrerait qu'à l'amour.

Ne pouvant douter des promesses de l'homme du mont Sauvage, la confiante Elodie s'est endormie profondément en sa paisible retraite, et ne s'éveille qu'au premier rayon du jour. Quel bruit s'est fait entendre à son oreille ! quel tumulte ! quels cris confus ! Elle s'élance à sa fenêtre Qu'aperçoit-elle ! de tous côtés le monastère est cerné par de nombreux soldats. L'étendard du duc de Lorraine flotte au sommet des tours. Attaqués à l'improviste, les gardes de Palzo sont désarmés et captifs. Sans combat les troupes de René se sont emparées de tous les postes, de toutes les issues de l'abbaye ; et comme une citadelle de guerre enlevée par surprise, le monastère est au pouvoir d'un nouveau maître.

Eperdue, égarée, la comtesse Imberg se présente aux yeux de l'orpheline. Le désespoir est dans son âme ; la terreur est sur son front ; et c'est maintenant la protectrice qui implore la protégée.

Au nom du duc de Lorraine, Palzo vient d'être arrêté comme coupable de haute trahison. Ses mains sont chargées de fers. Il a été jeté dans les cachots de l'abbaye par ordre du chef des guerriers de René ; et ce chef est le comte de Norindall.

L'amie, la confidente du prince de Palzo, sans doute sera compromise dans la conspiration découverte : peut-être comme complice va-t-elle être arrêtée ! La comtesse n'ignore point l'amour d'Ecbert pour Elodie : cet amour peut la sauver des malheurs qui la menacent. Elle se réfugie auprès de la vierge d'Underlach.

Touchée du désespoir de la comtesse, la sensible Elodie, oubliant ses persécutions et sa cruauté, ne songe qu'à dissiper ses alarmes. De l'accent du repentir et de la tendresse, l'artificieuse amie de Palzo s'est écriée : — « Le perfide ! comme il m'a trompée !... J'allois lui sacrifier ma fille ! j'allois unir mon Elodie à un chef de rebelles !... Impliquée dans la plus affreuse conspiration, peut-être périrai-je ; ma crédulité mérite un châtement terrible. Je dois paraître coupable ; mais, fille bien-aimée ! je ne me reproche que d'avoir voulu contraindre votre cœur ; un jour de plus, et vous étiez la victime de ma tyrannie !... Oh ! que René me plonge dans les cachots, que la terre entière me condamne, mais qu'Elodie me pardonne, et sans regrets je subirai mon sort. »

Son accent paroît celui de la vérité. L'innocence est crédule ; la fille de Saint-Maur rassure sa protectrice, et descend à la hâte auprès du comte de Norindall.

Ecbert attendoit Elodie. Malgré ses efforts pour se vaincre, et ses combats intérieurs pour cacher ses sentimens, le noble comte de Norindall, que mille souvenirs accablent, se trouble à la vue de l'orpheline. Il lui expose le but de son voyage ; il lui détaille la vaste conspiration dont les preuves authentiques ont été remises entre les mains du duc de Lorraine, et termine en ces mots son récit : — Le prince de Palzo, chef des conjurés, est chargé de fers. Le gouvernement suisse a permis son arrestation en ses Etats. Par un conseil de guerre, Palzo sera jugé à Nancy. Une mort honteuse l'attend : ses complices en Lorraine sont en ce moment arrêtés ; et le supplice du chef servira d'exemple aux rebelles. — Noble chevalier ! dit Elodie, mais qui donc a pu dévoiler à votre souverain la trame de Palzo ? — Qui ?... répond Ecbert : le Solitaire. — Et comment lui-même a-t-il découvert le complot, comment l'a-t-il pu révéler au duc de Lorraine ? — Eh ! qu'importe, s'écrie Ecbert, par quels moyens il ait déjoué le crime !... Il a réussi, c'est assez. L'homme du mont Sauvage étoit né pour étonner la terre. Aujourd'hui même encore, qu'il dise un mot, et ce mot peut changer le sort de l'Europe. Qu'il s'élance de la montagne, il peut surprendre l'univers. »

— « Lui ! interrompt Elodie ; ô Ciel ! expliquez-vous ! »

Sans répondre à ces mots, et regardant les somptueux présens du prince exposés encore autour de la grande salle du monastère : — « Ce matin, dit Ecbert en poussant un profond soupir, ce matin même, Palzo devoit vous conduire à l'autel. L'infortuné ! que je le plains ! »

Puis soulevant un voile d'un travail inestimable, surmonté d'un diadème de fleurs : « — Jamais, poursuit-il avec amertume, jamais sur le front d'une épouse ma main n'attachera le bandeau nuptial. Le souffle brûlant du malheur a éteint pour moi les flambeaux de l'hymen, comme il a séché les guirlandes de l'amour. — Et la sœur du duc de Lorraine ?.... reprend l'orpheline d'une voix timide. — Après vous avoir aimée, interrompt Ecbert avec passion, ce cœur eût-il pu battre pour une autre !... La froide ambition remplace-t-elle l'ardent amour !... Tombé aux pieds de son souverain, Ecbert lui a ouvert son âme tout entière : René lui a pardonné ses refus ; et la sœur du duc de Lorraine est l'heureuse épouse d'un prince de l'Allemagne. »

Emue jusqu'au fond de l'âme, Elodie craint de rencontrer le regard touchant du magnanime guerrier. — « Comte de Norindall ! dit-elle, je vous dois aujourd'hui plus que la vie, votre secours — Vous ne me devez rien, interrompt vivement Ecbert ; vous devez tout au Solitaire. »

— « Homme généreux ! vous refusez ma reconnaissance !... — Cruelle ! n'avez vous pas refusé mon amour ! »

Alors changeant d'entretien, la vierge d'Underlach hasarde un mot sur la comtesse Imberg. D'après les ordres de René, l'amie de Palzo sera conduite à Nancy pour y être interrogée. Elodie plaide avec chaleur la cause de sa protectrice ; et le comte de Norindall lui promet sa puissante intercession auprès du prince de Lorraine.

Ecbert doit, dès le lendemain, quitter la Suisse : l'orpheline demeurera-t-elle au monastère, lorsqu'à Nancy sa présence et ses prières pourroient contribuer à sauver la comtesse ?... Abandonnera-t-elle dans son malheur celle qui, dans sa prospérité, entreprit un long et pénible voyage pour venir lui servir de mère ?.... Non, l'honneur lui commande un généreux dévouement : mais, hélas, il faut s'éloigner du Solitaire ! Comment se séparer de son puissant protecteur ! comment fuir ainsi l'être auquel est attachée sa destinée ! Grand Dieu ! quels violens combats se livrent en son cœur ! quels tourmens affreux déchirent son âme !

Le devoir l'emporte enfin sur l'amour : c'en est fait, Elodie ne quittera point la protectrice que lui choisit Herstatt, tant que les périls et l'adversité menaceront sa vie ; mais, la comtesse, redevenue libre et fortunée, la douce fille de l'Helvétie reviendra terminer ses jours au monastère d'Underlach.

Instruit des dernières résolutions d'Elodie, le comte de Norindall songe avec une secrète joie qu'il va devenir son guide, son défenseur, et que de

long-temps il ne sera séparé d'elle.

Retournée auprès de l'ami de Palzo, l'orpheline lui répète les promesses d'Ecbert : elle lui communique les projets qu'elle a formés de quitter momentanément l'abbaye ; et la reconnoissance de la comtesse éclate en vifs transports.

L'entrée du cloître n'est plus interdite aux habitans de la vallée ; le père Anselme est auprès de sa jeune amie : ravi de la voir échappée à tout danger. — En révélant la conspiration, dit le vieux pasteur, qui donc a pu vous délivrer de votre affreuse captivité ? — Le bienfaiteur de nos vallons, le Solitaire. — Encore le Solitaire ! s'écrie Anselme, et l'expression de son visage est celle du chagrin.

— « Elodie ! poursuit-il vivement : depuis l'arrivée du perfide Palzo dans ces contrées, avez-vous revu l'homme du mont Sauvage ? — Oui, répond en rougissant la jeune fille ingénue. — En ce lieu qui l'appeloit ? — Elodie : — Pour vous défendre ? — Pour me sauver. »

Anselme, garde un instant le silence. — « Ma fille, continue-t-il, en la regardant attentivement, répondez avec sincérité : le Solitaire vous a-t-il jamais parlé d'amour ? A cette question faite d'un ton sévère : — Mon père, répond Elodie, levant sur Anselme un regard plein de tendresse et de douceur, lui seroit-il défendu d'aimer ? »

Anselme éprouve une vive agitation : cette réponse ne peut lui paroître douteuse. — « Dieu puissant ! dit le pasteur, que ta volonté s'accomplisse !... »

La vierge d'Underlach alors annonce au vieillard la détermination qu'elle a prise d'accompagner à Nancy la comtesse Imberg, de la défendre auprès de ses juges, et de revenir ensuite en Helvétie. Quoique le pasteur d'Underlach condamne en sa pensée la coupable amie de Palzo, il ne peut qu'applaudir aux généreux sentimens de l'orpheline. Ce voyage en outre la sépare du Solitaire, du moins pour un temps. Quelque puissant chevalier de la cour de Lorraine ne pourroit-il faire oublier l'inconnu de la montagne ! Le Ciel peut-être appelle à Nancy la fille de Saint-Maur pour y fixer sa destinée. Anselme approuve son départ, et lui fait ses tendres adieux.

Pendant ses préparatifs de voyage, Elodie n'avoit point senti son courage fléchir ; mais, au moment de quitter l'abbaye, il semble prêt à l'abandonner. — « Vallon chéri ! s'écrie l'orpheline, je vais donc m'éloigner de toi : plante abandonnée, enlevée à ma roche natale, et poussée par le vent des orages, où tomberai-je pâle et flétrie !.... »

Ses yeux se sont tournés vers les montagnes du lac Morat : un douloureux soupir atteste ses tourmens secrets ; si du moins elle avoit pu prévenir celui qui seul occupe son cœur des motifs de son absence momentanée ! Mais à qui confier un message ! Qui s'en chargerait dans Underlach ! Nul montagnard de la contrée n'ose approcher du Solitaire.

D'après les instructions qu'a reçues Ecbert, pour éviter tout soulèvement de la part des rebelles, il ne doit traverser avec son prisonnier le canton de Morat qu'au milieu de la nuit. Montée, ainsi que la comtesse, sur une mule richement enharnachée, Elodie côtoie la vallée. Les habitans du village ont appris son départ ; quoique rassurés par ses promesses d'un prompt retour à l'abbaye, avec douleur ils se pressent autour d'elle ; des larmes coulent de tous les yeux ; et leur adieu muet a déchiré l'âme de l'orpheline.

Les ombres s'épaississoient dans la plaine que le soleil couchant avoit cessé d'éclairer ; mais les cimes neigeuses des montagnes resplendissoient encore de lumière, et s'étoient revêtues d'un vaste manteau de pourpre. L'air étoit doux et serein ; le hameau étoit paisible ; les teintes jaunes et rougeâtres de l'automne nuançoient la verdure des forêts ; le timide chamois de loin à loin se montrait sur les roches désertes ; le laemmergeyer ⁵ planoit lentement au-dessus des nues, et le torrent rouloit ses eaux limpides. Jamais la nature n'avoit semblé si belle à l'orpheline, jamais l'aspect de la vallée ne lui avoit paru si ravissant. Hélas ! tel est le cœur humain : souvent il ne sent la valeur de ce qu'il possède que lorsqu'il est au moment de le perdre. Plutôt destiné aux regrets qu'à la jouissance, il apprécie ce qu'il avoit, lorsqu'il ne l'a plus et qu'il souffre. Les yeux de l'homme ne s'ouvrent-ils donc que lorsqu'ils pleurent.... !

Déjà les murailles grisâtres du monastère se perdent dans le lointain. Ses hautes tours solitaires s'élèvent silencieusement, habitées par l'oiseau des ténèbres et tapissées par les pampres de lierre. A travers leurs crevasses soufflent les vents. Maintenant nuls pas humains ne retentissent sur leur sommet, qui paroît ne plus communiquer qu'avec les nuages. Ruines encore imposantes, elles semblent dire tristement adieu au voyageur qui, moins heureux qu'elles, pressent les ravages, compte les temps, et connoît la faux qui le frappe.

Entouré de gardes et chargé de fers, le prince de Palzo marche en avant du cortège. Entre deux rocs escarpés défilent lentement les troupes du comte de Norindall. Soudain la fille de Saint-Maur est tirée de sa profonde rêverie par un nom presque magique prononcé non loin d'elle. Que ce mot a

puissamment réveillé son attention ! comme il a retenti jusqu'à son cœur ! Quel est-il ?.... le mont Sauvage.

De tous côtés, autour d'Elodie, s'offrent de hautes montagnes, forteresses de la nature, dont les vastes remparts portent dans les nues leurs créneaux blanchâtres. Palais sublimes des glaces éternelles où se forment les avalanches, ces pics audacieux montrent jusqu'à quel point la terre peut se rapprocher du ciel. Leur colossal aspect élève l'homme, ce roi de la nature, dont la pensée dépasse autant les hauteurs du globe que son âme les merveilles de la création.

Elodie est au pied de la montagne redoutée. Ecbert et quelques chevaliers l'environnent. Ses yeux avidement fixent la forêt mystérieuse ; son cœur bat avec violence. L'orpheline est convaincue que l'homme qui pénètre jusqu'aux plus secrètes pensées des princes et des cours, a vu ses dispositions de départ et connoît ses projets de retour. Sans doute le Solitaire a su l'heure de son passage en ces gorges désertes ; il est là sans doute : il aura voulu jeter un dernier regard sur elle Ah ! que ne peut-elle rencontrer ce regard !

Sur le penchant de la montagne, à travers les sapins et les rochers, Elodie aperçoit confusément une habitation sauvage. Plus elle regarde, et plus les objets qu'elle cherche à distinguer captivent son attention. D'une énorme masse de granit se détache un rustique édifice, dont les murailles sont des troncs d'arbres et la toiture des roseaux. Auprès de l'étrange demeure que voilent à demi quelques rameaux de la forêt, s'élève une sorte de trophée d'armes. A ce faisceau guerrier, suspendu, un bouclier armorié réfléchit les derniers rayons du jour. O surprise ! Ecbert s'arrête à cette vue ; il fait un signe à ses compagnons ; et soudain, au roulement prolongé du tambour, leurs fronts s'inclinent humblement, leurs lances s'abaissent avec respect devant la hutte sauvage du Solitaire.

Le salut d'armes est achevé ; l'ami de René poursuit sa route, sans paraître remarquer l'étonnement de l'orpheline. Que signifie cet hommage éclatant rendu à l'homme du mont Sauvage ?... Quoi, devant la seule armure du Solitaire le comte de Norindall s'est prosterné !... Comment expliquer ce mystère !

Les troupes d'Ecbert ont hâté leur marche. Ils sont sortis des défilés du mont Sauvage, et déjà longent le lac Morat. La nuit s'avance, ils parviennent au pic Terrible, et là le plus affreux danger les menace.

Les rebelles ont appris l'arrestation de Palzo. Le départ d'Ecbert, la route qu'il doit suivre, le moment de son passage, tout leur est connu. Les chefs insurgés ont résolu de sauver le prince ; non loin du pic Terrible leurs montagnard sembusqués attendent l'ami de René pour attaquer ses troupes à l'improviste, les mettre en fuite, et délivrer le prisonnier.

Le comte de Norindall s'éloigne rarement d'Elodie. Attentif à tous ses mouvemens, il voudrait l'entourer de toutes les puissances de son âme, de toutes les forces de sa vie. Tout l'inquiète pour elle, et l'amertume de ses regrets en quittant pour la première fois une terre natale, les fatigues de la route, et l'air humide de la nuit, et jusqu'aux mugissemens de la forêt.

S'adressant à Ecbert, après un long silence : — « Quelle est, dit la comtesse, cette roche escarpée qui, teinte d'une couleur rougeâtre, semble un fragment détaché des cavernes infernales ? Son ombre gigantesque se projette au loin comme un spectre menaçant... Ecoutez ! seroit-ce le vent dont j'entends s'échapper les plaintes lugubres à travers les fentes du rocher ?... Chevalier, où sommes nous ? Ici l'air lui-même est imprégné de terreur. Comte de Norindall, où nous conduisez-vous ? »

Sa voix est tremblante, et ses traits peignent l'effroi. — « Ce rocher est le pic Terrible, répond Ecbert : les superstitions populaires ont rendu son approche redoutable. C'est ici que sous les coups d'une horde barbare périrent les religieux du monastère d'Underlach. C'est ici, selon les montagnards, que le fantôme sanglant... — Ecbert ! interrompt l'orpheline alarmée, éloignons nous. »

La vierge d'Underlach avoit à peine achevé ces mots que du sein de la forêt partent des cris perçans. Une nuée de flèches a traversé les airs ; de piques et de soldats les rochers se hérissent ; et de toutes parts les montagnards rebelles ont cerné les troupes d'Ecbert.

Auprès du pic Terrible un combat épouvantable s'engage. Les gardes de Palzo tombent baignés dans leur sang. Les fers du prince sont brisés ; et déjà le chef des insurgés, armé d'un glaive étincelant, combat à la tête de ses libérateurs.

Ecbert fait entendre sa voix, il ranime ses guerriers que la terreur a saisis : il rallie ses troupes dispersées, et son audace téméraire a fait pâlir les assaillans. Aux postes les pins périlleux, au milieu de la plus affreuse mêlée, son panache s'élève orgueilleusement comme une oriflamme de la victoire.

La nuit étend sur les combattans ses crêpes funéraires. A genoux contre le pic Terrible, l'orpheline infortunée lève au Ciel ses mains suppliantes. La

comtesse l'a abandonnée. Pressant les flancs de sa mule, déjà la perfide s'est réfugiée sous la bannière des insurgés. Plusieurs fois à l'oreille d'Elodie a sifflé la flèche meurtrière. Comme un rempart impénétrable, Ecbert défend l'approche du pic Terrible. Comme un lion ensanglanté, il combat avec la fureur du désespoir.

Cependant la vaillance a triomphé du nombre : le désordre est dans les rangs des insurgés : leurs cadavres jonchent la terre. Le prince de Palzo cherche la fille de Saint-Maur. S'il ne peut exterminer les troupes d'Ecbert, du moins avant de fuir avec ses montagnards, il veut s'emparer de celle qu'il adore. Au pied du rocher célèbre il vient de l'apercevoir : il fond sur sa victime, il est prêt à la saisir... lorsque entre elle et lui s'élance le comte de Norindall.

Armés par la vengeance, implacables rivaux, les deux guerriers se frappent avec toute la violence de la haine, avec toute l'impétuosité de la rage ; leur sang inonde leur armure : tous deux paraissent invincibles. O désespoir ! un trait lancé par un montagnard a percé la cuirasse d'Ecbert, et reste enfoncé dans ses flancs. Le valeureux comte de Norindall veut arracher ce funeste javelot ; mais le fer s'est rompu dans sa blessure. Ecbert a senti s'affaiblir sa vigueur ; cependant il combat encore. Il lui reste l'énergie de son âme ; et cette énergie morale est une force libre des sens, une vie indépendante qui surmonte tous les obstacles d'une nature épuisée, et comme un nouveau souffle anime l'anéantissement.

La vierge d'Underlach jette un cri de détresse, et jamais le désespoir ne fit entendre une voix plus douloureuse ; elle a vu chanceler Ecbert : hélas ! plus de salut pour elle ; le prince de Palzo triomphe.

Du pic Terrible part à l'instant une épouvantable détonation. Sur le rocher s'élève une flamme éclatante. La forêt entière est éclairée par des feux rouges et brûlants qu'enveloppe une épaisse fumée : la terre tremble. Un noir tourbillon monte en colonne tortueuse vers les deux. Une odeur pestiférée s'exhale de ce nuage infernal, d'où sort une voix menaçante et surnaturelle. La nuée s'entr'ouvre... et comme en un char enflammé, comme du milieu d'un météore, apparaît le fantôme sanglant.

Parmi les montagnards quel cris se font entendre !... L'alarme est à son comble. Leurs cheveux se dressent sur leurs fronts ! Saisis d'épouvante et d'horreur, les uns demeurent pétrifiés et sans mouvement, comme les soldats de Phinée devant la tête de la Gorgone ; d'autres ont fui vers la forêt, et courent au fond des antres ténébreux cacher leurs visages effarés ;

la plupart tombant agenouillés, se laissent enchaîner par les vainqueurs : tous implorent la mort ; tous attendent qu'un abîme s'entr'ouvre pour les engloutir. Les soldats d'Ecbert n'ont plus d'ennemis à combattre.

Le prince de Palzo regarde le fantôme. Colosse gigantesque, il est revêtu d'une robe écarlate, et le sang paroît couler de son épaisse chevelure. Au milieu de la vapeur sulfureuse qui l'entoure, l'arc du prince des ténèbres, comme un noir serpent, s'élève en ses mains enflammées, et le javelot de la mort va partir. L'œil étincelant du spectre roulant çà et là dans son orbite, paroît devoir consumer les objets qu'il voudra fixer. Son regard semble l'éclair d'une explosion : sa voix, le son fatal du jour des derniers jugemens. La nature épouvantée a fait silence. Le mugissement de la forêt a cessé. L'air frissonne sourdement. Qui commande ?... est-ce le Ciel ? est-ce l'enfer ?

Le comte de Norindall résiste encore aux coups multipliés dont l'accable Palzo. L'orpheline vers eux lève ses yeux égarés. Pourquoi du chef des rebelles le front audacieux, orné d'un panache vainqueur, a-t-il soudain fléchi ?... Pourquoi son fer échappe-t-il de sa main ?... Pourquoi le prince tombe-t-il inanimé ?... De l'arc du fantôme sanglant est parti le trait de la mort. Palzo n'est plus.

La vierge d'Underlach succombe, aux violentes secousses qui successivement l'ont frappée. Le comte de Norindall est sauvé ; l'orpheline a remercié l'Eternel. Tournant un dernier regard vers l'épouvantable apparition du pic Terrible, en ce moment Elodie voit descendre vers elle le fantôme sanglant..... elle s'évanouit.

LIVRE X.

QUELQUES rayons précurseurs du jour avoient chassé les ombres de la plaine éthérée. Humides de la rosée du matin, les arbres de la forêt, par les zéphyr agités, secouoient leurs couronnes rembrunies. Le dernier mois de Cérès avoit fui : déjà quelques feuilles desséchées s'échappoient du rameau paternel. Belle comme le rayon doré de l'astre des cieux à son couchant, la nature, de mille couleurs paroît les bois et les coteaux. Enchanteur est le retour de la saison des fleurs, mais plus touchant encore est l'adieu des beaux jours.

La vierge d'Underlach va revenir à l'existence. Sa pensée confuse encore n'a pu percer les ombres qui l'enveloppent. Cependant il lui semble que poussée en des tourbillons orageux, elle fend les plaines de l'air avec rapidité. Sa paupière s'entr'ouvre languïssamment. Elodie ne distingue aucun objet ; cependant ce n'est point un songe. Comme l'oiseau de la vallée qu'à saisi l'aigle des montagnes, elle se sent enlevée par quelque puissance inconnue, dont le rapide essor n'est arrêté par aucun obstacle. Ainsi la nymphe Orithyie, au pouvoir de l'impétueux Borée, traversoit le fleuve Illissus emportée par les Ouragans.

Elodie a recouvré la pensée : le souvenir renaît avec la vie. Aux premières clartés du jour, elle jette un regard timide sur l'objet inconnu qui soutient sa tête appesantie. O terreur !.... recouverte d'un manteau rouge dont les longs plis se drapent autour d'elle, elle est entre les bras du fantôme sanglant.

D'une marche rapide il gravit la montagne ; il s'enfonce au sein des forêts. Effrayant comme un météore destructeur se glissant à travers les ombres, il fuit précipitamment entre les rochers et les précipices. Léger comme un tourbillon fantastique, il semble, en sa course impatiente, n'emporter avec lui qu'une substance vaporeuse. Silencieux comme une apparition funèbre, il ne paraît appartenir ni à la vie ni à la mort.

La fille de Saint-Maur pousse un long gémissment, et ses yeux se referment avec horreur. — « Elodie ! Elodie ! » s'est écriée une voix tendre et suppliante. Oh ! comme cet accent connu a retenti au cœur de l'orpheline ! Les premiers feux du soleil relèvent moins promptement la fleur abattue

par une nuit d'orage. Portée aux lèvres brûlantes du voyageur perdu dans les sables du Sahara, l'eau de la fontaine du désert ne rend point aussi rapidement à l'existence. Un accord des hymnes du ciel eût offert moins d'enchantemens. Elodie a rouvert sa paupière au cri de l'amour et de la douleur ; et son regard s'est déjà confondu dans les regards du Solitaire.

Il a ralenti sa marche : Il la soutient entre ses bras ; il la serre contre son cœur ; et la vierge d'Underlach, dans une douce ivresse, de nouveau demeure immobile : mais ce n'est plus le calme de l'insensibilité, c'est le repos d'un songe enchanteur : en elle la cessation du mouvement n'est que la crainte d'un réveil.

Le Solitaire est encore revêtu de la robe sanglante du fantôme dont il a emprunté l'apparence. Mais plus d'effroi pour l'orpheline ! Qu'importe un costume d'épouvante, pourvu que sous le vêtement de l'homme terrible batte le cœur du bien-aimé ! Le zéphyr caressant de l'aube se joue entre les blonds cheveux de l'orpheline qui, détachés, tombent épars sur ses épaules ; leurs boucles ondoyantes ont effleuré les lèvres du Solitaire. Un instant il hésite il craint de profaner les voiles de l'innocence : doucement il les écarte mais le léger souffle du matin les lui repousse. Le Solitaire ne résiste plus à l'ardent désir qu'il combat ; et, sur les anneaux de la longue chevelure d'Elodie, sa bouche ose imprimer le plus tendre baiser.

Douce électricité de l'amour ! comme s'il eût touché ses lèvres, Elodie a ressenti dans tout son être le brûlant baiser qu'à reçu sa chevelure égarée. Plus brillant, plus tendre que jamais, le regard du Solitaire alarme l'orpheline. Sans comprendre le danger, elle en pressent l'approche. Entre les bras du beau chasseur de la montagne elle a senti couler dans ses veines une flamme inconnue. Les battemens de son cœur se précipitent ; mais le cœur du bien-aimé bat plus impétueusement encore. Le Solitaire a soudain tressailli ; ses mouvemens, l'instant d'auparavant si calmes et si mesurés, sont devenus brusques et impétueux ; sa voix passionnée murmure des sons inintelligibles ; son front se courbe vers le front d'Elodie ; leurs respirations se confondent, leurs regards se troublent, et le souffle embrasé de l'amour étend sa vapeur magique autour des deux amans seuls au milieu de la forêt.

La fille de Saint-Maur se dégage à l'instant des bras du Solitaire. — « Je puis marcher, » dit-elle, je puis vous suivre ; et de son libérateur elle s'éloigne effrayée. Sans réfléchir où ses pas la dirigent, sans intention comme sans but, elle continue à gravir la montagne ; elle erre au sein de la

forêt : rien n'interrompt sa marche, rien ne distrait sa pensée. Ainsi devant le berger d'Admète fuyoit la fille du Pénée.

Tout à coup un trophée d'armes s'offre devant elle. Non loin est un ermitage environné d'arbres. Elodie reconnoît le bouclier armorié que la veille avoit salué le comte Ecbert de Norindall. — « Où suis-je ! dit-elle, en se tournant vers le Solitaire ? où me conduisez-vous ? — C'est moi qui vous suivois, répond tristement le chasseur de la montagne. — Quel est ce lieu ? — Le mont Sauvage. — Quelle est cette habitation ? — L'ermitage du Solitaire. »

« Oui, continue-t-il, voilà la roche de l'exil ; voilà le seul domaine que puisse offrir à sa compagne l'infortuné de l'Helvétie. Seul à ses souvenirs, ici reposant sous l'arbre funèbre, assis sur l'aride bruyère, il vécut de l'eau du torrent, de racines, de fruits sauvages, et de quelques herbes amères. »

« Elodie !... est-ce là l'époux que devoit choisir l'innocence et la beauté !... Hélas ! il n'a point de patrie, ne porte aucun titre, est aujourd'hui sans nom, et n'a pas même un cœur pur à offrir... Douce vierge d'Underlach ! fuyez le toit de l'infortune ! fuyez l'homme du mont Sauvage ! »

— « Ah ! répond l'orpheline attendrie, jamais je n'ai fui les malheureux. »

A ces mots un sourire amer éclaircit à demi le noir sourcil du Solitaire. Il s'approche du trophée d'armes, et montrant le bouclier sur lequel resplendissent de royales armoiries : « — Je n'ai pas toujours été ce que je suis aujourd'hui, reprend-il ; il fut un temps où mon nom, porté par la renommée, retentissoit dans l'Europe entière... Hélas ! de mes triomphes passés ce bouclier est tout ce qui me reste. »

Alors, saisissant la main d'Elodie : — Parle ! ajoute-t-il avec transport : la fortune, la gloire, les grandeurs ont-elles pour toi quelques charmes ?... Je puis encore te les offrir. Je n'ai qu'un mot à dire, et m'a destinée redevient plus étonnante que jamais... Ce mot... je ne le prononcerai qu'avec horreur, n'importe ! réponds !... dispose de ma vie entière. — j'ai toujours rejeté les dignités de la terre, répond l'orpheline ; puis, après un moment de silence : — Allons visiter l'ermitage. »

Elle dit, et porte ses pas vers l'agreste demeure. Elle entre sous le toit rustique. — « Asile du Solitaire ! te voilà donc purifié ! » s'écrie avec enthousiasme l'heureux chasseur de la montagne : et tombant aux pieds d'Elodie ; — « Achève ! poursuit-il d'une voix passionnée, adopte la cabane de l'amour ! sois l'épouse de l'exilé ! »

— « Eh bien ! dit Elodie, nommez-moi mon époux... — Que je le nomme ! interrompt le Solitaire ; et l'effroi s'est peint sur ses traits : Elodie ! si ce nom, comme une révélation funeste, alloit me ravir votre cœur !... — Ah ! prononcez-le sans crainte ! a répondu la jeune fille. »

S'abandonnant aux fougueux transports de sa reconnaissance : — « O ma bien aimée ! s'écrie le Solitaire, tu seras satisfaite. Mon nom, mes erreurs, mes destinées, ma vie, te seront connus demain ; je te découvrirai mon âme tout entière, et j'attendrai ton jugement. »

« Mais au nom du Ciel ne quitte point ces rochers, n'abandonne point ma sauvage demeure ! Ecbert blessé a été transporté au monastère où commandent ses farouches soldats. La comtesse Imberg a cessé de vivre ; sa mule, épouvantée par les flammes du pic Terrible, l'a précipitée dans le torrent. Laisse moi donc sur la terre être aujourd'hui ton seul refuge ! Je jure par le Tout-Puissant de respecter en ces lieux la vierge d'Underlach comme une substance divine interdite à l'humanité. Jusqu'au moment où l'autel aura reçu nos sermens, mon ermitage habité par Elodie, sera un sanctuaire que n'osera point souiller ma présence ; et je n'approcherai de toi que comme de cette Arche d'alliance que jamais ne devoit toucher une main sacrilège. »

« Occupé à tracer l'histoire du proscrit qui demain te révélera son nom, je me tiendrai éloigné, sous les arbres de la forêt ; mais je pourrai du moins entendre ta voix ; et ton souffle, ta vie, quelque chose de toi viendra enchanter encore la solitude où j'écirai. »

Quel feu brilloit en ses regards ! quelle tendresse en ses paroles !... L'œil humide de larmes, la fille de Saint-Maur sourit à ses transports : ainsi d'une nue orageuse s'échappe un rayon des beaux jours. — « Elodie, continue le Solitaire, souvent j'ai pu m'emparer de toi, et toujours je t'ai laissée libre ; je t'ai vue en ma possession, et je t'ai obéi. Lorsque te soutenant dans mes bras je sentois le filtre brûlant de l'amour égarer mes sens et ma raison, un seul de tes accens a triomphé de toutes les puissances de mon être. Pourrois tu douter de ton magique ascendant sur l'homme du mont Sauvage ! Ah ! près de lui, que n'a-t-il eu toujours la vierge céleste d'Underlach pour le retenir dans les sentiers de la vertu !.. Encore quelques heures, et tu m'auras jugé !... Tombé du faîte de la puissance, je ne regrette rien du passé que les journées pures de ma jeunesse. Oh ! réponds moi, fille adorée, restes-tu dans mon ermitage ?... »

Elodie baisse les yeux en soupirant. Vivement émue, accablée de lassitude : — Je me soutiens à peine, répond-elle, je ne saurois aller plus loin. Et sur un siège de joncs enlacés entourant l'intérieur de la cabane, elle est tombée pâle et tremblante.

— « Tu te confies à moi ! s'écrie le Solitaire, ivre de reconnaissance et de joie. O la plus belle création du Ciel ! toi que je dérobe à la terre ! sous la cabane de l'exil, par mon seule admirée, par moi seule adorée, seras tu satisfaite de ton sort ! mon cœur suffira-t-il à ta vie !... Que dis-je ! Ah ! déjà n'as-tu pas dédaigné tous les dons de la fortune ! Va, ce que tu perds en richesses, en dignités, en puissance, je saurai te le rendre en amour. »

Il dit : un repas frugal est préparé sous le feuillage : il y conduit sa bien-aimée. La nature semble leur sourire ; le ciel, comme un dais radieux, les couvre de ses voiles d'azur : les chantres du bocage célèbrent leurs félicités : l'air, tel qu'une essence divine des fleurs et des fruits de la vallée, exhale autour d'eux des parfums d'amour : le désert est plein d'harmonies ; et l'aurore brillante et pure éclaire ce nouvel Eden.

Cependant avec effort le Solitaire s'est séparé de l'orpheline, et pendant la journée entière il écrit les funestes événemens de sa vie. Les heures s'écoulent avec rapidité. L'ombre succède à la lumière. Elodie s'est renfermée dans l'enceinte où sa couche modeste est placée. Le beau chasseur de la montagne n'approche point du lieu sacré qu'habite la vierge adorée ; et toute la nuit, appuyé contre la porte de l'ermitage, seul il veille et continue l'ouvrage commencé.

Arrivée au milieu de son cercle, du haut de son trône d'ébène, la déité des ténèbres étend son sceptre de plomb sur la terre assoupie. La vierge d'Underlach est réveillée par un sourd gémissement. Non loin, en dehors de la cabane, comme épouvanté par quelque horrible vision, l'homme du mont Sauvage lui paroît être livré au plus funeste délire. Elodie croit l'entendre se jeter à genoux sur l'aride bruyère ; et par des mots inarticulés, par des plaintes étouffées, il semble répondre à quelque dieu vengeur à ses yeux apparu pour lui prononcer sa dernière sentence ! — « Grâce ! » s'est-il écrié d'une voix déchirante ; et le silence de la mort succède à l'accent du désespoir.

Que la nuit a paru longue à l'orpheline !... Avec l'aurore elle a revu l'homme des mystères. Sombre et silencieux, il paraît atterré par quelque événement surnaturel. Une affreuse pensée occupe seule son esprit ; et semblable à la victime au supplice condamnée, il marche le front abattu.

S'éloignant de l'ermitage, il a repris ses travaux : Elodie n'a point osé l'interroger. Au coucher du soleil les impénétrables secrets du Solitaire lui seront révélés. Inquiète et séparée de lui, la fille de l'abbaye s'abandonne aux plus sombres pressentiments. Que va-t-elle apprendre ?... Quelle sera sa destinée ! Hélas ! combien est terrible l'approche du moment qui doit décider de la vie entière !

Enfin le roi des astres enfoncé sous l'horizon dore de ses feux expirans les rochers de l'Helvétie. — « Sont-ce là pour moi les derniers rayons du bonheur !... dit l'orpheline, » et son œil cherche le Solitaire.

Il paroît : son visage est pâle et décomposé : son regard est sinistre et sauvage. Un noir manteau l'enveloppe. — Suivez-moi, dit-il d'un ton brusque et farouche : et rapidement-il descend la montagne.

Il est sorti de la forêt ; il a franchi le torrent ; et vers la plaine de Morat il a dirigé son effrayante course, semblable au premier meurtrier, fuyant de la terre d'Abel, par la réprobation poursuivi.

Chassé par l'ombre nocturne, le jour disparaît. Un épais brouillard élevé des vallons, couvrait les montagnes et voiloit la nature. A travers de noires vapeurs la fille du monastère suit son guide silencieux ; elle marche les yeux baissés, et pressent quelque événement effroyable. Tout à coup non loin du lac Morat le Solitaire s'arrête. Le vent porte à l'oreille de l'orpheline le long mugissement des vagues qui se brisent tristement sur des grèves solitaires. Elle regarde autour d'elle Dieu puissant ! en quel lieu se trouve Elodie ?... à l'entrée d'un monument voûté d'ossements humains ; entre des colonnes formées de squelettes entassés ; sous un arc de triomphe élevé par la vengeance à la férocité ⁶.

— « Ciel ! où suis-je ? dit la vierge d'Underlach. — Sous l'ossuaire de Morat, répond l'homme du mont Sauvage ; et je suis Charles-le-Téméraire. »

Il dit, et jetant son noir manteau, le Solitaire, revêtu de l'armure du conquérant, apparaît au milieu du vaste sépulcre comme sur un trône de cadavres ; et, sous les catacombes du crime, il semble un Archange foudroyé, tombé du palais de la gloire au fond de l'ancre des tortures.

— « Charles-le-Téméraire ! répète avec un accent déchirant la malheureuse Elodie. Vous ! le sanguinaire duc de Bourgogne ; vous ! l'assassin de mon père. Et la jeune fille, éperdue, chancelante, s'appuie contre une des colonnes de la mort. »

— « Oui, reprend-il avec une sorte de rage ; oui, je suis l'implacable Bourguignon, l'homme autrefois le fléau de l'Europe. Le Ciel... le Ciel lui-même m'a ordonné de ne vous révéler mon nom que sous cette grotte infernale, qu'environné de tous les souvenirs, de toutes les horreurs de ma vie. La nuit dernière, sur ma tête coupable est descendue la nuée de l'Ange des arrêts vengeurs. La voix de l'Eternel s'est fait entendre. Elle a commandé... j'ai dû obéir... me voici. »

De son front livide découle une sueur froide. Son œil est hagard, sa respiration est interrompue, et sa voix à peine est humaine. « — Parlez ! continue-t-il, maudissez-moi. Le Tout-Puissant le veut sans doute, puisqu'ils ordonna cette épouvantable scène, puisqu'il exigea de moi ce sacrifice sans exemple. Mes accusateurs m'entourent... j'entends leurs cris lugubres... Le genre humain me repousse, le Ciel me rejette ; fille de Saint-Maur ! maudissez-moi, j'ai mérité ma destinée. »

Il dit ; presque inanimé, l'infortuné Charles est tombé sous l'effroyable ossuaire ; et son front demeure imprimé sur la poussière qui vécut, sur la cendre de ses victimes.

— « Charles !... s'écrie Elodie hors d'elle »même, Charles ! relevez-vous. — Qui m'appelle, dit le Solitaire dont le visage peint la démence. Est-ce la voix gémissante de mon peuple égorgé ?... Est-ce l'abîme qui réclame le tyran ?... Est-ce la justice divine prononçant l'arrêt de l'homme sanguinaire ? — Non, dit l'orpheline recouvrant son énergie : le Ciel est apaisé. Sa justice a frappé, sa miséricorde pardonne. »

L'homme du mont Sauvage à ces mots relève sa tête abattue ; il regarde Elodie avec surprise ; sur ses traits est encore l'égarement ; mais son délire s'est calmé ; de ses yeux s'échappe une larme. — Répète encore, a-t-il dit : *Le Ciel est apaisé, sa miséricorde pardonne* ; n'as-tu point prononcé ces mots ? Ange sauveur ! rayon d'espoir et de salut ! achève ta mission divine, absous au nom de l'Eternel ! »

— « A l'ermitage ! » s'écrie Elodie ; et ; semblable en sa course agile à ces étoiles inconnues qui glissent sous la voûte nocturne, elle s'élance, fuit vers la forêt, retrouve le sentier du mont Sauvage, et bientôt, parvenue à la demeure du Solitaire, tombe épuisée sous la cabane.

L'orpheline est demeurée quelques instans comme privée de l'usage de ses sens. L'infortuné Charles de Bourgogne reparaît à sa vue : il approche, il lui présente un manuscrit, il lui adresse ces paroles : — « Voilà ma vie entière, voilà le récit de tous mes forfaits. Fille de Saint-Maur ! lisez et

jugez. Je ne m'offrirai plus à vos regards, que vous ne me l'ayez ordonné. Si mes crimes vous paroissent expiés, si la pitié parle à votre cœur, si l'innocence pardonne au repentir, adressez-moi quelques mots d'espérance ; et déposez votre écrit dans le creux du vieux saule, au bas du sentier de la montagne. » Loin de vous, je vais attendre mon arrêt. »

Il dit : sa voix est morne, et l'abattement du désespoir est empreint sur son visage. Il cherche à cacher ses souffrances ; il détourne les yeux ; il ne veut point attendrir en sa faveur celle qu'il a choisie pour juge... Elodie essaie de lui répondre ; mais les forces lui manquent... et déjà le Solitaire a quitté l'ermitage.

L'orpheline est seule, elle tient dans ses mains le fatal manuscrit ; oh ! combien de fois ses larmes couleront en lisant cet écrit terrible !

LIVRE XI.

CHARLES VII régnoit sur la France ; et la paix enfin venoit d'être rendue à son malheureux royaume, si longtemps déchiré par des guerres cruelles, et si miraculeusement sauvé par une simple bergère. A de violens orages avoient succédé des jours sereins ; et, par toute l'Europe, la lassitude des guerriers, jointe à l'épuisement des finances, promettoit aux peuples un long repos.

Le fils de Charles VII, alors dauphin, et depuis Louis XI, accusé d'avoir empoisonné la belle Agnès Sorel, et d'avoir fait mourir de douleur sa première épouse Marguerite d'Ecosse, impatient de régner, venoit pour la seconde fois de conspirer contre son père. Sa nouvelle trame avoit échoué. Jeune et chargé de crimes, proscrit et poursuivi par la vengeance paternelle, Louis se réfugie auprès de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et demande un asile à sa cour.

Philippe haïssoit Charles VII : l'assassinat de son père, le fameux *Jean sans peur*, commis au pont de Montereau en présence du jeune monarque, ne lui paroissoit point encore assez vengé. Il accueillit le fugitif avec les honneurs dus à l'héritier présomptif de la couronne de France ; un palais magnifique fut offert au dauphin ; des fêtes brillantes lui furent données. J'entrois alors au printemps de ma vie ; le prince français, artificieux et dissimulé, portoit sur son front l'empreinte des vertus et de la sincérité. Il sut bientôt se justifier à mes yeux de tous les crimes dont l'accusoit son père. Charles VII me parut un monstre dénaturé, et le dauphin une noble victime. Avec les expressions les plus touchantes, avec toute l'effusion de la jeunesse et du sentiment, Louis m'offrit son amitié ; et mon cœur avec transport s'élança vers le sien. Crédule, ardent et passionné, j'étois loin de penser alors que l'attachement des princes est comme la feuille desséchée que le vent porte au hasard, tantôt sur la montagne ; tantôt dans le marécage.

En réclamant son fils que lui refusoit Philippe, Charles VII parut un instant menacer la Bourgogne. — « Qu'il arme la France entière ! m'écriai-je à cette nouvelle, en saisissant mon glaive impétueusement : tant que le

comte de Charolais pourra tirer ce fer de son fourreau, aucun des satellites de Charles ne s'approchera de Louis. »

Le dauphin sourioit à mes transports ; et les témoignages de sa reconnaissance portoient un nouvel enthousiasme dans mon âme. J'étois fier d'être le protecteur et l'ami d'un fils de France ; mais hélas ! le futur successeur de Charles VII, dans le secret de sa pensée, ne regardoit le protecteur que comme un instrument, et l'amique comme un serviteur.

De tous les seigneurs de la cour de Bourgogne, le comte de Saint-Maur étoit celui que dès mon enfance j'avois choisi pour unique confident. Guerrier célèbre, il avoit guidé mes premiers pas dans les camps ; il avoit suivi tous mes travaux ; il étoit de tous mes plaisirs. Observateur profond, juge sévère, il avoit étudié le cœur du dauphin. — « Comte de Charolais ! me dit-il un jour, permettez moi de blâmer l'excessive tendresse que vous portez au fils de Charles VII. Vos sentimens, qui ne sont point partagés, pourront faire le malheur de votre vie. Malgré le voile artificieux sous lequel se cache le dauphin, j'ai découvert la perfidie où vous croyez voir l'amitié. »

Il dit : mais irrité d'un tel langage, de ce jour j'évitai le comte de Saint-Maur. Il perdit ma confiance : au prince fourbe et déloyal je sacrifiai l'homme sincère et dévoué.

Le baron d'Herstall venoit de présenter à la cour de Philippe sa fille Iréna, qu'une parente éloignée, la duchesse d'Aroville, avoit en mourant nommée sa légataire universelle. Jamais beauté plus éclatante ne s'étoit montrée à la Bourgogne. Iréna devint le sujet de tous les entretiens et l'objet de tous les regards. Une foule d'adorateurs se pressoit sur les pas de l'héritière d'Aroville, brillante idole de la cour. Je partageai l'enthousiasme général ; Elodie ne s'étoit point offerte à ma vue ; Iréna me parut le chef-d'œuvre des cieux ; et je pris l'admiration pour l'amour.

Alors mourut Charles VII, et le dauphin fut soupçonné de l'empoisonnement de son père. Le trône appeloit Louis. Tout entier à l'amitié, je m'éloignai d'Iréna ; je quittai la Bourgogne, et volai vers la France à la suite du nouveau souverain.

Louis XI à sa cour me combla de présens magnifiques ; mais ce furent les dons d'un souverain à son vassal. Vainement je cherchai l'ami, je ne trouvai que le monarque. Le cœur navré de ce changement subit, las de me contraindre, je sollicitai de Louis un entretien particulier : je l'obtins, il étoit seul en son cabinet ; comme autrefois j'allois me précipiter dans ses bras, et

lui adresser les tendres reproches du sentiment, lorsque reculant de quelques pas, et me présentant un écrit scellé : — « Comte de Charolais ! me dit Louis avec toute la hauteur d'un prince absolu, votre dévouement m'est assuré ; ma reconnaissance vous est due. Je vous confie le gouvernement de la Normandie ; voici votre brevet. Demain vous partirez pour Rouen, où votre devoir vous appelle. Continuez à mériter la confiance et les bontés de votre roi. Louis s'éloigne après ces mots. Pétrifié d'étonnement et d'indignation, je demeure un instant immobile... puis m'élançant avec rage hors du palais : — Voilà les princes ! m'écriai-je ; doux et caressans dans le malheur, ingrats et impérieux dans la prospérité ! »

Le comte de Saint-Maur m'avoit accompagné à Paris. Dans ma fureur je voulois écrire à Louis, rejeter ses présens avec dédain, et fuir le jour même son royaume. Les sages conseils de Saint-Maur parvinrent à changer mes fougueuses résolutions : que ne pouvoient ils calmer aussi mes souffrances ! Les premières plaies du cœur sont si douloureuses au printemps de la vie !... L'homme n'est point encore fait aux hommes ; son expérience n'a point encore désenchanté sa carrière. Outre la douleur poignante du sentiment, j'éprouvois la honte d'avoir été trompé ; je regrettois les illusions évanouies.

Pour la première fois en cette âme brûlante et sincère que Louis venoit de déchirer, je sentis descendre le mépris pour l'espèce humaine. Saint-Maur, en jugeant le dauphin, avoit eu raison ; mais humilié en sa présence, à peine lui pardonnois-je ce triomphe ; et je ne voulus voir dans sa pénétration à découvrir les vices cachés que son intérieure conviction de la perversité générale basée sur lui-même et sur ses semblables.

Cependant à ses avis docile, je quittai Paris, et pris le commandement de la Normandie. Louis venoit de me prouver son indifférence, il ne larda point à me prouver sa haine.

Quelques années avant la mort de Charles VII, j'avois connu le duc de Bretagne : une rivalité de jeunesse nous avoit armés l'un contre l'autre ; en champ clos je l'avois combattu ; et Louis n'ignoroit point notre inimitié mutuelle. A peine étois-je installé en Normandie, que le roi de France y envoie un de ses lieutenans chargé de pouvoirs extraordinaires rendant nuls ceux du gouverneur : et ce lieutenant étoit le duc de Bretagne.

A ce trait perfide, à ce nouvel affront, je voulus donner libre cours à ma rage : Saint-Maureut encore l'art de la réprimer. Mais en blâmant les transports d'indignation d'une âme vertueuse, il m'apprit à tromper les

hommes ; il accoutuma Charles à sacrifier le sentiment à l'intérêt ; il m'apprit à remplacer les nobles élans du cœur par les froids calculs de l'esprit. Il acheva d'étouffer en moi ces germes féconds d'enthousiasme et de loyauté qui, développés librement, n'eussent produit que des fruits glorieux. Le feu comprimé devint un volcan dévastateur qui n'éclata que par irrutions ; et la voix de la prudence ne me guida que vers le crime.

Les Liégeois depuis long-temps étoient ennemis déclarés des Bourguignons ; Louis XI signe un traité d'alliance avec eux. Ses vils agens m'environnoient à Rouen : le poignard des assassins menaçoit chaque jour ma vie ; bientôt un breuvage homicide me met aux portes du tombeau.

Ma force et ma jeunesse triomphèrent du poison. Je revins à l'existence ; mais nul effort humain ne put modérer les emportemens de ma fureur. Je proclamai Louis XI félon, traître, empoisonneur et parricide. Je le dénonçai à l'horreur de la terre et aux vengeances du ciel ; puis, lui renvoyant avec dédain son brevet abhorré, je courus armer la Bourgogne contre la France.

L'hypocrite monarque parut profondément affecté de mes accusations. Cherchant à se disculper aux yeux des nations, il convoqua les princes de son sang, les seigneurs de sa cour, les députés de ses villes ; harangua cette assemblée avec autant d'audace que de talent, justifia sa vie entière, et finit par la nommer son juge. Mais le despote avoit choisi les membres de son tribunal ; et le criminel fut solennellement absous.

Cependant à mon cri de guerre et de vengeance, les chefs les plus illustres du royaume français s'étoient soulevés contre Louis XI ; et déjà s'étoient joints à moi le duc de Bourbon, beau-frère du monarque, le duc d'Alençon, le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, le duc de Nemours, le comte du Maine, le duc de Calabre, le comte de Dunois, et enfin jusqu'au duc de Bretagne lui-même.

Ces puissans confédérés ⁷ ont armé leurs vassaux. Contre Louis, le soulèvement devient général ; et toutes les forces de la monarchie menacent à la fois le tyran qui pour seul allié ne peut nommer que le duc de Milan, le fameux bâtard François Sforce.

A la tête d'une armée valeureuse, je vole aux combats. Bientôt les troupes de Louis ont fui devant les Bourguignons. De toutes parts les lauriers tombent sur ma tête, et la victoire suit mes bannières. Ma marche n'est qu'une suite de triomphes : les villes françaises m'ouvrent leurs portes : les peuples me nomment leur libérateur : je disperse tous mes ennemis ; je

dompte tous les obstacles ; je suis aux portes de Paris ; et le comte de Charolais est déjà, par l'Europe entière, surnommé *Charles-leTerrible*.

Louis XI avoit concentré toutes ses forces auprès de sa capitale. Une bataille décisive est livrée dans la plaine de Longjumeau : le roi de France y combat en personne, expose plusieurs fois sa vie, tombe au milieu des rangs épuisé de fatigue ; et privé de sentiment, est transporté au château de Montlhéri. La victoire est aux Bourguignons. Les chefs français déclarent Louis XI déchu du trône ; et son frère le duc de Berry est proclamé roi de France au camp des princes confédérés.

J'assiège Paris : Louis quitte sa capitale ; secrètement il m'adresse ses prières ; il me rappelle nos premiers sentimens ; il implore son ancien ami ; il me demande un moment d'entretien ; et, comptant sur ma loyauté, sans escorte, sans garde, il veut se rendre seul à mon camp.

Je ne venois que de débiter dans la carrière des vengeances ; et sur ce sol, encore nouveau pour moi, mes pas n'étoient point affermis. Louis XI malheureux me rappelle le dauphin fugitif. Sa lettre m'arrache des larmes : je crois reconnoître dans ses touchantes expressions la douleur, le repentir et la vérité. Son infortune m'attendrit ; sa confiance me désarme ; l'hypocrisie à triomphé ; je réponds au roi : — « Je t'attends. »

Mes troupes campoient auprès de Bercy les restes de l'armée royale se déployoient de l'autre côté de la Seine. Le monarque français, dans un foible bateau, traverse la rivière. Seul il débarque au milieu de ses ennemis ; j'avois douté, jusqu'au dernier instant, d'un pareil trait de confiance. Sur la rive il s'avance à ma rencontre : mon cœur battoit avec violence : je retrouve en son premier regard ce dauphin que j'avois tant aimé : ce n'est plus Louis XI, c'est le compagnon chéri de ma jeunesse ; je m'élance vers lui : — « Qui vient à moi ? me dit-il. » — Ton frère, lui répondis-je : et je me précipitai dans ses bras.

Elodie, jamais je n'oublierai ce jour : j'étois encore trompé, mais j'étois heureux. Louis se jouoit de ma crédulité, mais j'étois satisfait de moi-même. Je quittais la route des fureurs, je revenois aux sentimens magnanimes ; je retrouvais l'enthousiasme de mon printemps, je reprenois ma première vie.

Le roi profita de cette exaltation généreuse : facilement il obtint la paix ; le traité de Conflans fut signé. Le monarque promit à tous les chefs français de nouvelles possessions et de nouvelles dignités. La confédération fut

dissoute ; et reconduit comme en triomphe par Louis jusqu'à Villiers-le-Bel, je repris le chemin de la Bourgogne.

Hélas ! lorsque les lèvres d'un guerrier ont une fois touché la coupe de la gloire, la soif des combats en lui ne s'éteint plus. Déjà mes triomphes avaient rendu mon nom célèbre ; je voulus accroître encore ma renommée. Les Liégeois menaçaient la Bourgogne, je marchai contre eux, je les soumis ; la victoire perfide accompagnant partout mes armes, ne me présentait que des palmes, ne me promettait que des couronnes, et ne me préparait qu'un abîme.

Cependant Louis XI violait sans cesse le traité de Conflans : ayant habilement semé le trouble et la division dans toutes les provinces ennemies, et parmi tous les souverains rivaux, il ne redoutait plus une confédération : les flambeaux de la discorde allumés par ses artifices, et les haines fomentées par ses intrigues, le garantissoient des dangers d'une coalition nouvelle. Alors sans crainte, ouvertement il se montra sans foi : les chefs français auxquels, par le traité de Conflans, il avait promis des richesses et des honneurs, furent arrêtés, dépouillés et proscrits. Mes amis les plus chers furent immolés. Tristan l'ermite, surnommé le *bourreau du roi*, étoit l'exécuteur de ses vengeances. Louis se plaisait à voir égorger ses victimes ; Tristan varioit la forme des supplices pour mieux plaire à son roi barbare. Joignant la superstition à la férocité, le tyran commandait les crimes, disposoit les trahisons, assistait aux meurtres, " puis ne s'occupoit que de prières et de pèlerinages, ne portoit que croix et rosaires, et ne juroit que sur images et reliques.

Les principales familles de France, qui par d'anciens services avoient des droits acquis, furent disgraciées ; les hommes attachés à un nom glorieux qu'ils se seraient gardés de souiller, ne pouvoient convenir au despote qui ne vouloit que de serviles instrumens. Il falloit à Louis des grands de sa création qu'il pût frapper sans crainte, et faire à son gré rentrer dans la poussière. Les plus obscurs scélérats furent élevés aux premières places de la noblesse, aux premières charges de l'Etat : mais, semblable au pygmée qui, placé sur le sommet des Alpes, est exhaussé sans être agrandi, monté près du trône, l'homme puissant resta l'homme abject. Louis XI prétendoit égaliser les rangs : il déconsidéra les titres, il dégrada les dignités. Les tyrans aiment à tout rabaisser pour tout primer : le nivellement Convient au despotisme.

Les Etats du duc de Bourgogne étoient peuplés des émissaires du fils de Charles VII. A leur voix la ville de Dinan se révolte : mon père m'ordonne de marcher contre les rebelles ; j'assiège leur forteresse. Fiers d'être soutenus par Louis dont ils attendoient des secours, ils promènent insolemment sur leurs remparts la statue informe de mon père, couchée dans un lit de bourbe infecte, et crient aux Bourguignons, sous les murs de la place : — « Voilà le siège du crapaud votre » duc ⁸ !

Cette rébellion, cette guerre et les horreurs commises en France, étaient la suite du traité de Conflans. Tel étoit le prix de ma loyauté ; telle étoit la récompense d'une action magnanime : mes vertus commencèrent à me paraître des foiblesses, et mes faits généreux des fautes impardonnables.

La ville de Dinan résistait encore ; mais sa perte devenoit certaine. Pour l'éclairer sur les dangers qui la menacent, j'adresse un parlementaire aux révoltés ; ils le font pendre. Je leur écris, et leur envoie ma lettre par un jeune enfant que son âge devoit protéger ; ils le font impitoyablement massacrer. Pour irriter ma fureur et me forcer aux crimes, toutes les puissances infernales contre moi sembloient déchaînées.

Bientôt la ville rebelle est réduite à l'extrémité. Sa garnison n'a plus d'espérance ; ses murs s'écroulent de toutes parts : un assaut général est ordonné. Alors, mais trop tard, les habitans de Dinan aperçoivent l'abîme creusé par leur démence ; ils sont contraints de se rendre à discrétion. Cependant je ne me vengeai point encore. Je pris possession de la forteresse, et j'attendis la décision de mon père. Philippe étoit à Bouvines ; il prescrivit la ruine de la ville insurgée, et signa l'arrêt de mort de tous ses habitans.

Ici commencent les horreurs et les cruautés de ma vie. J'obéis aux ordres de mon père. Hors les vieillards, les femmes et les enfans que je fis chasser de la place soumise, toute la population de Dinan fut égorgée. Liés deux à deux, huit cents des principaux rebelles furent jetés dans la Meuse ; et la ville saccagée périt dévorée par les flammes.

Philippe mourut peu de temps après ce funeste siège ; et mon avènement au duché de Bourgogne fut signalé par un affreux homicide O vierge d'Underlach ! ma plume se refuse à continuer cet horrible récit Vous allez frémir Hélas ! il faut pourtant achever ; aucun de mes forfaits ne doit vous rester.

Je me rends à Dijon où venoit d'être enseveli mon père. L'or de Louis XI et ses artifices y avoient soulevé contre moi tous les esprit ; tandis qu'à sa

voix, de nouveaux révoltés, les Liégeois, rompant la paix et courant aux armes, s'emparèrent de Huy sur la Meuse.

Forcé de lever de nouveaux impôts et de rassembler de nouvelles troupes, j'allois recommencer une nouvelle guerre, lorsque des symptômes de révolte se manifestent dans ma capitale et jusque dans mon armée. Le comte de Saint-Maur, chef adoré des soldats, se présente un jour devant moi. Sévère et presque menaçant, il blâme mes résolutions, et s'oppose à mon projet de combattre les Liégeois. Cependant nulle guerre jamais n'avoit été plus juste. L'ennemi qui m'attaquoit, deux fois avoit violé ses traités, deux fois avoit trahi ses sermens ; et mon courroux étoit légitime. Exaspéré par les perfidies dont j'avois été constamment la victime, je repoussai avec emportement les conseils de Saint-Maur. Le comte à l'instant m'offrit sa démission. — « Eh quoi ! m'écriai-je en le voyant s'éloigner, il se dit mon ami, et c'est aux jours du danger qu'il m'abandonne. »

Soudain d'effroyables clameurs, parties de la cour même du palais, m'annoncent qu'une émeute vient d'éclater ; ma garde combat les rebelles. Parmi les vociférations des assaillans, j'entends ces cris : — « *Mort au tyran ! Vive Saint-Maur !* » Accoutumé aux trahisons de l'amitié, je ne doute plus que, pour moi, le comte ne soit un autre Louis : je revêts mon armure ; et, suivi de plusieurs chevaliers, je cours joindre mes défenseurs. Sur l'escalier du palais je rencontre Saint-Maur, qui, s'élançant vers moi, vers me retenir. — « Traître ! lui dis-je, laisse-moi ! Ce fatal cri des révoltés retentissoit encore à mon oreille ; ma tête s'égare..... Je ne vois dans le comte arrêtant mes pas qu'un assassin prêt à me frapper : le repoussant avec fureur, je le montre à mes guerriers, et je m'écrie : — Voilà le chef des conjurés ! »

A l'instant Saint-Maur, entouré de mes barbares satellites, est frappé d'un glaive homicide. De lâches courtisans zélés pour le crime, et feignant de servir le prince et la patrie, s'empressent d'immoler un chef dont ils haïssoient la morale austère. Elodie ! votre infortuné père tomba mort à mes pieds ; mais du moins, j'en atteste le Ciel, ma main ne s'est point baignée dans son sang.

Je parois au milieu des rebelles, je combats, et j'ai triomphé. Mais le meurtre avoit précédé la victoire. Forcé de justifier le trépas de Saint-Maur aux yeux de ma cour, quoique peu certain de la perfidie du comte, je fis flétrir sa mémoire par un arrêt infâme : tous ses biens confisqués furent

ravis à sa famille ; et son infortunée veuve alla dans un lointain exil cacher le reste de sa vie.

Rassemblés au nombre de trente mille, les Liégeois menaçoient toujours mes provinces. Je marche enfin contre ces hardis agresseurs, et remporte sur eux une victoire complète. La ville de Saintron est tombée en ma puissance. Tongres se rend à discrétion ; mais partout je flétris ma gloire par mes vengeances.

Je retourne à ma capitale : un calme profond y régnoit ; j'avois étouffé les séditions ; j'avois subjugué mes ennemis ; à Dijon de brillantes fêtes attendoient le vainqueur. Mon peuple me revit avec enthousiasme. Autour de moi je réunis une cour brillante ; j'y appelai les jeux et les plaisirs. Je revis Iréna. Et la belle héritière d'Aroville reprit sur moi son ancien empire.

Elodie, oserai-je poursuivre !.... j'environnai la fille d'Herstall de toutes les séductions de la gloire et de l'amour. Je lui promis de la conduire aux autels dès que les événemens politiques me le permettraient : je lui jurai constance éternelle ; Iréna crut à mes sermens, et fuyant la maison paternelle vint se livrer à moi pleine de confiance, au fond d'un château de la Bourgogne.

Alors chaque jour m'apprenoit quelques nouvelles perfidies de Louis, qui, rassemblant à Tours des députés, des prélats et des guerriers, venoit de faire annuler juridiquement le traité de Conflans, comme arraché par la violence et la rébellion. Edouard roi d'Angleterre, me proposant de joindre ses forces aux miennes contre le monarque parjure, m'offroit en même temps la main de Marguerite d'Yorck, sa sœur : l'amour me défendoit ce brillant hyménée, mais l'intérêt de mon peuple me le prescrivait. La politique et l'ambition partaient impérieusement à mon âme ; Iréna fut sacrifiée. Je vole au-devant de la princesse d'Angleterre ; et déjà l'église de *Dam* a reçu le serment des époux.

Peu de jours après la cérémonie nuptiale, secrètement je m'échappe, et vole au château qu'habitoit Iréna. Malgré les précautions que j'avois prises pour lui cacher ma déloyauté, l'héritière d'Aroville avoit tout découvert, et la nuit même étoit disparue. Ma douleur fut profonde ; mes perquisitions furent inutiles ; le sort d'Iréna demeura couvert d'un voile impénétrable.

A la nouvelle du décret de l'assemblée de Tours, j'avois déclaré la guerre à Louis. Guidant moi-même mes troupes victorieuses, j'ai franchi les frontières de son royaume et commencé les hostilités. Le camp français est devant moi ; la terreur y règne ; la bataille sera décisive. Le croirez-vous,

Elodie ! le fils de Charles VII redoutant l'issue du combat écrit encore une lettre de paix à son ancien frère ; il lui demande de nouveau un entretien particulier à Péronne, ville au pouvoir des Bourguignons ; et Charles a encore la foiblesse d'y consentir et de l'écouter.

Louis XI quitte son armée. Il se rend auprès de moi sans escorte et sans défense : avec son art irrésistible déjà il commençoit à se justifier de ses trahisons, de ses parjures et de ses meurtres, lorsqu'un courrier m'apporte la nouvelle d'une soudaine révolte des Liégeois soudoyés par la France ; et j'apprends que le jour même où Louis m'écrivoit pour implorer l'entrevue accordée, par une autre dépêche pressante, il soulevoit Liège contre moi.

Ma rage alors n'eut plus de bornes. Louis étoit en mon pouvoir ; je l'accable de tout le poids de mon indignation ; je lui prodigue les noms les plus outrageans, les épithètes les plus injurieuses ; et je menace jusqu'à sa Aie. En vain Louis proteste de son innocence ; en vain il jure que loin d'avoir armé les Liégeois, il est prêt à les aller combattre lui-même : rien ne peut modérer la violence de mes emportemens. Je retiens le monarque captif, et je l'abandonne à ses remords.

Quelques jours se sont écoulés ; des fenêtres de sa prison Louis XI voyoit la terrible tour où le comte Herbert de Vermandois avoit en 928 enfermé Charles-le-Simple, qui y perdit la couronne et la vie ; la honte, l'effroi, le désespoir tour à tour déchiraient son âme. Il ne tenoit qu'à moi de le renverser du trône, de couronner un de ses frères, ou de me ceindre moi-même le front de son diadème. Mes triomphes passés, mon empire et mon nom me permettaient toute entreprise, et me garantissoient tout succès. Alors un mot de moi pouvoit changer la face de l'Europe. Engagé dans la carrière du crime, devois-je reculer !... Il m'étoit facile, en m'emparant des Etats de mon captif, de justifier le châtiment de Louis XI par ses perfidies, et l'usurpation par la gloire. La France eût admiré l'audacieux conquérant : et les taches de la trahison auraient disparu sous les palmes de la victoire.

Violemment combattu, j'osai lutter encore contre les puissances de l'iniquité, qui par degrés s'emparaient de mon âme. Pour la dernière fois le Ciel laissa tomber sur Charles un rayon protecteur ; je me précipite dans l'appartement où, livré à la terreur, le monarque attendoit sa sentence. — « Vos remords » sont-ils sincères ? m'écriai-je. Est-il vrai que vous n'ayez point armé les Liégeois ? est-il vrai que, disposé à me suivre, vous soyez prêt à les combattre ? Ma voix étoit sinistre, mon regard furieux, mes gestes menaçans ; la clémence étoit dans mon cœur, et la rage étoit sur mon front.

Louis XI étonné prononce tous les sermens que j'exige. La paix est jurée sur *la croix de Charlemagne* ; et le roi de France marche à ma suite contre les Liégeois. Comme un humble vassal, il arbore mes enseignes ; il combat sous mes bannières ; et mon armée, après plusieurs succès, arrive triomphante sous les murs de Liège.

A cette époque, parmi les héros bourguignons, je remarquai le jeune Ecbert. Enthousiaste de la gloire, il s'étoit couvert le front de lauriers partout où son bras avoit combattu. Ecbert me parut digne d'être mon frère d'armes ; je l'approchai de ma personne ; je le comblai de distinctions ; je le nommai comte de Norindall. Son admiration pour ma vaillance étoit portée jusqu'au délire, et son dévouement jusqu'au fanatisme. Autant son imagination étoit ardente, autant son âme étoit pure. Ecbert s'aperçut que je l'aimois, et son attachement pour son prince devint dès ce moment une sorte d'idolâtrie.

Mais aux rives de la Meuse, un des premiers châtimens célestes attendoit le coupable Charles. Non loin des murs de la ville assiégée, suivi d'Ecbert et de quelques chevaliers, je traversois une forêt épaisse. Une profonde nuit enveloppoit la terre : égaré de ma route, j'aperçois au loin, à travers les sapins, une lumière vers laquelle je me dirige : là s'élevoit un antique manoir. J'y demande l'hospitalité pour quelques heures ; j'y suis reçu. Nul maître, dit-on, n'occupe en ce moment cette demeure, et cependant des serviteurs zélés nous y prodiguent les soins les plus empressés.

En un vaste et sombre appartement on a conduit mes pas. Accablé de lassitude, je me jette tout armé sur mon lit ; et bientôt un sommeil réparateur ferme ma paupière appesantie.

Tout à coup un léger bruit m'éveille : à la pâle clarté d'un flambeau mourant, je vois s'agiter devant moi la sombre tapisserie de l'appartement mystérieux : elle s'entr'ouvre... et bientôt une figure blanche et voilée se dessine dans l'obscurité sur la noire tenture. Une lampe à la main, du fond de la salle antique, silencieusement et comme une vapeur errante, l'inconnue séance jusqu'à moi. Ses bras nus, éblouissans de blancheur, sembloient transparens comme l'opale d'Arabie : ses longs cheveux noirs en désordre flottans, son visage pâle et décoloré couvert d'une gaze légère, la lenteur de ses mouvemens, tout en elle étoit fantastique. Ses formes aériennes eussent enchanté les regards si quelque chose de vague et de surnaturel n'eût jeté sur elles des teintes funéraires.

Touchant ma main brûlante de sa main froide et glacée, elle soulève son voile, porte sa lampe près de son visage, et me montrant sous des traits défigurés par la douleur l'ombre effrayante d'une beauté céleste : — « Reconnois si tu le peux, me dit-elle, la jeune, la belle, la brillante héritière d'Aroville ! Voilà comme tu l'as faite !... Contemple ton ouvrage ! » — « Iréna ! m'écriai-je en me précipitant vers elle. » — « Suis-moi », dit l'infortunée, et vers le passage secret elle fuit comme une bulle d'air qu'un souffle rapide a poussée. Sans remarquer où je vais, je suis ses traces à la hâte ; et bientôt dans une vaste rotonde tendue de noir, éclairée par des cierges funèbres, je la vois s'arrêter devant une sorte de sarcophage surmonté du dais de la mort.

A la rougeâtre clarté des lugubres flambeaux, je regarde Iréna : quel épouvantable changement ! Son cœur glacé paroissoit à peine palpiter ; sur son front pâle étoit empreinte la démence ; ses lèvres blanches étoient inanimées ; on eût dit que le sang ne circuloit plus dans ses veines ; aucun souffle ne paroissoit sortir de sa bouche muette ; sa prunelle étoit immobile, et son regard clair et fixe qui n'avoit rien d'humain, n'avoit cependant rien de céleste.

La fille d'Herstatt sourit amèrement levant le drap mortuaire : — « Ce n'est point le lit nuptial de ton épouse, me dit-elle, c'est l'heureux berceau de ton fils. »

Et j'aperçois au fond d'un cercueil l'affreux cadavre d'un enfant. — Il dort, me dit Iréna. Jeune et noble fils de la Bourgogne ! salut et paix à ton innocence ! Puis me regardant avec un nouveau rire convulsif : — « N'est-il pas vrai, Charles ! Il dort ?... Ah ! il ne trompe pas, lui !... »

Eperdu, désespéré, je pousse un cri lamentable, et tombe aux pieds de ma victime. — « Le barbare, s'écrie Iréna, il a réveillé son fils... S'il alloit aussi l'égorger !... Le monstre ! la mère ne lui aura pas suffi. »

Et renversant le sarcophage, elle vient d'éteindre tous les flambeaux, et disparoît sous les ténèbres.

Comme Danaüs au fond du Tartare poursuivi par les Euménides, je pousse des cris perçans. Je cherche Iréna ; je cours au hasard à travers d'obscures galeries ; et sous un passage inconnu, je tombe enfin sans mouvement.

En reprenant mes sens, je me trouve environné d'Ecbert et de mes chevaliers, que mes cris avoient attirés près de moi. Sous la rotonde

funéraire, aucun d'eux n'étoit entré. L'événement de la nuit demeura pour eux un mystère.

L'aurore a reparu : un courrier Aient à la hâte m'annoncer qu'une sortie des Liégeois porte en ce moment la terreur au camp des Bourguignons. Je quitte le funeste manoir, et cours chercher la mort au milieu des combats. Trois jours après, l'infortunée fille d'Herstall avoit cessé de vivre.

Sous les remparts de Liège, l'assaut général est ordonné. L'un des premiers j'entre par la brèche ; tout fuit devant moi ; tout tombe sous mes coups ; et le cruel Charles, égaré par la fureur et le désespoir, donne au monde épouvanté le spectacle du massacre d'une population entière réfugiée dans les églises, de l'incendie d'une ville immense implorant la pitié du vainqueur, et du bouleversement total d'un sol qui n'offrit plus que des ruines entassées sur un lac de sang.

Le fils de Charles VII pendant ces horribles scènes de carnage, pendant que le fer des Bourguignons égorgeoit les malheureux auxquels il avoit promis ses secours et qu'il avoit fait révolter, Louis XI, dévorant sa honte et ses remords, dînoit paisiblement à la lueur des tourbillons de flamme qui embrasoient la ville ; et prêtant l'oreille aux cris déchirans de ses victimes, il vantoit la gloire de cette effroyable journée.

Le monarque captif réclame alors sa liberté. Je me fis un devoir de la lui rendre. Il reprit la route de sa capitale, et par de nouvelles barbaries signala son retour à la puissance. Son plus cher favori, *la Balue*, qu'il avoit de garçon meunier fait évêque et cardinal, fut arrêté par son ordre ; et renfermé dans une cage de fer de huit pieds carrés, placée au milieu d'une tour, il attendit onze ans la mort qui termina son supplice. Poursuivant le cours de ses vengeances, Louis fit poignarder le comte d'Armagnac, éventrer la comtesse enceinte, et traîner sur la claie les plus puissans seigneurs du royaume.

O comble de déloyauté ! le roi de France, à qui tant de fois j'avois pardonné, convoque de nouveau une assemblée de notables, et me somme d'y comparaître, comme traître et félon ; puis, par un arrêt dégradant de la cour des pairs, il me fait déclarer atteint et convaincu du crime de lèse-majesté. Louis XI avoit alors réuni des forces imposantes ; j'avois licencié mes troupes : au cœur de l'hiver les Français envahissent mes Etats.

Je reprends les armes, je repousse mes ennemis, je triomphe encore, et je marche vers la Picardie. Edouard, roi d'Angleterre, fidèle allié de la Bourgogne, y préparait un débarquement. Le duc de Guienne, indignement

traité par Louis XI son frère, me mande qu'il se joint à moi contre l'ennemi commun ; et ses troupes marchent sur Paris. Plusieurs autres princes, joués tour à tour par le fils de Charles VII, grossissent la nouvelle confédération. Louis sembloit perdu sans ressource : le ciel ou plutôt l'enfer le secourut. Une pêche empoisonnée fut offerte au duc de Guienne ; après les douleurs les plus aiguës ce prince expira. De ce lâche fratricide l'Europe entière accusa Louis, qui, feignant une affliction mortelle, et faisant des neuvaines publiques, à cette occasion institua l'angélus ⁹.

A cette époque j'avois réuni à la Bourgogne le comté de Ferrète et l'Alsace ; j'y avois encore joint les comtés de Màcon et d'Auxerre, l'Artois, le duché de Gueldres et de Zutphen, plusieurs villes sur la Somme, et j'étois devenu l'un des plus puissans princes du continent. La Flandre et la Hollande m'appartenoient ; j'avois prodigieusement agrandi mon territoire du côté de l'Allemagne : je convoitai la Lorraine.

Marguerite d'Yorck n'existoit plus ; je n'avois qu'un enfant, et Marie étoit la seule héritière de mes vastes possessions. L'empereur Frédéric me demande pour son fils la main de cette Marie encore en bas âge ; et, pour obtenir de moi cet hymen, flattant mon ambition, il m'engage à entreprendre la conquête de la Lorraine. Par un traité secret il me promet d'ériger mes Etats en royaume, de me ceindre lui-même le diadème, et de me proclamer *roi de la Gaule belgique*.

Séduit par de telles espérances, je consens à l'union désirée. La mort du duc de Guienne venoit de dissoudre la coalition formée contre Louis XI ; je quitte la Picardie. A l'instigation du fils de Charles VII, le duc de Lorraine avoit menacé mes frontières ; je fonde sur ses troupes : bientôt sa province entière est soumise ; et déjà Nancy est assiégé. Le roi de France, en armant René, lui avoit juré d'aller en personne le seconder et le défendre. Vaines promesses ! ni Louis XI, ni ses guerriers ne paroissent pour le secourir, et j'entre triomphant dans Nancy.

Pour perdre un conquérant que faut-il ? une suite de prospérités. Comblé des faveurs de la victoire, je me crus invincible. J'avois pris pour modèle Annibal. Comme lui je projetais le passage des Alpes ; et je me voyois déjà maître de l'Italie, d'une partie de la France, et du midi de l'Allemagne.

Mon couronnement, comme roi de la Gaule belgique, devoit se faire à Trèves. L'empereur Frédéric m'y attendoit. En me rendant à cette ville, je me dispose à m'emparer d'une portion de l'Helvétie. Suivi du plus brillant cortège, muni d'un sceptre et d'un diadème, je pars. Instruits de mes

projets, les cantons suisses envoient plusieurs députés implorer ma justice. — « Qu'espérez-vous gagner en notre pays stérile ? me dirent-ils. Toutes nos richesses rassemblées ne valent pas les brides de vos coursiers, ni les éperons de vos chevaliers. »

Inutiles prières ! je suis aux portes de Granson. Une vigoureuse résistance m'est opposée, je surmonte tous les obstacles : la ville se rend à discrétion. Hélas ! dans le délire de la victoire, Charles, alors surnommé *le téméraire*, fait pendre la moitié de ses habitans et précipiter l'autre dans le lac de Neuchâtel.

Mais, loin d'épouvanter et de soumettre les Suisses, comme je l'avois espéré, cet acte de barbarie souleva l'Helvétie entière. — « Guidés par la vengeance, me dit-on, les montagnards s'avancent. — *Ils ne sont pas si fols* ¹⁰, répondis-je. Puis, au lieu de les attendre dans la plaine où ma cavalerie seule les eût anéantis, je continuai ma route au milieu des Alpes, et m'enfonçai dans les plus étroits défilés.

Au fond d'une gorge profonde, resserrée par des rochers élevés presque perpendiculairement jusqu'aux nues, je m'avance avec une confiance aveugle. Tout à coup au sommet de ces pics menaçans apparaissent les montagnards. Ils accablent leurs ennemis d'une grêle de traits, renversent sur eux des quartiers de roches, et jettent le désordre et la confusion dans les premiers rangs de l'armée. Les Bourguignons veulent à la hâte passer le défilé : une lourde chaîne de fer ¹¹ placée en travers de la route, et scellée des deux côtés dans le granit, arrête ces malheureux foudroyés de toutes les hauteurs, et vaincus sans pouvoir combattre. Les chevaux et les cavaliers sont renversés ; un monceau de cadavres encombre le passage ; la terreur s'empare de tous les esprits ; la voix des chefs est méconnue, les troupes se débandent, les désastres se multiplient, et la déroute est générale.

Tentes ¹², artillerie, équipages, trésors, sceptre, manteau, couronne, tout tomba au pouvoir des montagnards. Maîtres de tant de richesses dont ils ignoraient la valeur, ils prenoient l'argenterie pour de l'étain, et vendoient à vil prix les étoffes et les habits somptueux qu'ils ne déchiraient pas. Un de mes diamans, donné comme du verre, fut livré pour un florin à un prêtre de la contrée ¹³.

Deux fois dans cette fatale journée j'avois sauvé la vie d'Ecbert. Vers la fin du jour, séparé de lui, abandonné de tous les miens, seul je fuyois à travers les montagnes. Et le héros delà Bourgogne, la terreur de la France,

l'homme des victoires, errant, sans secours, et blessé, tombe inanimé contre un chêne druidique, sur un sol ennemi, au bord d'un torrent inconnu.

Comment exprimer mon désespoir ? Mes triomphes, je ne pouvois l'ignorer, avoient excité l'envie de tous les princes mes rivaux. Ils m'admiroient, et me haïssoient. Humilié, vaincu, j'entendois arriver jusqu'à mon oreille le cri de joie de l'Europe entière. Je voyois déjà les lâches adorateurs de la fortune se réunir pour accabler le triomphateur tombé. Me roulant avec frénésie au pied d'un rocher solitaire, demandant à grands cris la mort, j'exhalai ma rage en blasphèmes. Tout à coup un voile épais couvre la nature ; le ciel s'obscurcit ; ma pensée s'égare ; l'eau du torrent me paroît sanglante ; les rameaux de la forêt me semblent autant de poignards suspendus sur ma tête ; à la place des rochers je vois des monceaux de cadavres ; les gazons et les roseaux me représentent des flammes élevées de l'abîme ; et comme Prométhée au Caucase, j'attends le vautour dévorateur.

Une vapeur bleuâtre s'amasse et se condense au bord du torrent ; le vent nocturne l'agile, il étend le nuage informe, il l'exhausse ; et, comme le sculpteur de la mort, il en tire un squelette gigantesque. A cet épouvantable aspect, de la forêt part un cri d'horreur. L'onde sanglante bouillonne, et l'éclair brille dans les cieux. — « Charles ! s'écrie le spectre, ton règne est passé. De revers en revers de supplices en supplices, d'abîmes en abîmes, tu rouleras jusqu'au tombeau. Il dit : la foudre éclate, la nuée se déchire, et l'effrayante vision a disparu. »

Cependant, à la nouvelle de ma défaite, Louis s'abandonne aux transports d'une joie immodérée. Le jeune duc de Lorraine étoit à sa cour ; il lui fournit quelques troupes, et René part pour Nancy. Des émissaires français déguisés en religieux se rendent en Suisse ; de toutes parts ils prêchent une croisade contre les Bourguignons ; et la population entière de l'Helvétie s'arme aux cris de vengeance et de liberté.

Pensois-je alors à me défendre ? m'occupois-je à rallier mes soldats ? reprenois-je ma vaillante énergie ? non. La terrible apparition du torrent avoit entièrement changé mon être. Livide, l'œil hagard, déchiré de remords, marqué du sceau de la réprobation divine, je ne formois plus de projets, je n'avois plus de pensée, je restais des heures entières sans mouvement, sans parole, sans souvenir ; et tout à coup, tel qu'une montagne embrasée, je sortais du plus profond repos pour vomir des torrens d'imprécations, brûlantes laves du délire.

Dans un de ces accès d'égarement, repoussant le conseil de tous mes chevaliers, malgré les positions avantageuses des troupes suisses et l'immense supériorité de leur nombre, je voulus combattre ; et le reste de mon armée périt aux bords du lac Morat. Là, des ossemens de mes malheureux Bourguignons, fut élevé l'épouvantable monument qui doit attester aux siècles à Avenir, et mes fureurs et ma démence.

De même que les victoires suivent une première victoire, les désastres suivent un premier désastre. Je pouvois facilement encore sauver les restes de ma puissance, et conserver une partie de mes conquêtes. Ma présence, ma valeur, mon nom, suffisoient pour imposer encore à la terre. L'Europe, connoissant mon audace, s'attendoit aux vigoureux efforts du génie ; inactif, je demeurai plongé dans la stupeur de l'anéantissement. On eût dit que j'attachois une sorte de gloire à me montrer aussi inconcevable dans les revers que dans les succès. On eût pu croire que j'étois fier de mes calamités, comme je l'avois été de mes triomphes ; et que dans l'exagération plaçant le sublime, j'ambitionnois le comble de l'humiliation, comme j'avois désiré le faite de la puissance.

Aidé par le roi de France, le duc de Lorraine avoit repris Nancy. La nouvelle m'en est portée ; je quitte à l'instant l'Helvétie ; j'avois laissé croître mes cheveux et ma barbe ; nouveau Nabuchodonosor, déchu de la dignité de l'homme, et semblable aux animaux sauvages, je ne lançois autour de moi que des regards farouches, et ne faisois entendre que des rugissemens féroces.

Ecbert et quelques guerriers valeureux m'étaient demeurés fidèles ; je commandois encore plusieurs bataillons ; le bourreau des hommes avoit à compléter sa Aie en guidant à la mort le reste de ses défenseurs. Au milieu du plus rigoureux hiver, à travers des tourbillons de neige poussés par un vent glacial, je A-oie égaré vers Nancy. Mes troupes étaient épuisées et peu nombreuses ; le duc de Lorraine avoit des forces imposantes et des soldats délassés. Sous les murs de Nancy je livre bataille à René. Le succès du combat ne fut pas long-temps douteux. Du haut des remparts, les Lorrains foudroyoient les Bourguignons ; sur la plaine glacée les coursiers chancelans rouloient de toutes parts ; les cavaliers assiégeans, armés de pied en cap et par le froid engourdis, ne pomoient se relever. Je tombai percé de coups ; et sous la glace d'un étang Charles-le-Téméraire disparut.

Le bruit de ma mort se répand aussitôt. Les Bourguignons échappés au glaive tombent au pouvoir de l'ennemi. Le duc de Lorraine rentre

trionphant à Nancy ; et, parmi les cadavres du champ de bataille, René fait chercher inutilement le fameux Charles de Bourgogne ¹⁴.

Cependant j'existois encore.... un page m'avoit sauvé la Aie : au moment où j'étois tombé expirant, la nuit commençoit à couvrir la terre ; c'en étoit fait des Bourguignons. Le jeune page voulut dérober aux vainqueurs ma dépouille mortelle. Seul, à la faveur de l'obscurité, secrètement il m'avoit transporté sous une cabane de la forêt voisine : au bout de quelques heures je rouvris les yeux ; comme un homme sortant d'une longue léthargie, et dont les souvenirs sont effacés, je regardai fixement mon libérateur qui, au chevet de mon lit, attendoit avec anxiété mon retour à la vie. Je l'interrogeai avec calme : mes idées revinrent par degrés ; j'écoutai sans aucune émotion le récit de ma dernière défaite : puis soudain saisissant avec force la main de mon page : — « Jure, m'écriai-je, d'exécuter fidèlement l'ordre que je vais te prescrire ! Il prononça le serment que j'exigeois, et je continuai ainsi : — René me croit mort, as-tu dit, je veux l'être pour le monde entier ; mon parti est irrévocablement pris. Honteusement dégradé, Charles-le-Téméraire ne veut plus reparaître aux yeux des hommes. Retourne avant l'aurore au dernier champ des combats. Choisis parmi les morts le guerrier dont la haute stature se rapproche le plus de la mienne : revêts son corps de mes vêtemens ; défigure ses traits ; couvre-le de blessures ; traîne-le sous la glace de l'étang d'où tu m'as retiré ; et va, certifiant ma mort, dénoncer mes restes au vainqueur. »

Le page fidèle obéit exactement : le prince lorrain fit faire de magnifiques obsèques au soldat inconnu qui représentait Charles de Bourgogne ; et l'univers crut à mon trépas.

Bientôt guéri de mes blessures, je résolus d'ensevelir mon existence au fond de la plus impénétrable solitude : rejetant de funestes grandeurs, échappant à l'angoisse de remonter déshonoré sur la scène du monde, je ne regrettai que ma fille que je renonçois à jamais revoir.

J'étois certain que Louis XI respecterait l'héritière de la Bourgogne qu'il désirait unir au dauphin. Le fils de l'empereur d'Allemagne étoit en outre intéressé à la défendre contre tout ennemi. J'étois donc tranquille sur le sort, de Marie ; ma disparition rendoit la paix à l'Europe ; les princes mes rivaux eussent poursuivi le conquérant coupable, ils ne pou voient loyalement attaquer l'orpheline innocente : en me proscrivant, je sauvais la Bourgogne et ma fille.

Ainsi le sacrifice de moi-même offroit en son but quelque chose de généreux et de magnanime : avec transport je retrouvai dans mon âme quelque étincelle de vertu. Mon page me renouvela le serment de ne jamais trahir mes secrets ; et, déroband mon visage à tous les regards, seul je partis pour l'Helvétie.

Je m'arrêtai près du lac Morat : je vis les Suisses occupés à la construction du fameux ossuaire, et je détournai la tête avec horreur... Le mont Sauvage s'offrit à mes yeux : des traditions effrayantes en faisoient redouter l'approche au vulgaire ; ce lieu me parut convenir à l'homme qui vouloit fuir les hommes ; un ancien anachorète l'avoit habité ; je m'emparai de sa demeure abandonnée ; et, par quelques prestiges qui parurent surnaturels à des montagnards ignorans, je rendis l'ermitage du Solitaire plus inaccessible et plus redoutable que jamais.

Résolu de désarmer, s'il étoit possible, la vengeance céleste par le repentir et les châtimens, j'avois à dessein choisi, pour terre de mon exil, le théâtre de mes derniers forfaits. De ma demeure isolée j'apercevois le lac de Neuchatel et l'ossuaire de Morat. Non loin s'élevoit encore le pic Terrible, où ma troupe barbare, en traversant la Suisse, avoit massacré les religieux d'Underlach ; et ce roc, tel qu'un fantôme vengeur, constamment frappoit mes regards.

Seul, quoique entouré d'accusateurs et de juges, agenouillé près de l'ermitage, et me rappelant mes crimes, je demandois pardon aux hommes ; et grâce à l'Eternel : mais l'Eternel repoussoit ma prière, et le rayon de l'espérance ne luisoit point sur la montagne. Hélas ! qu'étoit devenu ce temps heureux de ma jeunesse, où mes pensées, s'élevant vers le Ciel, en redescendoient brillantes et pures comme les légions angéliques de l'échelle du patriarche !

J'avois emporté quelques richesses ; je répandis quelques bienfaits dans la contrée : je soulageai l'indigent, je secourus le malheureux. On bénissoit le Solitaire, et le Solitaire se maudissoit : le consolateur d'Underlach portoit un cœur inconsolable ; et le retour à la vertu avoit été trop tardif pour pouvoir être un retour au bonheur.

Dans, les chaumières où je descendois, au milieu des vallons que je parcourais, partout où je portais mes pas, j'entendois le nom d'Elodie répété par la reconnoissance et l'admiration. Je désirai voir cette colombe du monastère, tant adorée des montagnards. Secrètement je suivis vos pas : je

vous vis.... et l'amour, comme une nouvelle vengeance du Ciel, vint ajouter un supplice de plus aux supplices de mon existence.

Je sentis alors que j'aimois pour la première fois. Iréna m'avoit charmé par sa beauté, mais jamais elle ne m'avoit inspiré cet amour ardent, ce respect religieux, cette sorte de cuite passionné qu'Elodie seule étoit destinée à me faire connoître. Long-temps j'errai sur vos traces, n'osant m'offrir à votre vue. Au pavillon du parc, un soir je m'emparai de votre ceinture ; et de joie enivré, je retournai en ma solitude, comme si j'eusse retrouvé le talisman de la vertu. Je le plaçai contre mon cœur... Hélas ! et tel qu'un feu brûlant, il acheva de le dévorer.

Je pris la résolution de vous rendre la fatale ceinture : le désir de vous approcher et de vous parler, me détermina. Je dus vous paraître en démente, je dus vous épouvanter ; et cependant je vous vis attendrie, lorsque dans la galerie de la chapelle, en vous montrant les cieux, j'osai vous adresser ces étranges paroles : — « *Là, si le repentir ferme l'abîme*, là seulement il pourra vous dire : Je vous aime. »

Cette entrevue acheva d'égarer ma raison : Qui, moi ! j'osois adorer la fille de SaintMaur !... Je me rejetai dans mes souvenirs, et je me parus plus hideux que jamais. Charlesle-Téméraire, tournant ses regards vers le pic Terrible, le lac de Neuchâtel et l'ossuaire de Morat, alors s'écrioit, en se roulant désespéré sur la bruyère du désert, ou dans les antres de la forêt : — « Monstre, te faut-il encore une victime ! »

Craignant que mon haleine impure ne souillât la demeure d'Elodie, je cessai d'approcher du monastère, où bientôt arriva le comte de Norindall. Parmi ses guerriers se trouvoit le page auquel je devois la vie : il connoissoit ma retraite : en secret il vint m'y trouver ; et j'appris par lui l'hymen projeté d'Ecbert avec la princesse de Lorraine.

Epris des charmes d'Elodie, l'ami de René ne quittoit point la vallée d'Underlach : je chargeai Marceline de vous informer des premiers engagements du comte de Norindall ; et ce fut par mon page dévoué que j'appris encore les propositions d'Ecbert et vos refus, son départ et le projet d'enlèvement qu'il alloit exécuter.

Elodie ! quelle dut être votre surprise, lorsqu'au pont du torrent, le comte de Norindall reconnoissant Charles-le-Téméraire, et le prenant pour un fantôme, à genoux levoit ses bras vers son frère d'armes !.... Ah ! mon entrevue avec lui au mont Sauvage ne sortira jamais de ma mémoire.

Je connoissois l'âme enthousiaste d'Ecbert, et n'avois pas douté de l'effet terrible que produirait sur lui mon aspect. Deux fois au champ d'honneur j'avois sauvé sa vie : je savois qu'à mon nom seul ses larmes couloient encore ; je savois qu'excusant mes crimes, il ne se souvenoit que de mes vertus ; et j'étois certain que son dévouement fanatique pour l'heureux duc de Bourgogne renaîtroit non moins exalté pour l'infortuné Solitaire.

Aucune expression ne saurait peindre les transports de joie du noble Ecbert lorsque dans la cabane du mont Sauvage je le pressai contre mon cœur. Avec tout l'abandon de l'amitié, je lui avouai mon amour pour l'orpheline de l'abbaye. Je vis couler ses larmes... Et j'eus le courage d'exiger de lui le plus douloureux des sacrifices !....

Le magnanime Ecbert tombe à mes pieds. — « O mon prince ! s'écrie le guerrier généreux, ô mon ami ! qu'Elodie soit l'ange consolateur de ton sauvage exil ! Non, je ne serai point assez barbare pour t'arracher la dernière planche du naufrage.... Charles, je te le jure, jamais je ne trahirai tes secrets : pour toujours je vais fuir Elodie.... Je te sacrifie l'amour, l'hymen, le repos, le bonheur et la vie. »

De mes bras il s'échappe à ces mots, et je ne revis plus l'infortuné qu'au pic Terrible où je sauvai ses jours.

Le comte de Norindall fut fidèle à ses sermens ; mais un remords de plus déchirait mon âme. Je me sentais indigne d'être l'époux d'Elodie, et je venois de rompre un hymen qui sans doute eût fait son bonheur ; le jeune, le vaillant, le vertueux Ecbert méritait seul la vierge d'Underlach.

J'étois seul, retiré dans mon ermitage ; soudain la porte s'ouvre, et j'aperçois Herstatt. — « Vous ici ! m'écriai-je.... » Un rayon de lumière en ce moment éclaire mes traits. Le vieillard pousse un cri d'horreur : il a reconnu Charles-le-Téméraire.

Je me jette à ses genoux. — « Herstatt !... pardonne au malheur, au repentir, au désespoir, ou prends ce fer, et venge-toi ! Herstatt me repousse avec indignation. — Meurtrier de mon frère ! s'écrie le vieillard avec force, assassin de mon Iréna ! bourreau de toute ma famille ! qui ? moi, te pardonner !... jamais ! »

Il dit, et tombe éperdu sur un des bancs de la cabane. — « Homme inexorable ! ai-je repris d'une voix tremblante en étendant vers lui mes mains suppliantes ; peux-tu reconnoître Charles-le-Téméraire, le féroce, l'orgueilleux, l'inflexible Bourguignon, en ce proscrit infortuné qui, prosterné devant toi, embrasse tes genoux ! — Monstre ! retire-toi ! dit

Herstall avec véhémence et se levant précipitamment ; tu parles de remords, et tu médites de nouveaux crimes. Puis-je l'ignorer ! tu cherches à séduire Elodie : barbare ! entre elle et toi s'élèvent la tombe glacée d'Iréna et l'ombre sanglante de Saint-Maur. — Herstall ! m'écriai-je, épargne-moi ! que la pitié.... Mais la fureur étincelle en ses regards, il m'interrompt. — J'entends la voix de tes victimes..... Elles me crient : Venge-nous !... Homme de sang ! que me font tes remords ! point de pitié pour toi ! Puissent les malédictions du Ciel, semblables aux miennes, te suivre jusqu'à ta dernière heure ! et puissent les horreurs de ta mort égaler les crimes de ta vie ! »

Herstall a fui : je restai anéanti comme frappé de la foudre. Les dernières paroles du vieillard retentissoient à mon oreille comme les condamnations du Dieu vengeur. De ce moment je me crus perdu sans ressource, réprouvé pour jamais ; et de mon glaive j'eusse tranché ma vie si mon bras ne fût demeuré privé de toute force, mon âme de toute volonté, mes membres de tout mouvement.

Dans cet effroyable état, l'anticipation de l'enfer, je passai une semaine entière. Tout à coup j'appris la mort d'Herstall, et je tremblai qu'Elodie ne me soupçonnât d'avoir attenté à sa vie. Je pénétrai dans le parc du monastère... Etrange destinée ! ce fut au tombeau du vieillard qui m'avait maudit que vint briller à mes regards le premier jour de l'espérance. Je connus que j'étais aimé.

Mais qu'il fut rapide, cet éclair de bonheur !.... Je sentis l'horreur de ma position, et l'affreux destin que je préparais à l'innocence. La malédiction d'Herstall revint à ma pensée. Entre l'amour et le devoir le combat fut terrible, mais les sentimens généreux l'emportèrent. Je vous dis un dernier adieu, et courus loin du mont Sauvage chercher une autre terre d'exil et de douleur.

Informé des intrigues du conspirateur Palzo, prévoyant le péril qui vous menaçait, longtemps avant que le fanal eût brillé sur la tour, j'avois songé à déjouer les infâmes projets du prince chef de rebelles. Par Ecbert j'informai la cour de Lorraine des trames d'Underlach ; et lorsque je vous revis dans la chapelle, je savais que, déjà parti de Nancy, le comte de Norindall arrivoit à votre secours.

O trop chère Elodie ! j'étais venu près de vous, décidé à ne prononcer aucun mot d'amour ; mais à votre aspect toutes mes résolutions

s'évanouirent comme un songe : en vain mon front sévère se détournoit de vos regards, j'entendis votre voix touchante et vous me vîtes à vos pieds.

Le prince de Palzo fut arrêté : vous vous décidâtes à suivre la comtesse. De la cime du mont Sauvage je vis défiler le cortège qui m'enlevait plus que l'existence ; et je crus sentir passer la mort sur mon cœur comme la froide lame d'un poignard.

La veille, caché sous un antre profond auprès du torrent d'Underlach, j'avois effrayé Palzo par un chant prophétique. Le jour même de votre départ j'avois découvert le projet formé par les rebelles de délivrer leur chef captif. Pour sauver les troupes d'Ecbert inférieures en nombre aux montagnards armés, je vous devance au pic Terrible. Dans l'immense caverne de la roche redoutée j'avois caché des bois résineux, des matières combustibles, un amas de soufre et de bitume, et de la poudre comprimée. Au milieu du combat livré par les rebelles, la plus violente détonation annonce aux crédules montagnards la terrible apparition du fantôme sanglant. Revêtu d'un manteau de pourpre, ressortant du milieu des flammes, j'anéantis les troupes insurgées, j'immole le perfide Palzo, et j'arrache Ecbert au trépas.

O vierge d'Underlach ! lorsque vous enlevant évanouie, je vous portais au mont Sauvage, et vous pressois entre mes bras, enivré de joie et d'amour, je crus voir les cieux s'entr'ouvrir La brise nocturne ne portait à mon oreille que des accens de paix et d'amour ; je savourais avec délices l'air suave et pur de la forêt ; je me crus réconcilié avec la nature entière. L'innocence reposoit sur mon sein, il me sembloit que son contact m'avoit purifié : le souvenir de mes crimes fuyoit comme un antique chaos dissipé par une nouvelle aurore. Mon âme passionnée se rouvrait à toutes les vertus en renaissant à l'espérance. Gloire, richesses, trônes, puissance, que Arous paraissiez méprisables aux yeux de l'exilé de la montagne ! Il avoit retrouvé plus que vous, plus que toutes les pompes de la vie ; se croyant absous par le Ciel, il avoit retrouvé son Dieu.

Mon œil avec reconnoissance levé vers la voûte azurée, ne demandoit plus grâce au Créateur, ne blasphémoit plus, ne doutait plus : pour la première fois, depuis les jours de l'innocence, je remerciois le juge suprême je bénissois la bonté divine. L'Eternel venoit de me confier Elodie ; et, comme la colombe de l'arche annonçant aux hommes sauvés la fin des vengeances célestes, elle sembloit m'offrir le rameau de clémence fleuri sur la terre épurée.

Vous revîntes à la vie, vous acceptâtes mon asile : que celte journée fut heureuse ! mais quelle nuit lui succéda !.... Couché contre, la porte de l'enceinte sacrée où reposoit mon Elodie, je me livrais au plus doux sommeil, lorsque tout à coup en songe m'apparoît le spectre du torrent : son front porte une couronne sanglante ; des lambeaux de pourpre déchirés couvrent son corps livide ; et des serpens rongent son cœur. — « Charles, me dit le spectre, le Ciel est apaisé, tes remords ont désarmé sa justice ; mais, pour être entièrement absous par l'Eternel, il te faut obéir à l'ordre que de sa part je viens t'imposer. C'est sous l'ossuaire de Morat, c'est environné de tous les souvenirs de ta Aie, c'est au monument du crime et de la mort que tu révéleras ton nom à l'orpheline d'Underlach : ton Dieu te l'ordonne ; obéis. »

A cette épouvantable sentence, je jette des cris douloureux, j'implore la pitié du spectre ; il me repousse, et disparaît. Je me réveille, l'esprit égaré, le corps inondé d'une froide sueur, et les cheveux hérissés d'horreur. Trois fois le sommeil malgré moi referme ma paupière, trois fois le songe se répète. Je ne puis douter des volontés du Ciel. Au jour de mon premier revers, le spectre du torrent ne m'avoit point trompé en m'annonçant une suite de calamités. Maintenant il me promettoit le pardon du Ciel si j'exécutais l'ordre prescrit... Ah ! la clémence éternelle ne pouvoit être achetée par de trop cruels sacrifices : je me résignai, j'obéis.

Je m'arrête : j'ai terminé mes cruels aveux. Ai-je épuisé la coupe du malheur ? Fille de Saint-Maur, j'attends votre arrêt. Quel qu'il soit, prononcez-le sans crainte ; je le jure, aucune plainte, aucun reproche ne vous seront adressés par l'infortuné du mont Sauvage. Si Charles est par vous condamné, vous ne le reverrez plus : s'il est absous... Oh, Elodie ! je n'ose m'arrêter à cette pensée. Est-ce à moi de croire au bonheur !... Que le Ciel m'accorde un pardon, je puis l'espérer ; mais une récompense ! dois-je l'attendre !

Semblable au criminel qu'attend l'échafaud,
à tout moment je tressaille involontairement.. ; Il me semble qu'un coup de foudre plus violent que tous ceux qui m'ont atteint, qu'un anathème plus horrible encore que celui d'Herstatt, vont frapper ma tête proscrite. Si mes pressentimens s'accomplissent, si votre cœur me repousse, adieu, fille angélique ; adieu, chère Elodie !... Soumis et résigné, je pars... Peut-être que le Dieu qui nous sépara sur la terre nous réunira dans les cieux. Oh. ! que cette douce pensée ne me soit point ravie ! Soutenu par elle, avec transport

je descendrai dans la tombe ignorée qui m'attend, et sur laquelle ne sera versée aucune larme de pitié !... Adieu, lueur consolatrice du repentir et de la douleur ! fleur virginale dont un instant j'ai respiré le parfum céleste, mais dont mon souffle du moins n'a point souillé la pureté ! Douce apparition des régions divines ! Espérance, amour, et bonheur... adieu ! »

LIVRE XII.

LA vierge d'Underlach a terminé la lecture du manuscrit. Oh ! malgré ses erreurs, qu'il paraît grand à ses yeux, ce Charles devant qui la terre a tremblé, ce Charles qui rejeta la terre ! Quels égaremens ! mais quels remords ! Quels crimes ! mais quelles expiations !... Comme il l'intéresse, comme il lui semble merveilleux, ce héros de la Bourgogne, proscrit, repentant, oublié de la nature entière !... Charles revêtu de la pourpre, conquérant et victorieux, ne fut qu'un prince fortuné ; Charles sur la montagne déserte, volontairement dépouillé de toutes les grandeurs, parvenu au dernier degré de l'abaissement, et supportant la vie, lui paraît au-dessus de l'humaine nature.

Que va répondre Elodie à l'infortuné qui l'implore ? Abandonné de l'univers, Charles se verra-t-il repoussé par le seul être qui l'attache encore à l'existence ?... Le courroux du Ciel s'apaise, Elodie sera-t-elle plus inflexible que le Ciel ?... Le replongeant dans le désespoir, lui rouvrira-t-elle l'abîme, lorsque le Tout-Puissant le rappelle aux immortelles voies ? Non : sa résolution est prise ; l'orpheline de l'abbaye ne peut être, ne doit être que l'ange de la paix et du pardon : il lui semble que Dieu lui-même l'a choisie pour consoler l'homme du repentir, pour le raffermir sur la route des vertus où il est rentré, pour lui ramener enfin le repos et le bonheur.

D'une main assurée, et comme remplissant un devoir sacré, la vierge d'Underlach ne balance point ; elle a tracé quelques lignes... et l'écrit suivant est à la hâte déposé dans le creux du vieux saule au bas du sentier de la montagne :

— « Vous fûtes bien criminel, mais la clémence du Ciel est plus grande encore que les forfaits de l'homme. Ah ! puisse-t-il être vrai que je sois pour vous un juge nommé par l'Eternel ! Charles ! la voix de l'innocence ne tonne point... ; la jeunesse est clémente ; le roseau ne peut servir de massue ; et jamais une vierge ne fut revêtue que d'une mission de salut. A mes yeux vos aveux ont changé tout votre être ; mais ils n'ont point, changé mon cœur. J'ai lu, j'ai pleuré, j'ai pardonné. »

L'orpheline compte les momens avec impatience... Fièbre d'être devenue le seul appui du célèbre prince de la Bourgogne, d'être le monde entier pour

le héros vainqueur qui jadis l'univers conquis n'aurait pu suffire, elle jouit d'avance des transports que sa lettre devra causer. Son âme pure, heureuse de la pensée d'avoir purifié une autre âme, s'est fait une vertu de son amour, et de son bonheur un devoir ; le pardon qu'elle a prononcé lui semble une inspiration divine ; et l'avenir, coloré comme un tableau magique, s'ouvre devant elle paré de toutes les illusions de la jeunesse, de l'enthousiasme et de l'amour.

Mais déjà le Solitaire est sous la cabane ; Charles est auprès d'Elodie. Oh ! qu'ils sont doux les premiers aveux d'un amour partagé ! L'orpheline a laissé parler son cœur, et l'heureux duc de Bourgogne ne redoute plus que l'excès de sa félicité ; hélas ! souvent ici-bas la joie poussée trop loin rencontre encore la douleur. L'ermitage, la forêt, les rochers, le désert, tout à leurs yeux a disparu. Ils ne sont plus sur cette terre, ne sont point encore dans les cieux, mais errent au milieu de ces régions enchantées où montent pour quelques instans, aux beaux jours de la vie, les amans fortunés qu'a réunis le sort.

Tous les projets de Charles sont approuvés par l'orpheline. Le duc de Bourgogne continuera à demeurer caché aux yeux des hommes ; il vivra sur le mont Sauvage ; mais auprès de lui se rendra sa bien-aimée ; la cabane sera reconstruite ; l'enchantement de la nature, l'amour, présidera seul à leurs travaux ; et quel palais pour l'orpheline vaut l'ermitage du Solitaire ! Quel trône vaudrait pour Charles le rocher qu'habite Elodie !...

D'après le plan du prince, la fille de Saint-Maurira trouver Anselme. Le digne pasteur d'Underlach ne peut avoir oublié que Conrad, son neveu chéri, doit l'existence au Solitaire ; il unira les deux amans à la chapelle de l'abbaye : nulle puissance terrestre n'a le droit de s'opposer au mariage de l'orpheline. Elodie est inconnue à sa famille ; Charles est oublié de tous les humains ; ils se suffiront l'un à l'autre ; ils ne seront pas même deux dans l'univers.

Dans les plus purs ravissements de l'âme, dans les plus douces extases du sentiment, le prince de la Bourgogne et la vierge d'Underlach n'ont point remarqué la fuite des heures. Hélas ! cruelles filles du Temps, chacune d'elles a sa faux en main, qui va moissonnant les plaisirs de l'homme presque à mesure qu'il en jouit.

Comme le rapide éclair des félicités humaines la journée a fui. Vers le soir, Elodie descend la montagne, appuyée sur son ami, son protecteur, son amant, son époux. Près du torrent ils se séparent. L'orpheline se rend à la

demeure d'Herstall, et le prince au monastère. Charles veut revoir son généreux frère d'armes. Il veut serrer dans ses bras le magnanime Ecbert : en son âme rendue au bonheur tout est reconnaissance et tendresse. Ah ! pardon et pitié pour l'homme dont les plus purs sentimens se glacent et se durcissent au sein de l'infortune, comme l'eau qui, traversant le filtre de la terre, se pétrifie sous le rocher !... Mais haine et mépris pour l'âme insensible qui, lorsque la prospérité, comme une rosée céleste, lui descend une nouvelle vie, n'exhale point autour d'elle des parfums d'allégresse, de bienfaisance et d'amour !...

Anselme voit s'avancer vers lui la fille de Saint-Maur. Il pousse un cri de surprise. Quelle joie a pénétré son âme ! Avec quelle attention il prête l'oreille au récit de sa délivrance !... Hors le nom et les secrets du Solitaire, Elodie n'a rien déguisé au père Anselme. Ses vœux, ses résolutions, et le motif de sa visite au presbytère, elle a tout déclaré à son ancien ami.

Anselme l'avoit écoutée sans l'interrompre ; mais plus d'une fois de profonds soupirs s'étoient échappés de son sein. Elodie remarque avec attendrissement que ses yeux sont baignés de larmes ; elle attend sa réponse avec inquiétude. — « Ainsi donc, dit enfin le vénérable pasteur, c'est pour être l'épouse d'un Solitaire mystérieux, d'un homme sans nom, sans titres et sans fortune, que la douce vierge d'Underlach a refusé la main du noble, du vertueux du puissant comte de Norindall ! »

Hélas ! poursuit-il, le Ciel ne m'a donné aucuns droits sur Elodie. Orpheline abandonnée, vous êtes maîtresse de vous-même. Que pourraient les prudens avis d'un vieillard, et les froides paroles de la raison, contre les brûlantes déclarations de l'amour, et l'entraînante séduction du cœur !... Cependant, ô ma fille ! répondez avec sincérité : prête à livrer votre sort à l'étrange inconnu du mont Sauvage, lorsque peut-être un précipice est devant vous, à ma voix suppliante, ne sentez-vous pas s'ébranler vos résolutions ? Votre cœur n'est-il point atteint d'un frémissement involontaire ? ... — Non, mon père, interrompt l'orpheline avec fermeté. L'âme du Solitaire m'est connue ; je ne redoute rien en lui confiant ma destinée ; et je crois que le Ciel lui-même m'inspira ma résolution. — « Vous aimez ! dit le vieillard. » — « Voudrois-je être épouse, si je n'aimois ! répond la jeune fille. »

— « Anselme ! ajoute-t-elle, ne refusez point de bénir l'union d'Elodie. Au pied des saints autels, venez appeler sur l'orpheline et sur son époux les bénédictions du Tout Puissant. Que par vous ma main soit unie à celle... —

D'un inconnu, d'un aventurier peut-être ! s'écrie Anselme avec douleur. — D'un aventurier !.... répète Elodie avec indignation ; quel mot outrageant avez-vous prononcé !... Est-ce à vous à parler ainsi du généreux sauveur de Conrad ! »

Puis, d'une voix énergique et solennelle, en ces mots elle continue : — « Auprès de celui qu'a choisi la vierge d'Underlach, le puissant comte de Norindall n'est qu'un mortel obscur et sans renommée. L'homme auquel elle donne aujourd'hui son cœur, s'il le vouloit, demain s'élèveroit superbe à l'égal des plus hautes puissances de la terre. Par sa naissance et par son rang, l'orpheline de l'abbaye est plutôt indigne du Solitaire, que le Solitaire n'est indigne d'elle. Fièr de son époux au désert retiré, Elodie, sur le mont Sauvage, ne veut obéir qu'à l'amour... mais peut commander à la gloire. »

L'enthousiasme éclate en ses regards. Confondu d'étonnement : — « Elodie, s'écrie Anselme, ses secrets vous sont donc connus ?... Parlez enfin, quel est son nom ? — A l'autel de l'Hymen, répond l'orpheline, lui-même il veut vous le révéler. C'est sous les voûtes de la chapelle du monastère que, pour la dernière fois, ce nom sortira de sa bouche. A la gloire, aux grandeurs, aux vanités humaines le Solitaire renonce pour jamais. Seroit-ce au ministre du Ciel à le lui reprocher ! »

A chaque mot d'Elodie, la surprise d'Anselme augmente. — « Mon père, reprend elle, au nom de votre tendresse pour moi ! au nom du Ciel lui-même, qui semble avoir ordonné mon hymen ! jurez-moi que jamais vous ne dévoilerez à la terre l'existence de l'homme qui ne veut plus commander parmi les hommes, et qui ne vous confiera son nom qu'en présence de l'Eternel. »

— « Je le jure ! s'écrie Anselme ; » et le pasteur ne doute plus que l'exilé du mont Sauvage ne soit un personnage illustre. Elodie, vierge pure et sans reproche, l'eût-elle ainsi aimé si par quelques vertus il ne se fût montré digne d'elle !... Anselme ne combat plus son inébranlable détermination ; et, le lendemain même, aux derniers rayons du jour, il l'unira secrètement au Solitaire, dans la chapelle de l'abbaye.

Vers le mont Sauvage l'orpheline a reporté ses pas : vainement Anselme a voulu la retenir au presbytère. Elle eût craint d'offenser le prince, de paraître douter de son âme, en cessant un jour seulement de se confier à sa loyauté. La veille de son hymen, l'abandonner eût été cruel : Charles a besoin de sa présence, elle a besoin de son amour.

Avec quels transports ils se retrouvent !... Devant le paisible ermitage, sur la bruyère de la forêt, à la douce clarté des étoiles, avec quelle tendre confiance ils s'entretiennent et du bonheur présent, et de l'heureux avenir !... Ah ! le passé n'est plus même un songe. L'un près de l'autre assis contre le rocher de la cabane, sous les berceaux de la solitude, ils n'entendent, ni le doux frémissement des zéphyrse se jouant entre le feuillage, ni le lointain murmure des cascades, ni l'harmonieux concert des chantrse de la forêt : ils ne prêtent l'oreille qu'aux accens énergiques de l'amour, qu'aux paroles brûlantes du sentiment ; et lorsqu'un silence éloquent succède aux discours passionnés, ils n'entendent que les soupirs et les battemens de leurs cœurs.

Sous le toit rustique où l'heure nocturne l'appelle, la vierge de l'abbaye à regret se retire. Il faut quitter le Solitaire, et chaque instant, loin de lui passé, lui semble dérobé au bonheur. Aussi loyal guerrier que tendre amant, Charles veille autour du sanctuaire de l'innocence avec enthousiasme et respect ; et sous la garde de l'amour, au pouvoir du plus passionné des hommes, la plus aimante des mortelles, la plus belle des vierges, s'endort confiante, heureuse et pure.

Légères et peu profondes, les blessures d'Ecbert s'étoient déjà cicatrisées. Charles avoit revu son frère d'armes, et l'avoit instruit de son bonheur. De quel sacrifice le généreux comte de Norindall n'étoit-il point capable !... Il a promis d'accompagner Charles à l'autel, et d'assister au serment de l'hymen qui, pour jamais, le séparera d'Elodie.

Que la nuit a paru longue au prince ! Enfin l'aurore a paru, mais combien la nature est peu en harmonie avec le cœur joyeux du Solitaire !... La voûte céleste est chargée de sombres nuages ; et sur l'horizon ténébreux, au loin les montagnes de glace s'élèvent blanches et funèbres comme des spectres vaporeux.

La vierge d'Underlach est sortie de la cabane ; elle regarde le ciel, et frémit... La veille on eût dit que la nature entière sourioit à sa félicité ; pourquoi l'aurore naissante semble-t-elle un messenger sinistre portant quelque affreuse nouvelle ?...

Mais quels enchantemens ne produirait l'amour ! Aux premiers accens de Charles, le trouble d'Elodie se dissipe ; il n'est plus de tempête dans les airs ; il n'est plus de nuages sur les cieus : que lui fait la nature entière !... auprès d'elle est le bien-aimé.

Dans l'ivresse des jouissances les plus pures, dans l'attente du bonheur le plus parfait, Charles a vu s'écouler la journée. L'astre aux feux créateurs ne

l'a point éclairée. Une nuée orageuse couvre la vallée ; et l'Auster impétueux, échappé des brûlans déserts, s'avance vers les monts glacés. De l'ermitage descendus, l'orpheline et le prince, à la faveur des ombres, traversent, sans être aperçus, le paisible hameau d'Underlach : ils parviennent au monastère ; ils sont enfin dans la chapelle.

Les flambeaux de l'hymen sont allumés : l'encens brûle en des vases d'or. Elodie s'agenouille au fond du sanctuaire. Ecbert attendoit les deux époux ; il est pâle et souffrant ; il n'ose regarder l'orpheline. Anselme est à l'autel : son visage est triste et sévère. Il va donc connoître ce nom que le Solitaire n'a voulu lui révéler qu'en présence de l'Eternel. Silencieux en ce moment, le pasteur semble un juge. Son regard scrutateur est constamment fixé sur Charles avec effroi, et sur Elodie avec compassion.

La cérémonie a commencé : à genoux auprès de l'orpheline, le Solitaire n'ose encore remercier le Ciel : il ne peut s'en expliquer la raison ; mais à l'autel de l'Hyménée, tremblant comme au pied d'un tribunal vengeur, il cherche en vain le Dieu clément, il ne voit que le Dieu terrible.

Le pasteur d'Underlach s'approche des amans, et d'un ton solennel demande à l'époux futur quels noms et quels titres il porte parmi les hommes. Le Solitaire a tressailli comme si la question l'étonnoit, comme s'il ne devoit point y répondre... Il hésite, et d'une voix mal assurée prononce enfin ces mots : — « Charles de Bourgogne. »

Jusqu'à l'autel, Anselme recule épouvanté ; ses cheveux se dressent sur sa tête ; ses genoux tremblent sous lui ; de ses mains il couvre ses yeux ; il jette un cri d'horreur et le plus effroyable silence succède à ce cri d'alarme qui, répété par l'écho des arcades antiques, va se perdre sous les voûtes ténébreuses, comme le Canon de détresse des naufragés sous l'épaisse nuée de la tempête.

Soudain comme inspiré, levant ses regards prophétiques vers la voûte du temple, Anselme, hors de lui-même, revient précipitamment à Charles. Une flamme inconnue jaillit de ses yeux menaçans. Descendu du mont Sinaï, tel devant les Juifs idolâtres parut Moïse courroucé, brisant les Tables de la loi. Le front d'Anselme jette un éclat foudroyant. Le roulement du tonnerre semble accompagner sa voix. Du milieu des éclairs paroît s'avancer l'homme des vengeances célestes : — « Charles le-Téméraire !... s'écrie-t-il, fléau des nations ! quelle puissance a donc pu te retirer de la tombe !... Meurtrier de Saint-Maur ! à l'autel du Seigneur, oses-tu présenter ta main sanglante à la fille de ta victime !... Infâme séducteur ! vois le spectre égaré

d'Iréna s'avancer, et jeter à tes pieds le corps livide de son enfant !... guerrier sacrilège ! écoute, n'entends-tu pas les cris de tous les religieux de ce monastère, égorgés sur le pic Terrible !... Bourreau des peuples ! la terre avec horreur te rejette, et les temples saints te repoussent... Fuis, monstre ! ne profane plus ces parvis sacrés de ta présence réprouvée. Au nom de l'Eternel j'élève ici ma voix : qu'il soit anathème l'homme du crime, le conquérant sanguinaire, le meurtrier, le sacrilège, l'impie !... A Charles-le-Téméraire anathème ! anathème ! »

Et l'écho des voûtes funèbres a répété de toutes parts : — « Anathème ! anathème ! »

A l'instant même un ouragan impétueux, comme un nouveau ministre de châtimens et de fureurs, ébranle l'édifice sacré. La terre a mugi : le monument pieux a tremblé sur ses antiques fondemens. Le vent arrache avec violence les vieux vitraux du sanctuaire ; il les brise, il les renverse, et se précipite en tourbillons jusqu'au pied de l'autel : les cierges s'éteignent ; l'église est replongée dans les ténèbres ; la cloche du couvent, agitée par la tourmente, se fait entendre... Elodie reconnoît le son fatal qui suivit son premier serment au caveau funéraire. — « Voilà la bénédiction nuptiale ! s'écrie-t-elle. Et le marbre des sépultures reçoit son corps inanimé. »

Ainsi qu'Héliodore au temple de Jérusalem, renversé par le coursier céleste de l'ange aux regards flamboyans, l'infortuné duc de Bourgogne est tombé le front prosterné sur la poussière. Un frisson morte la couru dans ses veines ; son sang glacé s'arrête ; son œil égaré se ferme ; ses membres se raidissent ; ses mouvemens deviennent convulsifs ; il pousse un gémissement sourd ; et pendant quelques instans il perd la voix, le sentiment et la pensée.

Charles a rouvert les yeux. Le comte de Norindallle soutient dans ses bras. A la pâle clarté d'un flambeau que le vent lui-même a rallumé, le prince autour de lui cherche la vierge d'Underlach ; mais, transportée à l'abbaye par Anselme, elle a disparu de la chapelle. L'enceinte sacrée est déserte ; l'anathème et la mort en ont chassé l'amour et l'hymen. Jusque dans les parfums de l'encens est le souffle de la terreur. Nuls pas humains, nulle voix mortelle ne rompent l'affreux silence des tombeaux. Sous ces fatales voûtes tout semble atteint par la réprobation ; et Charles n'entend de loin à loin que le cri rauque de l'oiseau des ruines traversant d'un vol funèbre les galeries abandonnées.

Les douleurs irréparables sont muettes comme le cercueil. Celles de Charles ont comblé la mesure des souffrances humaines. Immobile de stupeur, ainsi qu'une effigie de lui-même, il regarde fixement son ami, comme si le souvenir d'Ecbert étoit effacé de sa mémoire. Il se lève et marche, comme pour s'assurer qu'il a conservé le mouvement et la vie ; il se touche avec surprise, comme s'il s'examinait pour la première fois ; il se parle à voix basse, comme s'il se demandait qui il est.

S'éloignant d'Ecbert, il s'enfonce sous les voûtes obscures de la chapelle. Son œil est hagard, sa marche est rapide ; contre une colonne il s'assied, penche son front vers la terre, laisse échapper de ses lèvres quelques mots incohérents, quelques sons bizarres, et paraît mystérieusement s'entretenir avec d'invisibles puissances. Ecbert s'approche, il lui parle Charles d'un geste lui prescrit le silence, comme s'il écoutait quelque autre voix inconnue.

L'orage est dissipé. Le comte de Norindall, toujours auprès de son ami, parvient à l'arracher de la fatale église. Il l'entraîne, il fuit l'abbaye... Mais tout à coup Charles s'arrête, il repousse Ecbert. — « Où vais-je ? » s'écrie-t-il. — « Au mont sauvage » — Qui l'ordonne ? — « Elodie ». Et ce nom, prononcé presque au hasard, a produit un effet magique. Le duc de Bourgogne suit sans résistance son guide. En un continuel délire il franchit le torrent, traverse la forêt, gravit la montagne ; et, le Ciel, par pitié sans doute, l'ayant délivré de la raison, il est entré à l'ermitage sans savoir, au but de sa course, ni d'où il est parti, ni où il est arrivé.

Sous le toit rustique de l'exil, Charles enfin succombe à l'excès des souffrances ; il tombe anéanti sur les nattes de jonc de sa cabane. Comme une masse de plomb, une sorte de sommeil léthargique achève de glacer ses membres ; et le repos de l'insensibilité vient interrompre en lui, pour quelques heures, le supplice de l'existence.

La nuit hâtant sa course obscurcissait ses voiles. La pluie tomboit à longs torrens. Non moins malheureux que son prince, le comte de Norindall veille auprès du corps inanimé de Charles. Soudain une voix l'appelle. Ecbert lève les yeux ; le père Anselme est devant lui. D'étonnement saisi, le noble guerrier garde le silence ; réprimant un premier mouvement de fureur, il détourne la tête... puis, avec un sourire amer, montrant du doigt au pasteur l'infortuné sans mouvement : — « Le voilà, dit-il, tonnez encore sur lui ! Ministre implacable des vengeances du Ciel, contemplez votre victime ! Au rocher désert de l'exil, sous le chaume de l'indigence, voyez ce corps

inanimé, cet homme expirant sans secours, rejeté des palais, repoussé des autels... C'est là le vainqueur de l'Europe, le plus puissant des princes, le héros du siècle, voilà Charles-le-Téméraire !... Etes-vous satisfait ? »

Le visage d'Anselme est baigné de pleurs. — « Le Ciel ainsi l'a ordonné, dit le vieillard. J'ai rempli mon devoir comme ministre des autels, je viens remplir ma tâche comme pasteur des hommes. Autant que le vôtre, et plus encore peut-être, mon cœur est déchiré. O Ecbert ! lorsque j'ai lancé la foudre sur Charles de Bourgogne, j'étois emporté par une impulsion irrésistible plus forte que ma pensée, plus puissante que ma volonté. Ma bouche a proféré des paroles... inattendues de moi-même ; mon anathème a passé par mes lèvres, mais il ne sortait point de mon âme. Un pouvoir surnaturel agissoit seul en moi. Organe du Ciel, j'ai tonné au monastère ; vieillard de la vallée, je viens pleurer à l'ermitage. »

La piété, la douleur, la vérité, la charité chrétienne ont empreint leurs caractères sublimes sur les traits du pasteur. En regardant les larmes d'Anselme, et ses cheveux blanchis par les années ; en écoutant sa voix gémissante et sa justification plaintive, Ecbert ne le repousse plus ; Ecbert soupire ; et ses reproches ont cessé.

— « Généreux comte de Norindall ! poursuit Anselme, malgré l'obscurité, les dangers de la route et mon âge avancé, j'ai voulu vous entretenir cette nuit. Pour arriver jusqu'à vous, le Ciel m'a donné des forces : son courroux peut enfin s'apaiser. Le terme des châtimens vengeurs est peut-être arrivé. Oh ! dites à Charles, puisqu'il ne peut m'entendre, dites-lui bien qu'il ne désespère point de la Providence, et qu'ici-bas il n'est point de malheur qui soit irréparable. »

— « Eh quoi ! s'écrie Ecbert, vous pourriez espérer !... — L'espérance est fille du Ciel, interrompt le vieillard ; gardons-nous de la repousser. L'Eternel qui par ma voix prononça l'anathème, peut par ma voix aussi prononcer le pardon. Mais noble Ecbert, pour sauver Charles et l'orpheline, laissez vous guider par mes conseils ! seconde les efforts du pasteur d'Underlach ! »

— « Ah ! dit Ecbert avec feu, disposez de ma vie entière. Commandez ! j'obéis : parlez ! que dois-je faire ?... — Retenez Charles à l'ermitage, répond Anselme ; et pendant quelques jours que l'entrée de l'abbaye lui soit interdite ! La fille de Saint-Maur est mourante ; la moindre émotion peut terminer ses jours ; l'aspect du prince en ce moment lui porterait le coup de

la mort. Ni lui ni moi ne devons paroître devant elle. Ecbert, veillez sur Charles, je retourne veiller sur Elodie.

A ces mots il va quitter la cabane. Rien ne l'épouvante, ni la forêt, ni les torrens, ni la pluie, ni les ouragans, ni les ténèbres. Ses vêtemens sont trempés, ses membres sont engourdis par le froid ; Anselme n'a rien remarqué, Anselme n'a rien senti : son âme ardente et pieuse a comme oublié son enveloppe mortelle ; il racheteroit avec transport au prix de sa vie l'anathème qu'il a lancé.

Jetant un dernier regard sur le duc de Bourgogne, il revient sur ses pas, et soulevant la main glacée du prince : — « Infortuné !... » dit le vieillard, une fois dans ma vie j'ai donc été barbare !

« Dieu juste ! continue Anselme, tombant à genoux, et pressant la main de Charles dans les siennes ; Dieu des miséricordes ! si quelques actions vertueuses de ma vie ont pu mériter une récompense, accorde-moi celle que j'implore ! sauve Charles, sauve Elodie ! »

« Souverain arbitre des destinées ! faut-il en ces lieux une victime expiatoire ?... frappe moi, j'y consens ; condamne le reste de mes jours aux plus cruels supplices de la pénitence, je m'y résigne ; mais que réunis et pardonnés, Elodie et Charles retrouvent le bonheur ! »

« Charles ! ici je t'en fais le serment ; je ne quitterai plus le cilice ; je ne vivrai que d'herbes sauvages ; je ne m'abreuverai que de l'eau du torrent ; je ne coucherai plus que sur la cendre. Puisse une vie de privations et de tortures apaiser pour toi l'Eternel, et faire disparaître jusqu'à la trace des coups affreux que malgré moi je t'ai portés ! »

Toute son âme s'est peinte en ses discours exaltés ; sa fervente prière est celle de l'enthousiasme religieux. Le vieillard s'offre en sacrifice au Tout-Puissant. Avec transport il sollicite des châtimens réparateurs ; il se voue aux souffrances ; et, pour les rendre à la vie et au bonheur, il voudrait être le martyr de ses Victimes.

Depuis long-temps le pasteur d'Underlach avoit repris la route du monastère, lorsque le duc de Bourgogne revint à l'existence. Les premiers feux du jour éclairaient la cabane. — « Elodie ! Elodie !... » s'écrie Charles en jetant ses regards autour de lui. Mais la douce voix de l'orpheline ne répond plus à l'appel de l'amour. Le prince a recouvré sa raison. Le plus morne abattement est sur ses traits ; son calme est le dernier période des souffrances ; sa résignation est sinistre, et son recueillement sombre est un néant moral. Charles dans sa vie avoit épuisé toutes les plaintes du malheur,

tous les cris de la rage, tous les gémissemens du remords, tous les accens du désespoir. Hélas ! en lui, de toutes les démonstrations de la douleur, la plus effrayante est son silence.

Le comte de Norindall conserve encore quelque espérance ; il raconte à son ami la nocturne visite d'Anselme, le motif de sa course, et sa touchante prière. A peine remis de ses blessures, Ecbert pâle et souffrant à veillé toute la nuit sous la cabane, et s'immole à son frère d'armes. Charles le regarde, il l'écoute, et son âme par degrés se rouvre aux émotions du sentiment : une larme fugitive a tombé de sa paupière. Ecbert s'élance dans ses bras. — « Pleure ! s'écrie-t-il, pleure ! le ciel et la terre attendoient cette larme. »

— « La terre ! répond le prince ; la terre n'attend plus rien de moi que ma dépouille mortelle. Et le Ciel — Le Ciel ! interrompt Ecbert, le Ciel est désarmé ; les flambeaux de l'hymen peuvent s'allumer encore. »

Charles n'a rien répondu. Ecbert n'offre à sa pensée que de consolantes images, ne fait parler que l'espérance. Docile aux vœux de son ami, le prince ne quitte point l'ermitage ; mais deux jours se passent dans les plus mortelle sangoisses ; aucune nouvelle de l'abbaye ! et le comte de Norindall craint de s'éloigner de Charles !....

Affreuse perplexité ! Epouvantable incertitude ! Ecbert commence à se croire abandonné d'Anselme ; et cependant Anselme n'avoit cessé de lui envoyer de secrets messagers pour l'instruire de l'état désespérant de l'orpheline, et des progrès de sa maladie : mais aucun d'eux n'avoit osé gravir la montagne redoutée ; et par leurs fausses réponses le pasteur étoit abusé.

L'aube matinale du troisième jour alloit poindre sur la vallée : Charles ne peut supporter plus long-temps l'horrible anxiété qui le dévore. Echapper à la vigilance d'Ecbert est devenu son seul désir, sa seule pensée. Quelque bruit s'est fait entendre au bas du sentier montant à l'ermitage. — « On vient ! » s'écrie Charles. Le comte de Norindall s'élance avec précipitation, descend la montagne... ; vaine recherche ! inutile attente !... Ecbert désespéré retourne à la cabane Le prince a disparu.

Déjà le duc de Bourgogne est au-delà du torrent ; il a traversé la vallée : la porte du parc de l'abbaye est ouverte ; il s'est enfoncé dans les jardins Mais comment s'introduire auprès d'Elodie ? tout dort au prieuré. Vers le passage souterrain qui communique à la chapelle il a dirigé ses pas. Sous les murs du monastère, s'il ne peut arriver jusqu'à l'orpheline, du moins il rencontrera quelque serviteur qui pourra l'instruire de son sort.

Devant le bosquet où repose la dépouille mortelle d'Herstall, Charles s'arrête : c'est là que pour la première fois il apprit qu'il étoit aimé. En passant il veut saluer le bocage de l'amour et de la mort : il s'avance, il écarte le feuillage : en croira-t-il ses yeux !.. Blanche comme le flocon de neige suspendu au sapin des Alpes, courbée comme le rameau pleureur du saule des fontaines, une ombre pâle et plaintive s'appuie languissamment contre la croix funéraire. Le cœur palpitant de crainte et d'espérance, Charles approche ; la vierge du bosquet solitaire lève son front décoloré, l'aperçoit. — « Charles ! s'est-elle écriée.... »

Elle veut s'élancer vers lui ; mais, sur le tertre funéraire, sans force, elle tombe à ses pieds.

— « Elodie ! s'écrie le prince éperdu, en relevant l'infortunée, vous ici. !.... Grand Dieu, que ses traits sont flétris par les souffrances ! et pourtant qu'elle est belle encore ! — Ils veilloient autour de moi, répond l'orpheline avec égarement : le sommeil, malgré eux, a fermé leurs paupières ; dans un moment de délire j'ai échappé à mes gardiens : j'ai voulu venir mourir ici. »

Puis reprenant par degrés ses esprits : — « Charles, poursuit-elle, je pressentois que nous nous reverrions encore.... C'est ici qu'Elodie a proféré le premier aveu de l'amour : c'est ici qu'Elodie prononcera le dernier adieu à l'existence. »

— « Non, s'écrie Charles avec véhémence : non, rien désormais ne m'arrachera mon Elodie : non, la tombe elle-même ne sauroit nous séparer. — Si mes forces me l'avoient permis, reprend l'orpheline d'une voix foible et mourante, j'eusse été jusqu'au mont Sauvage.... Hélas ! je fus si heureuse à l'ermitage il me semble que là l'impitoyable mort n'auroit osé m'atteindre ; l'amour n'eût point laissé s'ouvrir la pierre du cercueil. Le souffle de l'amour est si brûlant ! Ce souffle n'est-il point la vie !.. »

— « Oh ! ne parle point de mort ! interrompt Charles désespéré, ne parle que d'amour. Viens, tu désires retourner à l'ermitage, partons !... Tu ne peux marcher : eh bien ! dans mes bras je vais t'y transporter. Là le Ciel est compatissant ; là nous sourit la nature entière ; là nous appelle l'amour ; là nous attend le bonheur. — Le bonheur !... répète Elodie ; oh ! oui, le bonheur étoit là... partons. »

Elle dit, et veut se lever : mais le froid de la mort a pénétré dans ses veines. Un nuage a passé sur sa vue, comme un fantôme des derniers momens. Elle retombe en prononçant ces mots. — « Charles, l'anathème

est entre nous.... Non, je n'arriverai point à l'ermitage. Je le sens, je ne reverrai plus le mont Sauvage... Oh ! pourquoi l'ai-je descendu !... »

Sa voix s'est éteinte : la vierge d'Underlach est presque évanouie. Le prince hors du bosquet l'entraîne : l'amour, la fureur, le désespoir, le délire règnent dans tous ses discours, éclatent dans tous ses mouvemens : — « Arrête ! dit Elodie recouvrant ses sens, ô mon bien-aimé ! arrête ! Voit-on d'ici la mont Sauvage ?... aperçoit-on d'ici la cabane du Solitaire ? Mort cruelle, un instant encore !... Vers l'élysée de cette terre, un seul regard ! un dernier soupir !.... »

— « Elodie ! Elodie ! s'écrie Charles succombant au déchirement de son âme : ne me parle point ainsi, mes forces m'abandonnent, tu m'arraches la vie. »

Puis la déposant sur un banc de gazon : — « Que parles-tu d'anathème ! Prêt à le rétracter, Anselme a promis de nous unir. Le Ciel enfin pardonne.... et dès qu'Elodie pourra retourner à l'autel, Anselme, au nom du Tout-Puissant, bénira Charles et sa bienaimée. — Qu'entends-je ! dit l'orpheline, le Ciel pardonne !... Je serois ton épouse !.. Nous pourrions encore être heureux !... »

Le regard d'Elodie s'est ranimé ; son cœur palpite avec violence ; un léger incarnat colore son visage ; sur ses traits abattus reparoît un rayon de joie ; l'orpheline expirante est redevenue soudain la belle vierge d'Underlach. Charles renaît à l'espérance. — « Oui, reprend-il avec transport ; sur la montagne, à l'ermitage, nous retrouverons le bonheur. Elodie se lève en chancelant. — Charles, dit-elle, quel doux moment ! quelle ivresse j'éprouve !... Non, jamais je n'ai tant aimé ; ouvre tes bras à ton épouse ; je veux entendre ta voix de plus près... O Charles ! j'ai besoin de sentir battre ton cœur contre le mien, j'ai besoin de respirer ton souffle, j'ai besoin de toute ta vie. »

La douce fille de l'abbaye est dans les bras de son époux. Il la presse avec passion sur son cœur. La tête de l'orpheline s'est doucement penchée contre son sein : un profond soupir s'est échappé de ses lèvres ; elle a prononcé le nom du Solitaire... Charles croit son amante sauvée... Son amante a cessé de vivre.

L'infortuné duc de Bourgogne pousse un cri lamentable. Elodie n'est plus !... Il dépose sur le tombeau d'Herstall le corps de la vierge adorée ; puis se roulant avec fureur contre la terre, il mord le gazon de la sépulture avec les convulsions d'un délire frénétique ; il arrache sa chevelure ; et de ses mains

forcenées il a défiguré son visage. Les yeux d'Elodie sont fermés... C'en est fait, la seule lumière qui brilloit pour lui sur la terre est à jamais éteinte. Le chaos, l'épouvante, le néant, l'enveloppent de leurs épaisses ténèbres. Hélas ! Charles-le Téméraire, destiné à subir tous les supplices de l'existence, devait tomber de tous les sommets des félicités humaines, éprouver successivement tous les déchirements du cœur, et passer par toutes les horreurs, par tous les désespoirs de la vallée des infortunes.

Une effroyable immobilité succède aux plus violents accès de la démence. Charles, quelques instans, semble avoir rejoint sa bienaimée au séjour de l'éternelle paix.

Tout à coup il redresse son front égaré que souille le sang des blessures qu'il s'est faites en ses transports de rage. Non loin du prince en ce moment, un prêtre agenouillé priant avec ferveur, répandoit des larmes amères près de la vierge inanimée. Charles reconnoît Anselme. — « Barbare ! s'écrie-t-il, se levant avec fureur, toi verser des larmes !... Toi la pleurer ! Qui donc l'a frappée ?... Qui l'a précipitée dans la tombe ? Ah ! ta pitié n'est qu'un nouvel outrage ; éloigne-toi, monstre ! ou j'ajoute un crime de plus à tous les crimes de ma vie !... Oui, je veux, je dois t'immoler à ses mânes plaintives. Si je n'ai pu la suivre encore, c'est que j'avois à la venger. »

En achevant ces mots, à défaut de glaive, il saisit une énorme pierre servant de borne auprès de la sépulture d'Herstall ; et semblable au vautour sanglant qui fond sur l'oiseau sans défense, Charles a levé la mort sur la tête d'Anselme.

— « Frappe ! dit le vieillard avec calme, et sans courber son front vénérable, frappe, malheureux ! et pour l'éternité, ose ici te séparer d'elle ! »

Etonné de l'accent du pasteur, de sa résignation, de son courage, et de la sublime expression de son regard, Charles suspend ses coups. Puis jetant loin de lui la pierre homicide : — « Non, s'écrie-t-il, elle est là... Morte, elle commande encore à mon âme... Tu ne périras point. Un crime, une vengeance étoient horribles à ses yeux : elle est là... Je ne profanerais pas l'air que tout à l'heure elle respiroit encore... Son dernier souffle erre autour de moi, je l'entends, il me parle... Oh ! réponds, Elodie ! ne viens-tu pas de me crier... Arrête ! »

Et Charles égaré tombant à genoux près de son amante, se courbe vers elle, et l'interrogeant encore, répète avec un cri déchirant : — « Réponds,

Elodie, réponds !... c'est ton bien-aimé qui t'appelle. »

Le vieillard d'Underlach partage les douloureuses angoisses de Charles. — « Elodie ! s'écrie-t-il à son tour, ange tutélaire ! ne peux tu répondre à sa voix !... O toi qui l'as tant aimé, du moins des demeures immortelles où déjà tu résides, verse sur les plaies de cet infortuné quelque baume consolateur !... » A cette prière touchante, le prince étonné regarde le pasteur. Les yeux inondés de larmes, et levés vers la voûte éthérée, Anselme imploroit pour Charles la miséricorde divine. Ses cheveux blancs, sa pieuse attitude, sa voix inspirée, tout rappelait en lui le Père du désert communiquant avec l'Eternel, ou l'Apôtre de l'Evangile rappelant à Dieu l'âme infidèle.

— « Tu pries pour moi !... dit le prince d'une voix sombre, mais sans fureur : cruel ! as-tu donc oublié ton anathème !... — Je ne songe qu'à ton malheur, répond Anselme avec énergie ; Charles, pour quelques instans, le Ciel t'a séparé de l'ange qu'il n'avoit envoyé vers toi que pour te ramener à lui : veux-tu tromper l'espérance du Ciel ?... Par de coupables transports, par une fin impie, veux-tu te replonger dans l'abîme ?... Veux-tu que la vierge adorée qui t'appelle répande encore des larmes au séjour des félicités immortelles ? »

— « Elle m'appelle !... répète Charles avec égarement... Ecoutons. »

Il dit ; et tournant ses regards vers la croix funéraire, il croit voir à l'instant même un rayon lumineux descendre sur l'orpheline du monastère ; les traits d'Elodie brillent d'un éclat surnaturel.. Le bocage est comme embaumé d'un nuage d'encens ; et du haut des airs il semble qu'une voix céleste a prononcé le nom de Charles.

— « Anselme ! dit le prince hors de lui même, elle a parlé... elle m'attend. Mais qui renversera les obstacles qui me séparent d'elle ? qui m'ouvrira les cieux ?... — Qui ?.. répond Anselme saisi d'un saint enthousiasme, celui qui, successeur des apôtres, reçut le pouvoir de condamner et d'absoudre, de lier et de délier... un représentant du Seigneur, Anselme lui-même. »

— « Vous, barbare !... s'écrie Charles en reculant avec effroi. — Dieu puissant ! poursuit Anselme, appelle à toi l'infortuné. Que peut ma faiblesse sans ton secours ! Esprit divin, inspire-moi ! Que l'eau de l'éternelle vie découle du rocher aride ! Que sur le désert ténébreux s'étendent les clartés célestes ! Paroles de paix et de salut, pénétrez jusqu'au cœur de Charles ! Dernières forces de ma vie, élancez-vous hors de moi même !... Que je le sauve, et que je meure !... »

A ces mots, subjugué par une puissance inconnue, entraîné par un mouvement irrésistible : — « Dieu d'Edolie ! interrompt Charles avec impétuosité, les crimes de ma vie ne sont donc point encore assez expiés !... Eh bien ! le dernier, le plus cruel effort de l'humaine vertu, tu me l'arraches.... Je tombe aux pieds de celui qui m'a tout enlevé sur la terre, qui m'a ravi plus que l'existence. J'implore mon pardon de l'homme qui fut pour moi le plus barbare des hommes... Voilà le meurtrier d'Elodie ! et je vais le nommer mon père. »

Alors agenouillé devant Anselme : — « Ministre du Seigneur ! a-t-il repris, rétracte donc ton anathème ! que toute barrière tombe entre Elodie et moi ! Absous Charles le-Téméraire, ouvre-lui les voies immortelles !... Mon père, bénissez-moi. »

En prononçant ces dernières paroles, sa voix expire sur ses lèvres. L'affreux sacrifice est consommé ; ses forces l'abandonnent. Au pied de la croix qu'il embrasse, Charles demeure anéanti.

— « Arbitre des miséricordes ! s'écrie alors Anselme avec toute l'exaltation de la foi chrétienne, c'en est fait, tu pardonnes ; je le sens, ton feu céleste est descendu sur moi, tu parles, tu m'inspires..... Le pasteur des fidèles s'interrompt quelques instans, comme s'il entendoit quelque harmonie divine, comme s'il recevoit secrètement quelques paroles du Créateur ; puis d'une voix presque surhumaine. — Charles de Bourgogne ! reprend-il, tes remords ont touché l'Eternel ; tes souffrances ont expié tes forfaits : au nom du Dieu clément, au nom du Dieu sauveur, tous tes crimes te sont remis »

Il dit ; ses regards étincellent ; son front est radieux ; ses cheveux blancs l'ont environné comme d'une auréole éblouissante ; c'est Jean éclairant le désert ; c'est Elie sur le mont Carmel rendant la vie à la nature.

O puissance de la religion ! O merveille de la piété ! Le fameux Charles de Bourgogne, déchu de toutes ses grandeurs, dépouillé de toute sa gloire, perdu à toute espérance, mort à toute félicité, à la voix d'un simple pasteur, au pied d'une croix solitaire, a senti descendre dans son âme une paix inattendue, une ivresse divine ; échappant au souvenir comme au remords, recevant des consolations inespérées, Charles aux premières portes du Ciel a loin de lui laissé la terre.

Alors paroît le comte de Norindall à l'entrée du bosquet : il a tout appris ; il a tout entendu. — « Ecbert ! s'écrie Anselme, arrachez votre ami de ce funeste lieu ! J'ai les derniers devoirs à rendre à l'orpheline du monastère. »

Ecbert craignoit la résistance de Charles ; quelle est sa surprise ! le prince l'écoute, ne répond rien, mais se lève et le suit. Déjà tous deux, ayant gravi silencieusement la montagne, sont arrivés à l'ermitage. Hélas ! le comte de Norindall a perdu aussi dans Elodie le seul être qui jamais ait fait battre son cœur ; et, forcé de retenir ses larmes, il lui faut, dévorant en secret ses douleurs, prodiguer des consolations, quand lui-même est inconsolable.

Un projet inconnu semble absorber toutes les pensées de Charles. Calme comme l'insensibilité, muet comme la mort, l'œil constamment fixé sur l'horizon, il n'a paru tourmenté que par l'impatience de voir finir le jour. La nuit enfin s'approche ; Charles rompt le silence. — « Ecbert, dit-il, si tu m'aimes encore, écoute ma dernière prière, exauce mon dernier vœu. — Parle, répond Ecbert ; eh ! puis-je rien te refuser ! — Pendant vingt-quatre heures, reprend Charles, laisse-moi seul à l'ermitage ; ne me demande ni quel est mon dessein, ni quelle est mon espérance mais au nom de mes malheurs, au nom de ton amitié, ne refuse point ton frère d'armes : je te jure de ne point attenter à mes jours et de ne point quitter cette contrée. Demain soir, à cette même heure, reviens auprès de ton ami, tu le retrouveras à l'ermitage. »

Le comte de Norindall ne sauroit s'expliquer l'intention secrète de Charles, mais il ne peut que se rendre à sa prière. Il va s'éloigner ; il avoit franchi le seuil de la cabane. — « Ecbert ! s'écrie Charles d'une voix tendre et plaintive, un mot encore ! Cher et généreux Ecbert, avant de me quitter pardonne-moi les coups affreux que je t'ai portés : pardonne-moi les larmes que je t'ai fait répandre : pardonne-moi tes souffrances et tes malheurs ! »

— « Moi ! s'écrie Ecbert, moi te pardonner ! As-tu pu croire que les sacrifices de l'amitié fussent des supplices ! que le dévouement fût le malheur ! O mon prince ! ô mon ami ! n'étois-je pas ton compagnon d'armes ? n'avois-tu pas le droit de tout exiger, de tout attendre de mon cœur ? »

— « Sans moi, reprend Charles amèrement, elle eût été ton épouse. Sans moi, le comte de Norindall et la vierge d'Underlach, amans unis, vivraient heureux. Je t'ai enlevé l'objet de ton amour je t'ai arraché le bonheur ; et je ne me suis emparé d'elle que pour la précipiter dans la tombe. Hélas ! telle étoit donc ma destinée ! Fléau de tous les êtres qui m'ont aimé, je n'ai porté autour de moi que la douleur, l'épouvante et la mort. Bien des cœurs se sont élancés vers Charles... il ne les a reçus que pour les déchirer. »

— « Que dis-tu ? interrompt vivement » Ecbert. Quel prince autour de lui répandit plus de bienfaits que toi ?... qui connut mieux l'amitié ? qui du sommet des grandeurs humaines, maître des rois, vainqueur des peuples, héros du monde, daigna jeter sur l'obscur Ecbert un regard de protection et de tendresse ?... Qui m'a revêtu de dignités ? Qui m'a trois fois sauvé la vie ? »

« Charles, poursuit-il, je t'ai dû mon élévation, mes titres, mes richesses ; de ce jour j'y renonce à jamais : loin des palais et des cours, je n'aurai désormais d'autre habitation que ta cabane, d'autre existence que ta vie. Sur ce globe aride et désert, je ne veux plus voir, je ne veux plus suivre, je ne veux plus aimer que Charles ; non Charles de Bourgogne protégé par la fortune et couronné par la gloire, mais mon ami, mon frère d'armes, le Solitaire du mont Sauvage. »

Le duc de Bourgogne de ses mains se couvre les yeux ; les sanglots le suffoquent ; à peine respire-t-il. — « Non, dit l'infortuné, comme se répondant à lui-même, non, il ne fut point un monstre celui qui put être ainsi aimé ! »

— « Charles, continue Ecbert, songe qu'il ne te reste plus que moi seul sur la terre ; réponds : m'ouvriras-tu ton ermitage ? »

Trop vivement oppressé, le prince ne peut proférer une parole, mais il tend les bras au magnanime Ecbert ; il le serre avec transport contre son cœur ; et les deux exilés, immobiles, baignés de pleurs, restent quelques instans embrassés.

Le comte de Norindall s'arrache le premier à cette scène déchirante. — « Il faut te quitter, dit-il ; mais ce n'est que pour un moment, et ce sera la dernière fois. — La dernière fois ! répète Charles en tressaillant. — Demain, reprend Ecbert, nous nous retrouverons ici. Demain nous ne nous séparerons plus. »

A ces mots il s'enfonce dans la forêt. — « Ecbert, s'écrie Charles de l'accent le plus douloureux, mon cher Ecbert ! adieu. » Hélas ! il lui semble que pour la dernière fois il vient d'embrasser son ami.

Le comte de Norindall est déjà loin du mont Sauvage. Long-temps le prince, à travers les arbres, avoit suivi des yeux son compagnon d'armes. Tout à coup il s'élance au fond de sa cabane, il se jette sur la couche solitaire où reposa son amante ; à grands cris il l'appelle : — « Elodie ! chère Elodie ! ici tu fus en ma puissance ici je devois te posséder ici pour moi battoit ton cœur... tu n'es plus, et j'y reste seul ! »

La nuit couvre entièrement Underlach de ses ombres épaisses ; Charles exécute enfin son projet. Il descend rapidement le mont Sauvage, il marche vers le monastère, et déjà s'est introduit dans le parc. Quelques restes des brillantes décorations de la fête donnée à l'orpheline, par le prince de Palzo, s'élèvent encore sur la pelouse. Inconnu, déguisé, caché parmi la foule, Charles avoit vu les enchantemens de cette journée. La lune en ce moment, pâle et tremblante, se levoit de l'horizon brumeux comme l'astre des champs funéraires. Charles est près du cirque où combattirent les chevaliers lorrains. C'est là que, traînée sur un char triomphal, telle que la reine de Cythère, Elodie, alors brillante de jeunesse, d'espérance, d'amour et de beauté, couronna les vainqueurs du tournoi. C'est là que la voix des chantes guerriers, accompagnée des harpes sonores, célébroit la plus belle des vierges, et faisoit entendre ces mots :

« Que loin de toi la foudre tonne,
Céleste aurore d'un beau jour !
Ton front est fait pour la couronne,
Comme ton cœur l'est pour l'amour. »

Hélas ! elle a tonné la foudre !... Cette fleur enchanteresse, dont l'éclat naguère éblouissoit la vallée, n'est plus l'orgueil de la nature : cette vierge tant adorée ne sera plus la déité des fêtes ; elle n'entendra plus ni les cris bruyans de l'enthousiasme, ni les tendres soupirs de l'amour. Comme une ombre légère elle traversoit la rive... elle a passé,

Charles laisse échapper un long gémissement. Des bosquets chéris de l'orpheline, il fuit à pas précipités. Oh ! qu'ils sont affreux les souvenirs de L'amour planant sur les marbres de la tombe !

Par le passage souterrain qui jadis avoit guidé ses pas vers Elodie, Charles s'introduit dans la chapelle. Grand Dieu ! quel spectacle rien s'offrir à ses regards ! L'enceinte sacrée est illuminée comme pour un jour de fête ; de blanches tentures décorent ses antiques murailles ; en des vases du plus précieux métal, de tous côtés fument l'encens et la myrrhe ; de riches tapis couvrent le pavé du temple ; mille parfums embaument l'air ; les flambeaux de l'hymen sont allumés ; qu'éclairent-ils ?... La mort.

Au pied de l'autel, sur une estrade magnifique, est un lit funèbre que surmonte un dais éblouissant de blancheur ; quatre colonnes d'argent le

soutiennent : des guirlandes de roses virginales retombent en festons autour du catafalque ; de transparentes gazes, de blanches draperies environnent le funeste trône ; et l'éclat resplendissant des lumières réfléchi sur le dôme argenté, sur les guirlandes fleuries, sur les colonnes étincelantes, du funéraire pavillon ont fait un temple de clartés.

Le duc de Bourgogne est au pied du monument de la mort qu'entourent les pompes de la vie ; étendue sur la couche silencieuse, la douce vierge d'Underlach dort du sommeil de l'éternité. Un voile blanc cache ses traits angéliques ; la couronne virginale est sur son front ; hélas ! emblème d'innocence, c'étoit celle de l'hyménée.

La chapelle est déserte, le plus profond silence y règne. Tombant à genoux auprès du catafalque. : — « Vierge céleste ! s'écrie-t-il, voilà donc ta couche nuptiale ! voilà les pompes de notre hymen ! Mon effroyable destinée s'accomplit. Victime infortunée ! » que te dis-je, lorsque je t'apparus pour la première fois ? Fuis ! jeune fleur de la vallée, mon haleine est contagieuse ! Que t'ai-je dit sous ces mêmes murs, le jour de nos premiers sermens ? que j'étois l'homme des tombeaux ! »

Il dit, et de son front prosterné frappe le marbre du sanctuaire. — « Fille angélique ! a-t-il soudain repris en se levant d'un air égaré, tu voulois mourir au mont Sauvage ; ton dernier accent appela le Solitaire ; ton dernier regard chercha l'ermitage... Eh bien ! tes derniers vœux seront remplis : la cabane de l'exilé recevra ta dépouille mortelle... Là tu dormiras d'un plus doux sommeil ; là je veillerai près de ta sépulture ; là s'étendront sur ton cercueil les dernières flammes de l'amour. Ce matin mes bras n'ont pu, vers la montagne, te transporter heureuse et pleine encore de vie ; ils t'y porteront inanimée. C'est Charles qui te rendra les derniers devoirs, et ton sépulcre qui recevra ses derniers soupirs. »

Il monte à l'estrade ; il s'approche du lit funèbre ; il écarte les voiles blancs qui couvrent le front de l'orpheline, et, lui tendant les bras : — « Viens, s'écrie-t-il avec l'accent de l'amour et du délire, viens sur le cœur de ton époux ; ne fut-ce pas ton dernier élan !... Elodie ! je t'entends encore ; oui, tu m'appelles, tu me cries : *J'ai besoin de respirer ton souffle ; j'ai besoin de toute ta vie.* »

Charles, les bras étendus vers elle, s'interrompt... : comme si l'excès de l'amour et de la douleur lui devoit un miracle ; comme si l'orpheline, à ses cris passionnés, alloit se lever de la tombe et se précipiter sur son cœur. Dieu, qu'elle étoit belle encore ! Couronnée de roses blanches, vierge

paisible, elle sembloit sourire à la mort. Aussi blanches que le transparent albâtre, ses longues paupières baissées étoient comme fermées par un doux sommeil ; ses mains glacées tenoient un bouquet de lis qu'elle paroissoit presser contre son sein. A la sérénité de ses traits, l'on eût dit qu'un songe fortuné l'environnoit d'enchantemens ; et le Ciel sembloit n'avoir enlevé à la terre, que pour quelques instans seulement, le chef-d'œuvre de la nature.

Charles s'est penché soudain vers la couche mortuaire. Doucement il a passé ses bras autour de la jeune vierge, comme s'il craignoit de la blesser, comme s'il redoutait de l'éveiller ; puis de la chapelle il s'élance à pas pressés, et tel qu'Alcide arrachant Alceste des sombres bords, plus prompt que l'éclair orageux, il a fui vers le mont Sauvage.

Déjà le prince a franchi le pont du torrent. Aux pâles rayons de la nuit, il a reconnu l'arbre où la fille, du monastère, sur son harmonieuse lyre, chanta le printemps et la nature... Hélas ! il n'est plus de printemps, il n'est plus de nature, il n'est plus d'harmonieuse lyre pour le proscrit de l'univers.

Le vent nocturne agite les arbrisseaux de la forêt. Dieu puissant ! pourquoi Charles s'est-il brusquement arrêté ?... pourquoi ses forces lui manquent-elles ?... pourquoi cet épouvantable tressaillement ? Ah ! la brise a poussé contre son visage les blonds cheveux épars de l'orpheline ; ses anneaux flottans ont touché les lèvres du prince... ce sont les mêmes boucles sur lesquelles, ivre de joie et d'espérance, il déposa le premier baiser de l'amour. Alors la vierge d'Underlach étoit de même entre ses bras ; mais alors il sentoit battre son cœur auprès du sien, alors elle étoit à lui, elle vivoit, elle aimoit...

Charles ne peut continuer sa marche..... presque à la porte de l'ermitage, toutes les facultés de son être l'ont à la fois abandonné ; son immobilité soudaine est comme une interruption d'existence. Que fixent ses regards ?... Hélas ! les mêmes arbres à l'ombre desquels, peu de jours auparavant, l'orpheline, appuyée sur lui, l'entretenoit de son amour.

Au pied d'un chêne antique il a déposé son amante : il est à genoux auprès d'elle ; il ne prononce pas un mot ; il ne verse pas une larme. Sur les traits d'Elodie il a rejeté ses longs voiles ; alors seulement on eût dit qu'elle venoit de disparaître pour lui de la terre ; son œil, levé vers la voûte éternelle, la cherche maintenant dans le ciel. Il semble l'appeler... lui parler... et cependant ses lèvres n'ont plus de mouvement... tout se passe au fond de son cœur.

Dans le rocher contre lequel est adossé l'ermitage est une large cavité que referme une énorme pierre. Charles ignore à quel usage fut destinée cette urne mystérieuse ; elle va servir de tombe à l'innocence.

Après quelques instans du plus affreux repos, le prince se relève : avant de reprendre en ses bras sa compagne infortunée, il saisit une boucle de sa longue chevelure. — « Elodie ! s'écrie-t-il, accorde-la-moi... ce sera le premier et le dernier don de l'amour. »

Et la boucle est posée sur son cœur.

Charles a levé la pierre du rocher. Il place le corps glacé de l'orpheline dans ce sépulcre de la nature, et d'une voix presque éteinte, avant de refermer la tombe : — « Adieu ! s'écrie-t-il, oh ! la plus belle et la plus pure des vierges ! pour jamais tu vas disparaître à mes regards. Ainsi que j'avois souillé ma gloire, j'ai moissonné ta jeunesse, et flétri ta beauté, Fille céleste ! dors au rocher de douleur et d'exil !... repose en paix sur le sol du repentir et de l'amour ! Adieu l'ivresse des tendres aveux ! adieu toutes les espérances de la terre !... Toi qui m'as ramené à la vertu, toi qui seule ici-bas m'as fait connoître l'amour pur, l'amour passionné ! merveille de la création ! Elodie ! Elodie ! adieu !... »

Il dit ; sa voix meurt : son front jadis si fier et si martial tombe appesanti contre la roche déserte. Pour entendre l'adieu du prince la nature a paru se taire ; un long silence a suivi sa dernière parole Tout à coup un sourd mugissement sort de sa poitrine, comme la convulsion finale de l'existence, comme un épouvantable déchirement de la nature humaine. L'Eternel en ce moment venoit de jeter sur le duc de Bourgogne un regard de miséricorde et de pitié : ses souffrances sont terminées ; le ciel s'ouvre Charles n'est plus !

FIN DU DOUZIÈME LIVRE.

EPILOGUE.

LONG-TEMPS après la mort d'Elodie et du Solitaire, un chevalier de la cour de Lorraine, parcourant l'Helvétie, traversa la vallée d'Underlach ; il entendit parler de l'homme du mont Sauvage, dont le nom étoit demeuré inconnu, mais dont les bienfaits et les merveilles étoient restés gravés dans tous les souvenirs. Alors, par toute la contrée, par tous les montagnards, la jeune vierge de l'abbaye étoit presque divinisée.

Le jour où l'orpheline avoit cessé de vivre ; auprès de sa couche funéraire Marceline veilloit dans la chapelle ; le corps de la jeune fille disparut, et le jour suivant tel fut le récit de Marceline. — « Vers le milieu de la nuit, je m'étois éloignée quelques instans de l'enceinte sacrée ; tout à coup, revenant vers l'église, j'entends les sons lointains d'une harpe céleste ; je cours vers le catafalque... la vierge pure avoit disparu par les archanges enlevée. La voûte du temple sembloit encore entr'ouverte ; et d'un nuage d'or couvrant le sanctuaire s'exhaloient des parfums célestes. »

Anselme, épuisé par les jeûnes, par les macérations et par les pénitences qu'il s'étoit imposés, n'avoit survécu qu'une année à l'orpheline du monastère.

Le chevalier voyageur apprit qu'un ermite habitait la demeure du Solitaire. Curieux de visiter cette retraite mystérieuse, il gravit le mont Sauvage, et contre le rocher de la cabane aperçut un anachorète agenouillé. Inspectant sa prière, il n'osa d'abord s'approcher ; mais bientôt l'immobilité du saint homme lui parut celle de la mort. Il s'avance vers lui ; ses craintes furent confirmées, l'ermite avoit cessé de vivre, mais seulement depuis quelques heures : ses membres avoient conservé quelque chaleur.

Le chevalier examine attentivement les traits de l'anachorète ; il croit les reconnoître, malgré qu'ils soient sillonnés par la souffrance et le malheur. Vivement ému, cherchant à s'assurer de la vérité de ses soupçons, il soulève le manteau noir de l'ermite, et sur son cœur trouve une boucle de blonds cheveux que bien des larmes avoient baignée. Il découvre sa poitrine ; ah ! plus de doute ; une décoration connue a frappé ses regards, elle a terminé ses incertitudes. Le guerrier jette un cri perçant. — « O mon premier compagnon d'armes ! ô mon chef ! est-ce ainsi que je devois te retrouver ! »

Le chevalier avoit reconnu le comte Ecbert de Norindall.

FIN.

1 Plus heureux que *la Caroléide*, *le Solitaire*, jusqu' à ce jour, a trouvé grâce devant la critique. Fidèles aux doctrines classiques, plusieurs littérateurs ont attaqué le genre de mon nouvel ouvrage, qu' ils ont nommé romantique mais leurs censures même ont été des éloges, puisqu' ils ont bien voulu placer le *Solitaire* à côté des *Maleck-Adhel*, des *Eudore*, des *Wallace*, des *Chactas* et des *Lara*.

Je ne chercherai point à défendre le genre romantique, encore moins à l' attaquer. Tout ouvrage d' imagination, qui serait écrit avec pureté, qui ne choquerait ni le goût, ni la raison, et qui joindrait à de grandes pensées un intérêt vif et soutenu, quel que fût d' ailleurs son plan, quelques écarts que se permît l' auteur, me paraîtrait du genre *classique*. « Le Parnasse ne connaît point » l' intolérance (a dit fort bien l' un de nos meilleurs écrivains) » il ne lance point d' anathèmes. » Je ne vois donc dans la guerre entre les *classiques* et les *romantiques* qu' une vaine dispute de mots.

La première édition du *Solitaire* a été enlevée avec une telle rapidité, qu' à peine ai-je eu le temps de revoir la seconde. Des juges sévères y trouveront sans doute encore des fautes ; mais j' aime à espérer qu' ils continueront à me traiter avec bienveillance ceux qui ont rendu compte du *Solitaire* avec tant de talent et d' impartialité.

2 Province appartenant au duc de Lorraine.

3 Ceux qui ont voyagé en Suisse ont pu remarquer souvent ces accidens de lumière, et ces vues merveilleuses. (*Voyez* toutes les descriptions des Alpes.)

4 Père de Déjanire.

5 Grand vautour des Alpes.

6 Cet ossuaire existoit encore presque en entier avant la révolution. Il fut détruit par les Français pendant les guerres de la république. Cependant on en retrouve encore des vestiges.

7 Cette guerre fut surnommée *la Guerre du bien public*. (*Voyez*, sur la vérité historique du récit de Charles-Ie-Teméraire, Anquetil, Duclos, Daniel, Mézerai, etc.)

8 Voyez tous les historiens.

9 Le duc de Guyenne étoit mort au coucher du soleil.

10 Voyez tous les historiens.

11 Cette chaîne existe encore. Les Suisses la montrent avec orgueil aux voyageurs.

12 On conserve encore à Berne les tapisseries qui furmoient la tente de Charles-le-Téméraire, lors de sa défaite en Suisse. Elles sont fort remarquables comme ouvrages du quinzième siècle.

13 C' est aujourd'hui le second diamant de la couronne. Il est évalué deux millions.

14 Voyez Anquetil et autres historiens.

Extrait du Catalogue de LE NORMANT.

Abrégé de la Mythologie universelle, ou Dictionnaire de la Fable.

Par M. Noël. Un vol. in-12 de 650 pages, imprimé en petit-texte, sur deux colonnes, broché, 5 francs.

Relié en basane, 6 fr.

L'Angleterre et les Anglais, ou Petit Portrait d'une Grande Famille, copié et retouché par deux témoins oculaires. Trois vol. in-8°, 15 fr.

Cours de Thèmes Grecs, précédé d'une Grammaire grecque; par L. A. Vendel-Heyl, professeur de rhétorique. Ouvrage approuvé par la Commission d'instruction publique. 1^{re} partie, 2^e édit., 2 fr.

Cours de Thèmes Grecs, Syntaxe et Idiotismes. Par le même, 2^e partie 3 fr.

Conciones poeticæ, ou Discours choisis des Poètes, Latins anciens, avec des argumens latins, des analyses en français, la meilleure traduction ou imitation en vers d'un certain nombre de ces discours, et des modèles d'exercices de Rollin, La Rue, Binet, etc. Ouvrage classique adopté par l'Université royale de France, à l'usage des collèges et des institutions, pour la rhétorique et la seconde. Par M. Noël, chevalier de la Légion d'Honneur, inspecteur-général des études; et M. de La Place, professeur d'éloquence latine à la faculté des lettres de l'Académie de Paris. Avec cette épigraphe :

La meilleure théorie de l'art sera toujours
l'analyse des bons modèles.

LA HARPE, *Cours de Littérature.*

Nouvelle édition, revue et corrigée, 5 fr.

Dictionnaire abrégé de la Bible, de Chompré. Par M. Petitot. Un vol. in-12, 3 fr.

Le même, in-8°, 4 fr.

Dictionnaire de la Fable, ou Mythologie grecque, latine, égyptienne, celtique, persane, syriaque, indienne, chinoise, mahométane, scandinave, iconologique, etc. Troisième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. Par Fr. Noël. Deux forts vol. in-8°, imprimés sur deux colonnes, et ornés d'une figure allégorique, gravée d'après le dessin de Girodet, 21 fr.

Dictionnaire Grec-Français, composé sur l'ouvrage intitulé *Thesaurus linguæ Græcæ*, de Henri Etienne, où se trouvent tous les mots des différens âges de la langue grecque, leur étymologie, leur sens propre et figuré, et leurs diverses acceptions justifiées par des exemples. Par J. Planche. Nouvelle édit. Un vol. grand in-8° de près 1500 pages, imprimé en petit-texte, sur trois colonnes. En feuilles. 17 fr.

Relié en parchemin, 18 fr. 50 c.

Relié en basane, 10 fr.

ture, la grammaire, la rhétorique, la poésie, l'art dramatique. — La logique, la morale, la métaphysique, la théologie. — La jurisprudence, la pratique, la diplomatie, l'histoire, la chronologie, la numismatique. etc. Par Lunier. Trois gros vol. in-8°, en petit-texte, à deux colonnes, 24 fr.

Ephémérides politiques, littéraires et religieuses, représentant, pour chacun des jours de l'année, un tableau des événemens remarquables qui datent de ce même jour dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays, jusqu'au 1^{er} janvier 1812, avec cette épigraphe :

Et quo sit facto quæque notata dies. OVID. Fast.

Troisième édition, revue, corrigée et augmentée. Douze vol. in-8°, 48 fr.

Génie du Christianisme, ou Beautés de la Religion Chrétienne. Par F. A. de Chateaubriand. Sixième édition. Cinq vol. in-8°, fig., 30 fr.

Gradus ad Parnassum, ou Nouveau Dictionnaire Poétique latin-français, fait sur le plan du *Magnum Dictionarium Poeticum* du P. Vaniere, enrichi d'exemples et de citations tirés des meilleurs poètes latins, anciens et modernes. Par Fr. Noël. Nouv. édit. Un vol. in-8° de pres de 1000 pages, imprimé en petit-texte sur deux colonnes. En feuilles, 6 fr. 65 c.

Relié en parch., 7 fr. 65 c.

Relié en bas., 8 fr. 15 c.

Le même, un vol. in-4°, pap. fin, broché, 15 fr.

Relié, veau, filets, 19 fr.

Histoire Ancienne, d'après Rollin; contenant l'histoire des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Mèdes, des Perses et des Grecs, etc. jusqu'à la bataille d'Actium. Par J. C. Royou; 2^e édit. Quatre vol. in-8°, 24 fr.

Histoire du Bas-Empire, depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople, en 1453. Par le même. Quatre vol. in-8°, 20 fr.

Histoire des Empereurs Romains, depuis Auguste jusqu'à Constance-Chlore, père de Constantin. Par le même. Quatre vol. in-8°, 20 fr.

Histoire de France depuis Pharamond jusqu'à la vingt-quatrième année du regne de Louis XVIII. Par le même. Six vol. in-8°, 36 fr.

Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste. Par le même. Quatre gros vol. in-8°, 24 fr.

Histoire de la Campagne de 1815, ou Histoire politique et militaire de l'invasion de la France, de l'entreprise de Buonaparte au mois de mars, de la chute totale de sa puissance, et de la double restauration du trône, jusqu'à la seconde paix de Paris, inclusivement; rédigée sur des matériaux authentiques ou inédits; par

les plus estimés qui ont écrit en cette langue, depuis la renaissance des lettres. Par MM. Noël et de La Place. Deux vol. in-8°, 12 fr.

Manière d'apprendre et d'enseigner; ouvrage traduit du latin du P. Joseph de Jouvençy, jésuite. Par J. E. Lefortier, professeur de belles-lettres à l'école centrale de Fontainebleau. Un vol. in-12, 2 fr. 50 c.

Mélanges de Politique, par F. A. de Chateaubriand. Deux vol. in-8°. 10 fr.

Mille et Une Nuits (les). Contes arabes traduits en français, par M. Galland; continués par M. Caussin de Perceval, professeur de langue arabe au Collège de France. Nouv. édit. Neuf vol. in-18 de 450 pages chacun, imprimés avec soin, en beaux caractères neufs, petit-romain gros œil, sur pap. d'Angoulême 20 fr.

Naufrage du brigantin américain *le Commerce*, perdu sur la côte occidentale d'Afrique, au mois d'août 1815, accompagné du récit de la captivité des gens de l'équipage de ce bâtiment dans le grand désert, et des mauvais traitemens qu'ils ont eu à supporter de la part des Arabes qui les avoient faits prisonniers; suivi de la description de Tombuctoo et de la grande ville de Wassanah, inconnue jusqu'à ce jour; publié par M. James Riley, ancien capitaine et subrécargue dudit brigantin, traduit de l'anglais par M. PELTIER, auteur des *Actes des Apôtres* et de *l'Ambigu*. Deux vol. in-8°, broch. avec une carte géographique, 12 fr.

Nouveau Dictionnaire Français-Latin, composé sur le plan du Nouveau Dictionnaire Latin-Français, où se trouvent l'étymologie des mots français, leur définition, leur sens propre et figuré, et leurs acceptions diverses, rendues en latin par de nombreux exemples choisis avec soin et vérifiés sur les originaux. Par M. Noël. Nouvelle édition. Un vol in-8° de plus de 1000 pages, imprimé en petit-texte, sur trois colonnes.

En feuilles, 6 fr. 65 c.

Relié en parchemin, 7 fr. 65 c.

Relié en basane, 8 fr. 15 c.

Le même, un vol in-4°, pap. fin, broché, 15 fr.

Relié en veau, filets, 19 fr.

Nouveau Dictionnaire Latin-Français, composé sur le plan du *Magnum totius latinitatis Lexicon Facciolati*. où se trouvent tous les mots des différens âges de la langue latine, leur étymologie, leur sens propre et figuré, et leurs acceptions diverses justifiées par de nombreux exemples choisis avec soin, et vérifiés sur les originaux. Par le même. Nouv. édit. Un vol. in-8° de plus de 1000 pages, imprimé en petit-texte sur trois col.

En feuilles, 6 fr. 65 c.

Relié en parchemin, 7 fr. 65 c.

Précis de l'Histoire Universelle, ou Tableau historique présentant les vicissitudes des nations, leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophes, depuis le temps où elles ont commencé à être connues, jusqu'au moment actuel. Par Anquetil. Quatrième édition. Douze volumes in-12, 56 fr.

Tableau des Alpes, poëme. Par F. S. Un vol. in-12, 2 fr. 50 c.

Tableau historique, géographique, militaire et moral de l'Empire de Russie, par Damaze de Raymond. Deux vol. in-8°. ornés de quatre cartes : Carte générale de Russie, par M. Japie, Carte de la Route de Berlin à Pétersbourg, en deux feuilles; Plan de Pétersbourg, Plan de Moscou, 15 fr.

Traité des Etudes, ou manière d'étudier et d'enseigner les belles-lettres, par rapport à l'esprit et au cœur. Par Rollin. Nouv. édit. Quatre vol. in-12, 10 fr.

Théâtre de l'Opéra-Comique, ou Recueil des pièces restées à ce théâtre, pour faire suite aux théâtres du premier et du second ordre; avec des notices sur chaque auteur, le titre de leurs pièces, et la date des premières représentations. Huit vol. in-18, 16 fr.

Le premier volume contient : La Servante Maîtresse, de Baurans ; la Chercheuse d'Esprit, de Favart; Annette et Lubin, Ninette à la Cour, du même. — Le second volume contient : La Fée Urgèle, de Favart; Isabelle et Gertrude, les Moissonneurs, l'Amitié à l'Epreuve, la Belle Arsène, du même. — Le troisième volume contient : Les Deux Chasseurs et La Laitière, d'Anseaume; le Tableau parlant, du même; le Sorcier, de Poinsinet; le Roi et le Fermier, de Sédaine; Rose et Colas, du même. — Le quatrième volume contient : Le Déserteur, de Sédaine; les Femmes vengées, Félix ou l'Enfant trouvé, On ne s'avise jamais de tout; Aucassin et Nicolette, du même. — Le cinquième volume contient : Richard Cœur-de-Lion, de Sédaine, le Comte d'Albert, du même; le Cadi dupé, de Lemonnier; le Tonnelier, d'Audinot; le Maréchal Ferrant, de Quétant. — Le sixième volume contient : La Bergère des Alpes, le Huron, Sylvain, Zémire et Azor, l'Ami de la Maison, la Fausse Magie, de Marmontel. — Le septième volume contient : Les Deux Avars, de Fenouillot de Falbert; l'Amoureux de quinze ans, de Laujon; les Fausses Apparences, ou l'Amant Jaloux, de d'Hèle; le jugement de Midas, les événements imprévus, du même. — Le huitième volume contient : la Rosière de Salency, de Pezay; la Mélomanie, de Grenier; les Dettes, de Forgeot; Lodoïska, de Jaure, Montano et Stéphanie, du même.

Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient
Nouv. édit. plus exacte et plus complète que toutes les précé-



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le solitaire , par M. le vicomte d'Arincourt

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6121123n>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr